10 8 6.

DISSERTATION

SUR

LES FIÈVRES BILIEUSES.

DISSERTATION

SUR

LES FIÈVRES BILIEUSES,

ET

HISTOIRE de l'Epidémie Bilieuse qui régna à Lausanne en 1755;

Par S. A. D. TISSOT.

Traduit du latin avec quelques additions,

Par M. MAHOT, Médecin.

Appello veritatem ipsam que naturam medicorum numina in perpetuum colenda.
BENNET.

A PARIS,

Chez { GABON, Libraire, près l'Ecole de Médecine ;
BROSSON, Libraire, rue Pierre-Sarrasin, n° 7.

AN VIII.

9671

BOSTON MEDICAL
MAR 11 1918
LIBRARY

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

De toutes les affections morbifiques, il n'en est point de plus communes que celles qui sont produites et entretenues par un amas de matières saburrales et putrides dans l'estomac et les intestins. Dans les villes, dans les campagnes, dans les hôpitaux, dans les camps, on les retrouve par-tout; il est peu de maladies qu'elles ne compliquent; il est peu de formes sous lesquelles elles ne puissent se présenter.

Baillou et *Baglivi*, qui pratiquoient, l'un à Paris et l'autre à Rome, ont remarqué qu'elles

étoient beaucoup plus fréquentes dans les grandes villes ; et cette remarque est confirmée de nos jours par tous les praticiens observateurs. Il paroît aussi que ces maladies sont plus communes chez les modernes, qu'elles ne l'étoient chez les anciens ; ce qui, comme l'observe *Grimaud*, tient moins au luxe et à l'abondance de nos tables, qu'au défaut d'emploi de ces moyens diététiques, dont les anciens faisoient avec raison tant de cas et tant d'usage, moyens qui tous tendoient à imprimer à l'organe cutané, une énergie, un ton qui se répétoient sympathiquement sur l'estomac, qui a avec la peau les rapports si intimes.

Il est probable que c'est à

l'emploi de ces moyens que les armées des anciens ont du l'avantage d'être exemptes de ces maladies épidémiques qui désolent si souvent celles des peuples modernes, et qui souvent moissonnent plus d'hommes que le fer de l'ennemi. En effet, en prenant pour exemple les Romains, dont les armées se sont portées dans des climats si différens et si éloignés du leur, nous ne trouvons dans les ouvrages des écrivains qui nous ont transmis avec le plus grand détail l'histoire de leurs expéditions militaires, aucune trace de ces épidémies dyssenteriques qui font tant de ravages dans nos hôpitaux et dans nos camps, et qui pour l'ordinaire sont causées et entre-

tenues par l'état saburral des premières voies, et doivent être traitées avec les émétiques et les purgatifs (1).

Un empereur demandoit à un vieux soldat qui avoit blanchi sous le harnois, et qui dans un âge très-avancé conservoit encore la vigueur et la fraîcheur de la jeunesse, par quel moyen il avoit pu se maintenir dans cet état : *Foris oleo, intùs mulso*, lui répondit le vieillard.

Plus une maladie est commune, plus il est important qu'elle soit bien connue, et qu'elle le

(1) Potiores enim hujus morbi epidemiæ eam speciem constituunt, quam superius biliosam appellavi (Stoll. Ratio. Med. de indole et sede materiei dyssenteriæ, t. 3, p. 173).

soit généralement : le moyen le plus sûr de parvenir à ce but est de répandre, est de mettre à la portée de tous les praticiens, les meilleurs ouvrages écrits sur cette maladie, et sur-tout ceux des écrivains qui en ont traité d'une manière spéciale.

Ce sont ces considérations qui m'ont engagé à traduire cette dissertation de *Tissot*. J'ai cru rendre un véritable service à la société, en la mettant à la portée des officiers de santé auxquels la langue latine n'est pas familière.

Je n'en ferai point l'éloge, les véritables médecins en sentiront facilement tout le prix; je me contenterai seulement d'observer que de tous les ouvrages de *Tissot*, celui-ci étoit le seul qui n'eût pas

été traduit ou écrit en françois, quoiqu'il soit peut-être le meilleur et le plus utile de tous; et pour fixer relativement à son utilité l'opinion de ceux qui font les premiers pas dans la carrière médicale, je m'appuierai d'une autorité que surement ils ne récuseront pas, du témoignage d'un médecin aussi recommandable par l'étendue de ses connoissances et par ses talens pratiques, que par le zèle avec lequel il se dévoue à l'instruction de la jeunesse, le citoyen *Pinel*, qui, quoique je lui fusse parfaitement inconnu, que je n'eusse, pour parvenir auprès de lui, d'autre recommandation que celle d'avoir besoin de ses conseils, a bien voulu m'accueillir avec une bonté

que je n'oublierai de ma vie, a bien voulu jeter les yeux sur mon ouvrage et l'honorer de son approbation.

« Certains objets en médecine, » dit-il, sont si bien connus, » si bien discutés, analysés avec » tant de soin et si conformes à » une expérience constante, qu'il » ne reste plus qu'à les adopter » et à marcher sur les traces de » ceux qui nous les ont transmis. » On peut mettre de ce nombre » le traitement de la fièvre bi- » lieuse qui fut épidémique à » Lausanne, en 1755, et cet » opuscule honore bien plus la » mémoire de *Tissot*, que ces » compilations qui ont tant fait » préconiser son nom; moyens » médicamenteux et diététiques

» simples, non-seulement adap-
» tés au caractère de la maladie,
» mais encore à ses divers pé-
» riodes ; éloignement pour tout
» ce qu'on appelle médecine de
» symptômes, qui doit être le par-
» tage unique des hommes sans
» principes solides ; remarques
» judicieuses sur les diverses ter-
» minaisons de cette maladie,
» ses rechutes, ses métastases,
» les affections chroniques qu'elle
» peut laisser après elle ; appré-
» ciation exacte de certains re-
» mèdes qu'on prodigue souvent
» par une routine aveugle, tels
» que la saignée, les absorbans,
» les sudorifiques, les cordiaux,
» les narcotiques ; habileté enfin
» à livrer dans le plus grand
» nombre de cas la maladie aux

» soins de la nature, après l'usage » de l'émétique, à seconder seulement ses efforts par une boisson mucilagineuse et légérement acidulée, mais conduite » active pour combattre quelque » symptôme prédominant qui » peut devenir funeste, ce sont » les traits généraux de la méthode de traitement adoptée par » le médecin suisse pour la fièvre » bilieuse, et c'est celle dont une » expérience constante me démontre les avantages dans des » infirmeries où ces maladies sont » très-fréquentes » (*Nosographie philosoph.*, t. 1er, p. 44).

Je ne dirai rien de la marche que l'auteur a suivie, et des raisons qui l'ont déterminé à la suivre : il indique lui-même tout

cela dans sa préface ; je me bornerai donc à observer :

1° Que le titre de *dissertation sur les fièvres bilieuses* n'est pas très-exact ; que plusieurs des maladies dont il donne l'histoire, celles par exemple qui constituent le premier, et sur-tout le troisième degré, sont fort différentes de la fièvre bilieuse proprement dite ou *meningo gastrique*. Les affections qu'il place dans le second degré sont celles qui se rapprochent le plus de cette fièvre. Le titre de dissertation sur les fièvres saburrales gastriques eût donc été beaucoup plus convenable.

2° Je n'ai pas cru devoir employer dans cette traduction, les dénominations de la nouvelle no-

menclature chimique ; il m'a semblé qu'il eût été ridicule de les mettre dans la bouche de *Boerhaave* et de *Tissot :* mais comme ces dénominations me paraissent l'emporter infiniment sur les anciennes, et qu'il est important qu'elles soient généralement connues et adoptées, je les ai employées dans le formulaire que j'ai placé à la fin de cet ouvrage. J'ai pensé que ce formulaire, qui n'est autre chose que l'assemblage des remèdes indiqués par l'auteur dans le courant de la dissertation, et dont j'ai déterminé les doses d'après les formules de *Gaubius*, de *Boerhaave* et de *Quarin*, seroit aussi commode qu'utile, cet ouvrage convenant sur-tout aux offi-

ciers de santé des armées et à ceux des campagnes, qui souvent n'ont pas sous la main une grande quantité de livres à consulter.

3° On trouvera dans cette dissertation beaucoup de termes qui aujourd'hui ne sont plus de mise, et qui sont employés par d'anciens auteurs cités par Tissot; telle est par exemple cette *putridité qui passe à l'état d'huile caustique et de sel volatil, etc.* Je n'ai pas cru devoir placer une note à chaque fois que ces expressions se sont rencontrées; l'ouvrage m'en a paru déjà très-surchargé, et comme ce n'est point ici un livre élémentaire, je suppose aussi, moi, le lecteur *noscenda noscentem.*

4° Enfin, toutes les fois que j'ai eu à traduire quelques citations d'Hippocrate, les traductions françoises du citoyen *Lefèvre de Villebrune* m'ont constamment servi de guide, au moins pour le sens; et je saisis avec bien du plaisir cette occasion de témoigner ma reconnoissance à ce savant à qui je dois le peu de connaissance que j'ai de la langue grecque. Quoique je renvoye toujours à l'Hippocrate de *Foese*, cependant ceux qui ne savent pas le latin ni le grec pourront facilement retrouver les citations dans les traductions du citoyen *Villebrune*; parce que tous les traités qu'il a traduits sont divisés par

sections numérotées, et que les numéros de *Foese* et ceux des traductions françoises se correspondent à peu près.

PRÉFACE.

Voici la description fidèle des l'épidémie putride, aussi longue dans sa durée, que funeste dans ses effets, qui régna à *Lausanne* en 1755. Je croirois faire injure au lecteur, si je m'efforçois de prouver l'utilité d'une semblable description : je me bornerai donc à dire un mot de la marche que j'ai cru devoir suivre.

Celui qui se contente de tracer tout simplement l'histoire des maladies, est certainement digne de nos éloges, mais il ne fait que rassembler des matériaux, sans se donner la peine de les ranger dans l'ordre qu'ils doivent occuper. En effet, c'est de la somme des observations que présentent les maladies épidémiques, que le médecin méthodique peut tirer des résultats, déduire des règles pratiques applicables à tel ou tel genre d'affections morbifiques.

Une description dénuée de toutes réflexions ne peut être d'aucun avantage pour celui qui commence l'étude de la médecine, à moins que le cas qui a été décrit ne vienne se représenter sous un aspect absolument semblable ; mais cela est bien rare. D'après ces considérations, j'ai essayé de donner à cet ouvrage une forme telle, qu'appuyé par-tout de l'expérieuce et de l'autorité, il pût diriger le médecin, non seulement dans le traitement d'une maladie qui ressemblât parfaitement à la nôtre, mais encore dans celui de toutes les maladies putrides gastriques.

La raison et l'expérience doivent servir de base à tout ouvrage médical : il n'est personne qui n'en convienne ; mais les hommes qui ne lisent point et qui croyent pouvoir se justifier en condamnant l'étude et la lecture, trouveront peut-être que j'ai accumulé un trop grand nombre de citations. Quoiqu'ils en puissent dire, ils ne m'amèneront jamais

à penser comme eux, et je regarderai toujours comme un très-grand malheur de n'avoir pour toute instruction que sa propre expérience. Serions-nous donc assez insensés pour mépriser les préceptes de nos prédécesseurs? Loin de nous cette erreur funeste. Pour moi, j'ai suivi l'exemple des sages, je n'ai point rougi de consulter et de citer les maîtres de l'art; j'ai cru que c'étoit le moyen le plus sûr de donner de la solidité à notre doctrine, et à nos ouvrages plus de précision et d'élégance. Dans cette vue, j'ai tellement disposé mes citations, que je me suis souvent exprimé par l'organe même de ces grands hommes. Rien n'est plus propre à donner aux idées médicales la sureté qu'elles doivent avoir, à écarter de nous et de nos actions le doute et l'incertitude, que l'accord merveilleux qui existe entre les médecins les plus fameux de tous les âges et de tous les pays. J'ai pensé qu'il ne seroit pas inutile d'ajouter à l'exposition exacte

et fidèle de mes observations et de mes actions, les raisons qui m'ont engagé à faire ou à ne pas faire telle ou telle chose.

Ceux qui, sans connoître les anciens, prétendent que le respect qu'on a pour leurs ouvrages est plutôt fondé sur une aveugle idolâtrie, que sur une vénération éclairée, me blâmeront, sans doute, de m'être appuyé si souvent de leur autorité; mais je méprise leur improbation. J'avoue cependant que je ne porte pas, comme le font quelques personnes, ce respect à l'excès, et que je suis sur cet article, parfaitemeut d'accord avec mon illustre ami *Maty* (1), en exceptant tou-

(1) Il est à craindre que le fruit qu'on peut retirer de plusieurs de ces ouvrages ne soit peu proportionné au tems que l'on met à les lire; d'ailleurs un jeune homme court risque de ne pas faire un bon choix, et peut-être de s'embrouiller plus que de s'éclairer l'esprit. (*Essai sur le caractère du grand médecin ou éloge critique de* M. Boerhaave, p. 25). Cet ouvrage mérite d'être lu.

tefois *Celse*, *Aretée*, *Alexandre de Tralles*, et sur-tout *Hippocrate* que je mets au dessus de tous les médecins, et que j'ai le plus souvent cité : en effet, qui pourroit égaler et remplacer ce grand homme.

J'ai toujours supposé le lecteur pourvu de toutes les connoissances médicales, et je n'ai pas cru devoir commencer, comme on dit, l'histoire de la guerre de Troie par celle de l'œuf de *Léda*. Je ne connois rien de plus fastidieux que de représenter par-tout les premiers élémens de la science ; rien n'est aussi plus pernicieux : car en arrêtant l'attention du lecteur sur des choses mille fois rebattues, on lui fait perdre un tems précieux.

J'ai écarté les idées systématiques, et je n'en ai fait usage, que quand j'ai été forcé de le faire.

J'ai placé, les unes à la suite des autres, les observations à peu près semblables, qui m'ont paru intéressantes, et que je

n'ai pas cru pouvoir placer ailleurs avec avantage.

Quelques personnes désireroient peut-être que j'eusse suivi un ordre différent, mais, tout bien considéré, je n'en ai pas trouvé de plus commode. J'ai cru devoir m'étendre un peu sur des remèdes que je n'ai pas employés : je l'ai fait, parce qu'ils ont été conseillés par des hommes célèbres, dans des maladies du même genre que celles que je vais décrire, et que par cela même il m'a semblé utile d'indiquer les cas où ils peuvent être abusifs ou dangereux.

Il faut l'avouer en gémissant, à raison de la confusion qui existe dans la nomenclature médicale, 1° on a souvent décrit sous la même dénomination, des maladies fort différentes, source funeste d'une foule d'erreurs ; 2° il est arrivé trop souvent que des hommes instruits, à la vérité en theorie médicale, mais qui n'avoient jamais pratiqué, se sont avisés cependant d'écrire sur la

pratique de la médecine; 3° que beaucoup d'autres, attachés à des idées hypothétiques, ne traitant leurs malades que d'après ces idées, aveuglés par elles, ont, sans qu'on puisse les accuser de mauvaise foi, vu des causes de maladies qui n'étoient point les véritables causes, ont attribué aux remèdes des vertus qu'ils n'avoient pas réellement, et transmis à la postérité des opinions erronées. J'ai donc été forcé de relever quelquefois des erreurs commises par des hommes d'ailleurs très-respectables. En un mot, voici la marche que je me suis tracée : j'ai cru devoir 1° présenter aux yeux du lecteur les faits que j'ai observé; 2° regarder comme véritable, ce que nous démontre l'observation exacte de la nature, guide qui ne nous trompe jamais, et ce qui est appuyé sur le témoignage des hommes de l'art justement célébres; 3° j'ai cru devoir regarder comme faux ou du moins comme douteux, ce qui, bien que préconisé par

des hommes de mérite, semble répugner aux lois de la nature et aux sentimens d'un plus grand nombre de médecins d'un mérite encore supérieur; enfin, les choses dont la fausseté est évidemment prouvée par des axiomes d'une vérité incontestable.

La médecine, dans sa première enfance, n'étoit dirigée que par un petit nombre d'observations, et les observations isolées, souvent imparfaites, nous induisent souvent en erreur; mais lorsqu'ensuite ces observations sont devenues extrêmement nombreuses, elles ont été rassemblées par des hommes pleins de sagacité et d'érudition, et ces hommes en ont su déduire des résultats et des règles qui sont les véritables élémens de la science médicale, et la pierre de touche, au moyen de laquelle on pourra, dans tous les âges, distinguer l'exacte vérité, de ce qui n'en a que l'apparence.

Il existe une infinité d'observations

tronquées et imparfaites; des hommes tout-à-fait étrangers aux principes de l'art leur accordent une confiance aveugle, ils en tirent des inductions vicieuses, et, séduits par la ressemblance mensongère que présentent, au premier aspect, des maladies, qui d'ailleurs sont séparées par un intervalle immense, ils précipitent chaque jour dans la tombe une foule de malheureux, victimes de leur impéritie.

Je n'ai employé qu'un petit nombre de médicamens; j'ai toujours préféré les plus simples, et je n'ai pas cru devoir donner de formules : il n'est point de médecin qui, lorsqu'il connoîtra la cause de la maladie et la vertu du remède qu'il veut employer, ne puisse sur-le-champ trouver dans sa tête celle qui convient le mieux à la circonstance où il se rencontre. D'ailleurs, des hommes célèbres dans l'art medical, *Boerhaave*, *Gorter* et *Gaubius*, ont

donné des formules, on peut consulter leurs ouvrages (1).

(1) *Tissot* finit sa préface en implorant l'indulgence du lecteur pour son style, qu'il prétend dépourvu d'ornemens et de grâce. Cette modestie est déplacée, car son ouvrage est écrit avec autant de pureté et de clarté, que d'élégance. J'eusse bien désiré pouvoir faire passer dans la traduction les agrémens de l'original, mais je suis loin d'avoir atteint ce but, et c'est vraiment à moi qu'il appartient de dire *nævos vitare studui, plures forsan subrepserunt, venia fatenti.*

HISTOIRE

DE LA FIÈVRE BILIEUSE

ÉPIDÉMIQUE

QUI RÉGNA A LAUSANNE

EN 1755.

BOSTON MEDICAL LIBRARY MAR 11 1918

Constitution atmosphérique.

L'été de 1754 fut d'une chaleur ardente, l'automne fut chaude, et le commencement de l'hiver fut doux, continuellement pluvieux et nébuleux. Les choses continuèrent ainsi jusqu'au troisième jour de l'année suivante. A cette époque un froid rigoureux se fit ressentir si subitement dans la plus grande partie de l'Europe, que le cinq et le six de janvier, il s'éloignoit peu de celui de l'hiver de 1709, cet hiver si fameux, et dont les traces funestes ne sont point encore

effacées. Ce froid excessif se soutint jusqu'au 14 de janvier, alors il s'adoucit un peu, mais la gelée n'en continua pas moins jusqu'au 20 février. Le mois de mars fut pluvieux, et celui d'avril si brûlant (ce qui est très-rare dans nos climats), qu'ayant alors à traiter des individus attaqués de la petite vérole, je fus obligé de faire renouveler l'air de leur chambre, en tenant ouvertes les portes et les fenêtres, et de recommander l'aspersion continuelle des planchers avec l'eau froide. Au commencement de mai, le vent du nord nous ramena un froid vif, qui détruisit les feuilles et les fleurs dont les arbres commençoient à se couvrir. Le reste de ce mois fut variable, et celui de juin débuta par une chaleur excessive, qui se prolongea jusqu'au 23 juillet.

La gelée ayant gâté les légumes qu'on avoit conservés dans les celliers, on fut forcé cette année de faire un plus grand usage des alimens tirés des substances

animales. Joignez à tout cela la construction et la situation de la ville de Lausanne, qui favorise éminemment les influences fâcheuses de la constitution dont nous avons donné l'esquisse.

Il suffit d'avoir quelques connoissances des lois de l'économie animale, et des effets de l'air et des alimens sur le corps humain, pour sentir aisément que les causes exposées ci-dessus durent produire, 1° une certaine tendance à la putridité; 2° qu'elles durent troubler la transpiration, et même s'opposer à cette excrétion; 3° causer le retour d'une matière âcre et putride vers les premières voies, où son effet fut de mettre obstacle aux excrétions gastriques. Ce fut donc dans ces organes que s'accumula ce foyer putride qui, mis en mouvement par les chaleurs de l'été, donna naissance à l'épidémie fébrile qui régna dans ces lieux d'une manière si universelle, qu'à peine la quatrième partie des familles en fut exempte; et que dans plusieurs maisons, deux, trois,

et même six individus, en furent attaqués à la fois (1).

---

(1) Sur la génération des maladies par l'influence des constitutions atmosphériques, article qu'il ne convient pas de traiter ici plus au long, on rencontre sur-tout d'excellentes choses dans *Hippocrate* de aëre, aquis et locis, de humoribus, Aphor. liv. 3, dans plusieurs endroits des épidémies, dans les mémoires de la société médicale d'Edimbourg, dans ceux de l'académie de Paris, rédigés par *Duhamel* et *Malouin*, depuis 1746, dans l'ouvrage de *Burton, on non naturals*. Hoffmann, observat. barometr. et meteorolog. patholog. p. 3, chap. 7, et dans plusieurs autres endroits. « Rien n'est plus » propre, dit-il, à produire l'altération de » l'humeur bilieuse, à la rendre impure et » à la surcharger de sels caustiques, que la » suppression de l'évacuation importante qui » se fait par l'organe cutané. Lors donc que » cette bile âcre et brûlante existe dans les » premières voies, elle excite le frisson, l'an» xiété, le vomissement et la fièvre » (De *Bile* Medic. et venen. corp. hum. § 31.

Chez tous, la maladie n'offroit pas la même intensité, mais les symptômes de la présence d'une matière saburrale putride, qui surchargeoit et irritoit le système digestif, et que l'on rencontroit dans tous les cas, démontroient évidemment une affection de même nature, et qu'on peut avec assez d'exactitude, rapporter à trois degrés déterminés par la violence plus ou moins considérable de la maladie.

Dans le premier degré elle n'offroit point de danger, si ce n'est celui de dégénérer en affection chronique quand on la négligeoit. Quoique dans le deuxième elle ne fût pas totalement exempte de péril, cependant je ne l'ai jamais vue devenir funeste, à moins que par suite de la négligence ou d'un mauvais traitement, elle ne prît le caractère qui constituoit le troisième degré. Les maladies de ce dernier genre furent heu-

---

t. 6, p. 159). Voyez sur-tout Huxam de aëre et morbis epidemicis.

reusement peu nombreuses, mais toujours dangereuses, et souvent mortelles.

Histoire de la maladie.

Dans le premier degré, les malades se plaignoient d'abord d'une pesanteur générale, de pesanteur de tête, de débilité, de dégoût, de lassitude, d'une sensation incommode et presque continuelle de froid, tellement, qu'ils s'approchoient avec plaisir du feu pendant les plus grandes chaleurs. Ils éprouvoient de la somnolence sans véritable sommeil; la bouche étoit pâteuse, la langue couverte d'un sédiment tenace et d'un blanc jaunâtre. Au bout de trois, de quatre jours, ou quelquefois plus tard, ils étoient saisis de frisson, qui les tourmentoit pendant une ou deux heures, ou quelquefois davantage; à ce frisson succédoit une chaleur peu considérable, mais incommode, mordicante, portant sur le doigt une impression âcre. Chez plusieurs individus, cette chaleur duroit jusqu'au lendemain matin, et alors elle

se dissipoit peu à peu sans aucune évacuation sensible. D'autres, au bout de quelques heures éprouvoient une légère moiteur (car je n'ai jamais vu de sueurs abondantes), mais elle ne procuroit point ce calme, cet état de repos qui suit l'éruption de la sueur dans les fièvres intermittentes vraies. Pendant la durée du paroxisme, les malades se plaignoient souvent de maux de tête, jamais de difficulté de respirer. Dans les premiers jours, le pouls, presque naturel, présentoit seulement un peu de foiblesse. Pendant le frisson il étoit plus petit, et dans le période de la chaleur, prompt, contracté, fréquent, sans cependant que chez une femme adulte le nombre des pulsations s'élevât à plus de cent par minute (1).

(1) L'illustre *Haller* a publié d'excellentes observations sur le nombre des pulsations dans un tems donné, comparé dans l'état de santé et dans l'état fébrile (Mémoire sur le mouv. du sang, chap. 8, p. 36).

Le paroxisme fini, les malades restoient dans cet état de langueur que j'ai déjà décrit. Ils pouvoient quitter le lit, mais ils étoient incapables de vaquer à aucune affaire : languissans, nonchalans, ils se traînoient de leur fauteuil au lit et du lit à la cheminée, et ne marchoient qu'avec répugnance. Le paroxisme revenoit tous les jours, sans être assujetti à une heure ni à une marche fixe. Chez plusieurs même il n'observoit point de périodicité, et ceux-là, plusieurs fois le jour, éprouvoient alternativement le sentiment de frisson et de chaleur. J'en ai vu plusieurs chez lesquels je ne pouvois soupçonner l'existence du paroxisme, que par une anxiété et une débilité un peu plus considérables qu'à l'ordinaire, et qui se manifestoient vers le soir : mais ils n'en étoient pas moins dans un état de langueur continuelle, et leur marche vers la guérison n'étoit pas plus rapide que chez les autres. Quelques-uns, les femmes âgées surtout, ne se plaignoient presque point

d'autre chose que de dégoût, de foiblesse d'estomac, d'insomnie, et comme les autres, ceux-là ne se rétablissoient parfaitement qu'au bout de quelques semaines. Comme ces affections ne s'accompagnoient point de symptômes violens qui forçassent d'appeler promptement le médecin; plusieurs de ceux que je voyois pour la première fois éprouvoient déjà depuis quinze jours cet état de mal-aise, accompagné de phénomènes presque constamment les mêmes. Si ce n'est, que la chaleur et la foiblesse qui alloient toujours en augmentant, faisoient enfin craindre que ce ne fût la fièvre lente.

Au commencement de la maladie le ventre étoit resserré, il se lâchoit un peu vers la fin. Dans le tems d'apyrexie l'urine étoit aqueuse et crue, pendant le paroxisme elle étoit un peu plus rouge, et vers le déclin elle présentoit des signes de coction, et devenoit sédimenteuse. J'ai vu peu de malades tourmentés par la soif. Les individus qui constituoient

cette première classe, étoient principalement les enfans, les femmes et les vieillards, peu d'hommes faits. Dans le second degré, la maladie épargna les vieillards; dans le troisième, elle attaqua seulement les jeunes gens depuis quinze jusqu'à quarante ans, et choisit presque toutes ses victimes parmi les individus les plus robustes (1).

Le début du second degré différoit peu de celui du premier, mais au bout de quelques jours tous les symptômes prenoient un caractère plus fâcheux: la foiblesse augmentoit, les nausées remplaçoient le dégoût, cependant les vomissements spontanés étoient encore peu fréquens; la chaleur devenoit plus âcre, les paroxismes plus violens; d'abord leur invasion étoit accompagnée d'un léger frisson, ensuite le froid étoit

(1) Cela n'avoit point échappé à *Hippocrate;* il a vu en effet une épidémie qui moissonnoit sur-tout les adolescens et les jeunes gens à la fleur de l'âge.

à peine sensible, mais peu à peu, et pour l'ordinaire vers le soir, la chaleur devenoit plus intense, les vibrations de l'artère plus fréquentes, et dans quelques sujets j'en ai compté jusqu'à cent seize dans une minute. Dans le même tems, plusieurs éprouvoient des maux de tête horribles; au bout de trois, quatre, ou cinq heures, la fièvre diminuoit, et comme dans le premier degré, quelquefois sans que la rémission fût accompagnée de sueurs, qui n'étoient pas même alors fort désirables. Elles pouvoient être utiles après la terminaison de la maladie; mais dans sa vigueur elles nuisoient et dans le second et dans le troisième degré: plus elles couloient abondamment, plus le paroxisme suivant présentoit d'intensité.

Le malade n'étoit jamais dans un état d'apyrexie parfaite, et c'étoit même le symptôme pathognomonique qui distinguoit le premier degré du second.

L'urine étoit peu abondante, claire, rougeâtre; les selles spontanées, peu

copieuses et peu fréquentes; la langue sèche, couverte d'une mucosité jaune, l'insomnie presque continuelle, le sommeil troublé, inquiet, n'apportant point de soulagement. Il y avoit plus de soif que dans le premier degré, mais moins qu'on n'eût pu le soupçonner d'après l'intensité de la chaleur. La maigreur devenoit bientôt extrême, et la face prenoit la teinte jaune pâle. Le retour des paroxismes étoit moins désordonné que dans le premier degré.

Le passage du second au troisième étoit facilement opéré par un mauvais traitement. J'ai vu en frémissant, chez un tisserand et sa femme, une métamorphose de cette espèce qui mérite d'être notée : leur fille, âgée de dix ans, avoit été attaquée de la fièvre épidémique; elle éprouvoit une chaleur brûlante, le pouls étoit très-prompt et très-fréquent, la céphalalgie étoit atroce pendant les exacerbations, elle était dans un état de *coma vigil* dans le tems de la rémission. Je parvins à dissiper

ces accidens, au moyen d'une potion émétocathartique, des délayans et d'un second purgatif; elle étoit convalescente quand son père tomba malade. Le mal n'étoit pas bien grave quand je le vis la première fois, je prescrivis un médicament qui pût exciter le vomissement et les selles, et une tisanne antiputride, que j'ordonnai de lui faire prendre à la dose de quatre onces par heures, jour et nuit. Je fus alors obligé de quitter la ville pour aller voir ma mère attaquée d'une fièvre nerveuse. De retour au bout de trois jours, je retrouve mon homme délirant, respirant à peine, ayant des convulsions, le ventre météorisé, le pouls très-fréquent, point d'évacuations alvines et point d'urines. Par hazard j'aperçois une potion sur une tablette, et je reconnois le remède émétique que j'avois ordonné quatre jours auparavant. Je demande la cause de cette omission, on me répond qu'on avoit trouvé le malade trop foible pour lui faire prendre un remède éva-

cuant, et que mettant aussi de côté la boisson acidule, et ne s'occupant que de l'indication (qui a tant de poids aux yeux du vulgaire) de soutenir les forces, on l'avoit gorgé malgré lui, de succulens bouillons de bœuf, de gâteaux composés de farine, d'œufs et de sucre, de bon vin rouge, et pour exciter la sueur, de thériaque avec la décoction de *scordium*, et l'on avoit produit par ces moyens cette foule effrayante de symptômes, dont la gravité laissoit peu d'espoir. Cependant, pour ne pas paroître abandonner le malade à une mort certaine, je prescrivis de lui donner, toutes les six heures, des lavemens émolliens et doucement cathartiques; de lui faire boire copieusement une tisanne de même nature et légérement acide, enfin, de lui appliquer aux pieds des sinapismes. La nuit suivante, son esprit fut plus tranquille, il eut trois selles, les urines coulèrent abondamment, et quelques rayons d'espérance commencèrent à luire; j'ordonnai de continuer l'em-

ploi des mêmes moyens, étant de nouveau forcé de le quitter. Mais des parens, dans la vue de ranimer les forces (ou plutôt la phrénésie) qui, à la chute de la fièvre, paroissoient abattues, mirent de côté les remèdes que j'avois ordonnés, et recourant à je ne sais quels poisons décorés du titre spécieux de cardiaque, ils assassinèrent proprement, au septième jour de sa maladie, ce malheureux, qui, sans leurs secours, auroit surement parcouru une plus longue carrière. Par l'influence de causes à peu près semblables, sa femme mourut trois jours après.

Telle fut une des causes efficientes du troisième degré, qui dans d'autres cas cependant fut une affection *sui generis*. En effet, il y en eut plusieurs chez lesquels tous les symptômes s'exaspéroient le cinquième et le sixième jour, quoique la maladie eût été dans le principe combattue par les moyens les plus convenables, et que le mal eût paru céder à leur emploi. Souvent celui que j'avois

quitté le soir avec l'espérance d'un paroxisme plus doux, je l'ai trouvé le lendemain dans un état de danger évident, ayant le pouls très-fréquent et très-prompt, le délire et le météorisme commençant déjà à se manifester (ces deux signes étoient les caractères distinctifs du troisième degré). Alors les exacerbations n'observoient presque plus d'ordre, chaque heure étoit marquée par leur invasion irrégulière, la fréquence du pouls s'accroissoit à un tel degré, qu'on ne pouvoit plus compter les pulsations, les tendons étoient agités de mouvemens convulsifs, l'anxiété, l'agitation étoient continuelles, les yeux menaçans, clignotans, couverts de chassie. Le délire en s'accroissant devenoit, chez quelques-uns, violent et presque phrénétique, chez d'autres il étoit plus paisible, approchant de l'état léthargique, mais toujours de mauvais augure. Les premiers parloient sans cesse, les seconds étoient taciturnes, mornes, et ne proféroient pas une seule plainte, quoi-

que leurs mains souvent portées au front, attestassent assez l'atrocité des douleurs qu'ils y ressentoient. Quand le médecin leur demandoit comment ils se trouvoient, ils le regardoient alors fixement, et lui répondoient d'un ton élevé, *très-bien* (1); ils ne reconnoissoient plus leurs amis; le météorisme s'accroissoit journellement, sur-tout vers les hypocondres (1).

---

(1) Les médecins de tous les âges ont remarqué que rien n'étoit de plus mauvais augure que ce délire qui empêche le malade de s'apercevoir de la gravité de son mal. En effet, il annonce l'affection extrême du cerveau et la dépravation de toutes les sensations. Je citerai à ce sujet les expressions d'un médecin célèbre. « Si, réduit à cet » état (à peu près celui que je viens de » décrire) le malade dit : *Je me porte bien;* » tremblons à ce seul mot, il n'est plus à lui » (Med. experiment. chap. 5, p. 123).

(1) Ce météorisme étoit du aux substances gazeuses dégagées par l'acte de la putréfaction, et non pas à l'inflammation, comme

La respiration devenoit très-courte, de manière qu'ils paroissoient continuellement près de suffoquer. J'ai rarement observé de la toux. Les déjections alvines étoient irrégulières, liquides, grasses, colliquatives, quelquefois bilieuses, ce qui étoit d'un heureux pré-

---

on pourroit s'y méprendre; c'est ce que *Galien* a bien connu. « Quelquefois, dit-il, les intestins sont météorisés sans qu'il y ait d'inflammation proprement dite » (Comment. in prænot. text. 30. op. ex Froben. edit. t. 4, p. 751). Il est important de discerner avec soin cette espèce de météorisme, de peur qu'on ne croye devoir recourir sur le champ à la saignée, aux émolliens, aux anti-phlogistiques, dans la vue de combattre une inflammation qui n'existe pas. Quelle que soit d'ailleurs la cause qui ait produit le météorisme, *Hippocrate* nous apprend qu'il est toujours accompagné de beaucoup de danger (*Ibid*, § 33 et 63, prorretic. liv. 1. § 127). Il met au nombre des symptômes mortels le météorisme qui survient dans les maladies graves (liv. 8. aph. 17).

sage, souvent blanches, écumeuses, ce qui, au contraire, étoit un symptôme fâcheux (1), car elles annonçoient alors et la rétention de la matière morbifique et l'état spasmodique des intestins. Quelques-uns, mais en petit nombre, eurent de la diarrhée dès le commencement de la maladie, qui pour cela ne prenoit pas une tournure plus favorable. J'ai vu même une femme jeune et vigou-

(1) « Dans les maladies aigues, bilieuses, » les selles très-blanches et écumeuses sont de » mauvais augure » (*Hipp.* prorret. liv. 1, § 53, Foes, p. 71, ibid. § 21). On doit consulter sur ce point l'illustre *Gorter* (Medicin. Hipp. comment. in aph. 353). *Celse* est parfaitement du même avis quand il dit : « La » lienterie est dangereuse si les déjections » sont fréquentes, si à toutes les heures il y a » des selles accompagnées ou non de l'issue » bruyante des vents, si elles ont lieu également et la nuit et le jour ; enfin, si les ma- » tières avacuées présentent le caractère de » crudité » (De Médicin. liv. 2, chap. 8, p. 74 ; lisez aussi *Prosper Martian*, p. 345. E).

reuse, alors dans un état décidément désespéré, qui, à ce qu'on me dit, avoit eu un flux de ventre séreux deux mois avant sa maladie. De quelle utilité pouvoient être en effet des évacuations qui n'enlevoient point le foyer morbifique? En général, la diarrhée qui survenoit au commencement de la maladie étoit nuisible, parce qu'elle étoit toujours symptomatique; et bien qu'elle fût très-fétide, elle laissoit dans son intégrité la cause maladive. Aussi, au grand étonnement des assistans, en augmentant les évacuations on augmentoit le mal (1). Les urines étoient toujours crues, du

(1) On trouve dans *Hippocrate* d'excellentes choses sur le danger des déjections fétides qui n'enlèvent point le foyer morbifique (de humoribus § 14, 31. Foes. p. 47 et 48. aphor. liv. 1, § 2 et 25, liv. 4, § 2 et 3). *Valcarenghi* a observé aussi dans une fièvre bilieuse petechiale que la diarrhée étoit funeste dans le commencement, et salutaire vers la fin (Medicin. nat. tom. 1, § 267).

reste, présentant chaque jour un aspect différent, blanches, aqueuses, grasses (1), troubles, jumenteuses, rouges, colliquatives; si elles offroient un nuage il occupoit toujours la partie supérieure, ce qui, d'après le témoignage d'*Hippocrate* (2), est un signe fâcheux. Les malades laissoient involontairement et insciemment échapper leurs excrémens, à cause de la paralysie du sphincter et de l'aliénation de l'esprit. J'ai vu des pétéchies chez cinq individus, elles ont toujours été suivies de la mort (3).

---

(1) « Les urines sur lesquelles on voit flotter » des matières grasses, semblables à des toiles » d'araignées, sont mauvaises, car elles pré- » sagent la colliquation » (Pronot. § 79. Foes. p. 40).

(2) *Ibid*, § 80, et dans plusieurs autres endroits.

(3) « Si le corps se couvre de pustules pour- » pres ou livides, que les hypocondres soient » tendus et tuméfiés, le cas est presque sure- » ment mortel » (Boerhaave, aph. 735).

Point d'hémorragies, ou quand il en survenoit elles étoient toujours funestes. Point de soif, quoique la langue fût aride, noire et tremblante. La voix étoit bruyante, le tremblement universel (1). Ils ramassoient des flocons et chassoient aux mouches (2). A une agitation ex-

(1) Les anciens n'ignoroient pas combien le tremblement joint au délire est formidable. *Hippocrate* a observé des symptômes absolument semblables à ceux qu'a présentés notre épidémie. « L'aliénation d'esprit, ac- » compagnée d'une voix aigre et tremblante, » du spasme et du tremblement de la langue, » annonce un délire violent » (Prorret. liv. 1, § 19. Foës. p. 68). « Quand dans un délire » violent le tremblement survient, le cas est » mortel » (*coac. Prænot.* § 88, 93 et 97). « La langue tremblante et noire annonce la » mort » (ibid, § 223). Dans les maladies, le tremblement indique toujours l'affoiblissement des forces vitales. Il est facile de concevoir d'après cela pourquoi il est toujours un funeste présage.

(2) « Voici ce que je pense du mouvement

cessive succédoit une foiblesse extrême, et enfin la mort (1).

» des mains : lorsque dans les fièvres aigues et » les céphalalgies le malade les porte devant » son visage, semble chercher en l'air à saisir » quelque chose qui n'existe pas réellement, » ramasse des brins sur son lit, arrache des » poils de sa couverture ou des pailles de la » muraille, tout cela présage du danger et » même la mort » (Pronost. § 17).

(1) Il est bien important de remarquer que les maladies qui constituent ce que *Tissot* appelle le troisième degré, sont fort différentes de la fièvre bilieuse proprement dite, ou de la fièvre *meningo gastrique*. Le météorisme, les déjections colliquatives et fétides que les malades laissent échapper involontairement, les pétéchies, le danger des hémorragies, les soubresauts des tendons, le tremblement universel, la foiblesse extrême, annoncent une fièvre putride ou adynamique bien caractérisée.

L'ignorance du malade sur le danger de son état, les diarrhées abondantes qui ne procurent point de soulagement, le défaut

La petitesse et la célérité du pouls, un tremblement très-léger, mais universel, l'altération rapide du visage, une anxiété et une tristesse indéfinissables, m'indiquoient que sous des symptômes très-doux, qui masquoient quelquefois la maladie dans son début, se cachoient des maux effroyables qui devoient bientôt éclater. Je me souviens que chez un buveur de profession, sous cette innocence apparente des symptômes, la maladie avoit fait des progrès si rapides, qu'au troisième jour il sembloit sans espérance. Déjà le pouls étoit très-

---

de soif avec la langue fort sèche, le mouvement désordonné des mains, auquel on a donné le nom de *carpologie*, sont autant de symptômes d'ataxie qui compliquent la maladie principale, de sorte que cette affection est vraiment ataxique et putride en même tems, mais toujours marquée du caractère épidémique, c'est-à-dire toujours accompagnée de l'amas putride et saburral occupant les premières voies. *N. d. Tr.*

mauvais, il y avoit orthopnée, délire; l'émétique dissipa tous ces accidens.

Dans ce troisième degré et dans les deux précédens, les paroxismes, quant à leur intensité, suivoient le type tierce; de sorte que j'ai constamment observé que tous les deux jours il y avoit exacerbation des symptômes. Les malades mouroient, pour l'ordinaire, du dix-septième au vingt-cinquième jour, et je crois n'en avoir vu que deux qui soient morts le trente-cinquième.

Tels sont les symptômes principaux et pathognomoniques que présentoit notre épidémie. Quant à quelques variétés et aux cas plus rares, je les passe maintenant sous silence pour éviter les répétitions, me réservant d'en parler dans la suite.

La maladie fut dans sa plus grande vigueur depuis le mois de juin jusqu'à la fin d'octobre. Cependant plusieurs individus en furent attaqués pendant l'hiver, dont la température pluvieuse et douce la favorisoit encore éminem-

ment : l'été même de 1756, et le printems de 1757, en offrirent quelques exemples fâcheux. Au reste, il n'y a point d'année assez heureusement constituée pour ne pas présenter quelques maladies de ce genre.

Caractères génériques, et causes de la maladie.

Une grande quantité de maladies fébriles se sont présentées à mon observation. J'ai lu avec attention les histoires très-exactes d'un grand nombre de fièvres ; et le résultat de mes réflexions sur cet objet a été que toutes les fièvres primitives, sans en excepter une seule, sont ou intermittentes, ou inflammatoires ou putrides, ou sont enfin des complications de ces maladies (1). Qu'on ne vienne point m'ob-

(1) La division que *Tissot* donne des fièvres est très-défectueuse ; voyez sur cet article l'ouvrage de *Selle*, intitulé : *Rudimenta pyretologiæ ;* le *cours des fièvres*, par

BOSTON MEDICAL
MAR 11 1918
LIBRARY

jecter cet énorme catalogue de fièvres, qui bien surement a du entraver les progrès de la médecine, mais qui, graces au ciel, n'a point augmenté le nombre des maladies. En effet, on a souvent indiqué sous des dénominations différentes, des maladies identiques; d'autres fois, et le plus ordinairement négligeant la cause et ne considérant que les symptômes, on a donné des noms particuliers à tous les phénomènes fébriles un peu graves, qui se sont présentés dans la pratique. Cependant personne n'ignore que la même cause peut, à raison de sa plus ou moins grande énergie, des différentes parties sur lesquelles s'exerce son action, de l'idiosyncrasie diverse des sujets, de la différence des lieux et sur-tout de la différence du traitement, produire une foule de symptômes, différens en apparence, et qui sont cependant bien

---

Grimaud, professeur de Montpellier, et la *Nosographie philosophique* du citoyen *Pinel*.

surement susceptibles de céder aux mêmes moyens de traitement. Je peux ici m'appuyer de l'autorité du grand *Boerhaave :* « Il paroît, dit-il, que ces mala-» dies qui, à raison de leurs symptômes, » semblent variées à l'infini, ne dérivent » point cependant de sources aussi mul-» tipliées, et qu'elles n'exigent point une » aussi grande variété de médicamens » et de traitement (1) ».

On voit au premier coup d'œil que la fièvre de Lausanne ne peut être rangée ni dans la classe des intermittentes, ni dans celle des inflammatoires, mais qu'elle étoit évidemment putride : et les trois degrés de notre maladie s'accordent parfaitement avec les trois *synechées* des anciens, l'une pituitoso-bilieuse, l'autre bilieuse, et la troisième atrabilieuse. En effet, tous les malades nous ont présenté les symptômes de l'existence d'un foyer putride, ou pour parler le langage de l'immortel *Boerhaave*, de

(1) Aphor. 1056.

la présence de l'alkali spontanée, tantôt plus, tantôt moins âcre. Trois causes concouroient à la production de ce foyer putride; 1° le défaut d'excrétion de l'humeur de la transpiration, toujours très-disposée à la putrescence, et d'après les lois de la machine humaine, refluant vers le canal instestinal quand elle n'est pas évacuée par l'organe cutané; 2° les résidus des alimens tirés du règne animal, passant spontanément à l'état putride; enfin la bile elle-même, « de » toutes les humeurs celle qui est » susceptible d'une putréfaction plus » prompte, qui éprouve cette altéra- » tion dès qu'il se produit la moindre » putridité dans les premières voies (1)», et qui putréfie alors toutes les autres humeurs. Comme ces trois genres de causes se rapportent parfaitement aux effets, on peut avec raison donner le nom de putrides aux maladies qui en sont le produit. « Quand la matière putride

(1) *Van Swieten*, § 85, t. 1, p. 121.

» passe à l'état de sel volatil et d'huile » brûlante, elle a reçu des anciens le » nom de bile âcre (1)». Si nous comparons notre fièvre épidémique avec celle que les plus illustres médecins ont décrite sous le nom de fièvre bilieuse, il sera facile de saisir la ressemblance qui existe entre elles. De ce nombre sont les hémitritées, les tritéophies des anciens, les mésentériques des modernes. Joignez-y toutes les fièvres ardentes, lipyriques, asodes, la fièvre de Hongrie, les fièvres gastriques, le causus (2), que

(1) *Gorter*, Comp. 37, § 13.

(2) Tous les anciens et la plupart des modernes mettent le causus au nombre des fièvres bilieuses. *Alberti* dit qu'il est le dernier degré de la fièvre cholérique ; et Junker (sans parler de plusieurs autres encore) traite dans le même chapitre de la fièvre bilieuse et du causus. Cependant *Boerhaave* entend par *causus* ou fièvre ardente, un état inflammatoire général de toute la masse sanguine. J'ai cru devoir noter la différente signification donnée à ce mot, de

tous les auteurs ont unanimement attribués à la congestion de la bile vers les régions précordiales, et qu'on a toujours guéris à l'aide des médicamens antibilieux (1). *Hippocrate* a décrit dans le livre *de Affectionibus* (2), une fièvre bilieuse avec délire, très-semblable à la nôtre. On retrouve dans les épidémies la description de plusieurs maladies de ce genre, et il me semble qu'il ne sera pas hors de propos de citer ici ce qu'il dit dans son livre *de Priscâ Medicinâ*. « Si l'humeur amère à laquelle on a

---

peur qu'elle ne devînt dans la pratique la source de quelqu'erreur, car le traitement que demande le causus phlogistique est bien différent de celui qui convient au causus bilieux.

(1) Quelques anciens ont cru que la putridité n'avoit jamais son siége dans le système vasculaire, mais toujours dans les premières voies ; cette opinion étoit fondée sur l'effet de l'émétique qui dissipe quelquefois complétement la fièvre.

(2) *Foes.* p. 518.

» coutume de donner le nom de bile » jaune, est épanchée dans le corps, » que d'anxiétés, de chaleurs, de foi- » blesses, de douleurs et de fièvres, » n'excite-t-elle pas ? Production d'hu- » meurs âcres et érugineuses, délires » furieux, douleurs lancinantes des vis- » cères, abattement de l'ame, tout cela est » la suite de cette effusion (1) ». Si nous consultons les descriptions courtes mais excellentes, que l'illustre *Gorter* nous a données des maladies, nous verrons que celles qu'il attribue à la bile dépravée, sont absolument semblables à celles dont nous nous occupons : « On appelle » bilieuse, dit-il, une humeur morbi- » fique, grasse, savonneuse, âcre, brû-

(1) *Foes.* p. 16. Hippocrate a décrit dans plusieurs autres endroits des maladies graves produites par la bile, et il n'en est point dont il fasse mention plus fréquemment. Voyez sur-tout ses aphorismes et le commentaire de Galien, tom. 5, de naturâ hominis, § 88, etc. Foes. p. 230. de diebus judicat. § 4 et 5. Foes. 57.

» lante, amère, et de couleur jaune. » Cette humeur existante dans le corps, » produit le dégoût, des nausées, des » rapports nidoreux, l'amertume et la » sécheresse de la langue, l'anxiété, la » dyssenterie bilieuse, le frisson, l'in- » somnie, la somnolence ou le délire, » la céphalalgie, la surdité, le cligno- » tement des yeux, le tremblement, la » vîtesse, la fréquence du pouls, une » chaleur mordicante (1) et l'acrisie (2)».

Le célèbre *Huxham*, qui, à tant d'égards, a si bien mérité de la médecine, a dit: « Au mois d'août 1741, des fiè- » vres putrides très-longues (peut-être

(1) Les médecins ont toujours regardé cette chaleur mordicante comme le symptôme pathognomonique des fièvres putrides. Hippocrate dit, « les fièvres qui sont produites » par la putridité des humeurs, portant sur le » tact une impression mordicante. » (*Pallas* de febribus, cap. 30) la cause de ce phénomène est évidente.

(2) Voyez sur-tout systemat. praxeos medic. § 130, 230.

» mésentériques) régnoient parmi le » peuple, et sur-tout parmi les marins. » Quelques-unes étoient accompagnées » d'un délire furieux, et celles-là étoient » beaucoup plus promptement mor- » telles; dans ces cas, le ventre est pour » l'ordinaire gonflé et tendu par l'amas » des matières qui engouent tous les vis- » cères abdominaux. Et l'on est étonné » de la quantité énorme de bile qui » souvent est évacuée par le vomis- » sement et par les selles (1) ».

Le célèbre *Tralles* dit aussi de fort bonnes choses sur les fièvres bilieuses, dans son excellent ouvrage sur l'inutilité des absorbans (2). Mais parmi ceux qui ont écrit sur cette matière, il n'en est point selon moi, qui aient exposé plus clairement la génération de ces fièvres,

---

(1) Observat. de aëre et morbis epidem. t. 2, p. 72.

(1) Virium quæ terreis remediis gratis hactenus adscriptæ sunt examen rigorosius (cap. 17. § 88, p. 330).

que l'illustre *Hofmann*. Je crois qu'il n'est personne qui ne retrouve ici avec plaisir ses propres expressions. « Parmi » les maladies qui sont dues à une bile » dépravée et portée dans le torrent de » la circulation, il n'en est point dont il » soit plus important de faire mention, » que les fièvres qu'on a nommées pour » cela, fièvres bilieuses; et quoique la » bile puisse être le produit de la fièvre » elle-même, cependant il n'est pas » douteux que cette humeur dépravée » ne soit la cause de son existence » première. J'ai pour moi sur ce » point l'opinion d'*Hippocrate* : d'ail- » leurs, on ne peut douter, et l'assen- » timent de l'antiquité le confirme, que » le siége et la source primitive d'un » grand nombre de fièvres, sur-tout » des intermittentes ardentes, nommées » pour cela cholériques, ne soient vers » les régions hypocondriaques, les in- » testins grêles, les cavités du foie, la » rate, le poumon, l'épiploon. En » effet, dans ces lieux la circulation

» est ordinairement plus lente; il se » produit des impuretés; des humeurs » âcres et corrompues affluent du pou- » mon dans les intestins, et ne se bor- » nent pas à exciter les accidens spas- » modiques qui, pour l'ordinaire, ont » lieu dans les affections hypocondria- » ques, mais produisent encore les fiè- » vres dont nous venons de parler. » Aussi les symptômes qui ont cou- » tume d'accompagner ces fièvres, com- » mencent pour l'ordinaire, à se ma- » nifester dans les régions précordia- » les (1) ». Qui ne connoît, d'ailleurs, la série des symptômes de l'existence de l'alkali spontanée, détaillée par l'immortel Boerhaave, et les précieux commentaires de son disciple sur le même objet (2)? De tous les médecins qui ont écrit sur les épidémies, il n'en est point

(1) De bile medecin. et venen. corp. hum. § 27. op. t. 6, p. 158.

(2) Aph. 85 et 86, Comment. t. 1, p. 119, 120 et 130.

qui en aient décrit de plus conforme à la nôtre, que *Walcarenghi*, célèbre médecin de Crémone, et praticien très-heureux. Il seroit fastidieux de transcrire la longue suite de symptômes qu'il nous a transmis, mais il attribue cette maladie « aux mouvemens tumultueux » d'une bile effrénée, à une lymphe » intestinale et pancréatique du plus » mauvais caractère, qui, adhérente en » partie aux conduits excréteurs du » foie, en partie à ceux de la vésicule » du fiel, aux parois et aux rugosités » des intestins et de l'estomac lui-» même, sur-tout à son orifice infé-» rieur, fronce en divers sens les fibriles » de ces parties, et les irritant forte-» ment, y excite des contractions vio-» lentes (1). On ne sera point étonné » de cette violence excessive de la ma-» ladie, si l'on fait attention qu'elle » étoit le produit de la surabondance » de l'humeur bilieuse qui, par sa na-

(1) Medicin. rational. t. 1, § 52.

» ture, étant extrêmement mobile, » active et pénétrante, quand elle vient » à se fixer distend les parties, irrite » en excitant beaucoup de chaleur, » ronge, déchire, excite une fièvre ar- » dente et des douleurs excessivement » aigues, en forçant à de violentes os- » cillations les parties contenantes (1) ».

Tout ce que je viens de dire me semble fournir des preuves suffisantes, et même plus que suffisantes, pour établir que la véritable cause de la fièvre épidémique de Lausanne étoit une humeur putride, alkalescente, bilieuse, et plus ou moins acrimonieuse, qui occupoit et irritoit l'estomac, les intestins grêles, le duodénum sur-tout, le foie, la vésicule, les conduits biliaires, le mésentère et les autres viscères abdominaux; ensuite, par l'effet du tems,

(1) *Ibid*, § 154, toutes choses bien vraies quant à la cause et aux effets; mais il y a peut-être quelques erreurs légères quant à l'action de l'une et la production des autres.

de l'énergie de la maladie ou d'un mauvais traitement, infectoit enfin toute la masse des humeurs, comme on a pu le voir dans l'histoire de la maladie.

Ouverture des cadavres.

L'ouverture des cadavres qui, dans beaucoup de cas, expose si clairement à nos yeux les causes cachées des maladies, n'étoit point aussi nécessaire dans le nôtre où cette cause étoit trop évidente; et cela fut très-heureux, car il est peu de gens qui, se mettant au-dessus de l'erreur de l'opinion et des préjugés, veuillent bien nous permettre cette opération : malheur irréparable pour la médecine et pour l'humanité.

Je rappellerai donc seulement en peu de mots, ce qu'a présenté une de ces ouvertures, qui fut permise à mon ami et mon collègue *J. d'Apples*, qui a eu la bonté de m'en communiquer l'observation, car j'étois absent quand il la pratiqua.

Le sujet étoit le cadavre d'un homme

auquel nous avions, quelque tems auparavant, donné nos soins dans une maladie très-grave, et que ses amis avoient, au vingt-quatrième jour de cette même maladie, mis entre les mains d'un empirique, qui lui donna les plus violens drastiques mercuriels, comme une panacée infaillible, et qui, jusqu'à sa mort, le tortura avec les vésicatoires. J'ajouterai aux faits quelques réflexions.

1° La peau étoit livide, et lorsqu'on remua le cadavre il s'écoula beaucoup de sang par une plaie que les vésicatoires avoient faite au dos; les cuisses et les jambes étoient couvertes de taches rouges et de tumeurs purulentes, semblables à des furoncles.

La couleur de la peau, l'hémorragie, les taches rouges, annoncent une dissolution entière du sang, et certes c'étoit bien mal à propos qu'on avoit employé les vésicatoires à la fin d'une maladie putride, dans laquelle toute la machine étoit dans un état de dissolution complète. Les mercuriaux, dont l'effet est

d'introduire cet état de décomposition putride, n'étoient pas mieux indiqués; mais peut-on attendre d'un charlatan de la prudence et du savoir? Je parlerai dans la suite des tumeurs purulentes.

2° Les tégumens et les muscles abdominaux étoient légérement ecchymosés au-dessus de l'ombilic du côté droit, ce qui s'accorde très-bien avec la première observation.

3° Une matière grasse, jaunâtre, teinte de bile, répandue dans toute la circonférence du corps, indiquoit l'effusion de l'humeur bilieuse dans toute l'économie, et la corruption de toute la partie graisseuse.

4° Le foie, la rate étoient dans l'état sain, la vésicule du fiel regorgeoit de bile, les glandes du mésentère étoient gonflées et d'un jaune rougeâtre; l'estomac distendu et comme divisé en deux poches, étoit rempli d'une humeur noirâtre; les intestins météorisés ne furent point ouverts.

Nous trouvons ici beaucoup de choses

qui donnent de nouvelles lumières sur la cause de notre maladie; si l'on eût ouvert les intestins, le duodénum eût vraisemblablement offert des traces de lésion intérieure, car c'est dans cet intestin que son siége principal existe pour l'ordinaire. Il est si commun de rencontrer l'estomac divisé en deux poches, qu'on doit à peine mettre cette circonstance au nombre des autres altérations morbifiques. Au reste, je passerai sous silence plusieurs observations relatives aux viscères de la poitrine et de la tête, toutes faites avec beaucoup de sagacité et de soin, mais qui ne fournissent point de lumière sur la nature de la maladie.

Si l'on s'étonne qu'on n'ait pas rencontré de plus grands désordres dans la région précordiale, j'engage à lire attentivement ce que dit le célèbre *Borelli* dans l'épître à *Malpighi*, où il donne l'histoire d'une fièvre bilieuse épidémique semblable à la nôtre, qui régnoit à Pise en 1661. « Quatre ca-

» davres, à l'ouverture desquels j'ai
» assisté, n'ont présenté aucune lésion
» notable dans les poumons qui, ex-
» cepté un peu de sécheresse causée
» peut-être par la chaleur fébrile, sem-
» blèrent du reste parfaitement sains.
» Pareillement, le mésentère et les
» glandes n'étoient ni putrides ni cor-
» rompues, comme on le soupçonnoit.
» La substance du foie et de la rate ne
» présentoit rien de contre-nature; la
» vésicule du fiel étoit seulement ex-
» trêmement gonflée (ce gonflement
» étoit-il la suite de la contraction spas-
» modique du conduit cholédoque?).
» De plus l'estomac étoit gorgé de la
» même humeur bilieuse, et chez quel-
» ques-uns les intestins présentoient
» une teinte jaune (1) ».

Si l'on consulte l'immense collection d'ouvertures de cadavres publiée par *Bonet*, en parcourant les observations

(1) Voyez *Malpighi*, Oper. posth. 4° 1700, p. 27 et suivantes.

sur les fièvres, on verra facilement que dans beaucoup de cas les lésions organiques, désignées comme cause de mort, n'ont vraiment pas été capables de la produire, et qu'on n'a pu découvrir la véritable cause, parce qu'elle étoit à peine apparente : cela ne paroîtra point étonnant à celui qui connoît, 1° la sensibilité et l'irritabilité de tout le système intestinal; 2° qui sait combien il est difficile d'apercevoir les altérations morbifiques des humeurs, altérations qui tombent rarement sous les sens; 3° qui sait combien la mort produit de changemens, et dans le degré de tension des fibres, et dans les lieux qu'occupent les fluides; 4° avec quelle énergie une cause, à peine perceptible à l'aide des sens externes, peut agir sur le corps vivant, si elle est appliquée à nu sur les nerfs et les muscles; 5° enfin, avec quelle promptitude la lésion de vaisseaux assez fins pour échapper jusques ici aux yeux des hommes qui ont fait des observations si délicates, les *Ruisch*, les *Mor-*

gagni, les *Albinus*, les *Haller*, avec quelle promptitude, dis-je, leur lésion peut devenir mortelle.

Il est cependant vrai que dans des maladies de même genre, d'autres observateurs ont rencontré des désordres plus apparens : ainsi *Lancisi* et *Guidetti*, dans leurs recherches sur l'état des viscères des individus morts de ces fièvres bilieuses, ont vu « la bile cystique, non seulement noire, mais encore concrétée et semblable à de la poix, quelquefois très-fétide, enfin altérée de mille manières, et le foie présentant sur-tout une couleur brunâtre (1) ». Mais en voilà assez sur la cause de la maladie, occupons-nous maintenant du traitement.

TRAITEMENT.

Premier degré.

Il existe des maladies où, pourvu que le médecin ait soin de modérer l'excès

(1) *Bianchi*, Hist. Hepat. pars. 3, p. 231.

des forces vitales, de les exciter quand elles manquent d'énergie, de prescrire un régime convenable, la coction s'opère spontanément, et dans cet état la matière morbifique est évacuée par un mouvement critique dont la nature fait seule tous les frais. De ce genre sont les maladies inflammatoires franches, dans lesquelles, de nos jours comme du tems d'*Hippocrate*, on verra les crises suivre un ordre régulier, pourvu qu'instruits de leur nature et du traitement qu'elles exigent, par *Hippocrate* lui-même, on n'aille pas, par des moyens ineptes et indiscrets, exciter artificiellement du trouble ou des évacuations; si l'on se contente d'employer seulement sous toutes les formes, les délayans les plus doux, après les avoir fait précéder de la saignée, si cela est nécessaire, mais ce cas est rare; si l'on ne s'empresse point de vouloir expulser par les émétiques, les purgatifs, les diurétiques et les sudorifiques, le sang phlogistique qui engorge le cerveau, le poumon ou les

autres viscères; si l'on ne tente point de résoudre les fluides épaissis, au moyen des résolutifs âcres qui excitent encore la fibre à de nouveaux mouvemens.

J'ai souvent observé avec autant de plaisir que d'admiration, ces changemens critiques, ayant toujours lieu au tems préfix, et ne s'écartant jamais de l'ordre indiqué par le père de la médecine. Mais il est vrai que je ne les ai jamais observés que dans les cas où le malade et moi nous tenions parfaitement tranquilles. J'ai souvent resté dans cet état de repos, bien convaincu « que c'est quelque» fois agir en médecin très-habile, que de » ne prescrire aucun médicament (1) ». Mais il faut bien se garder de croire qu'une pareille méthode fût toujours suivie de succès, et certes elle n'en eût point obtenu dans la maladie dont il est ici question : car des observations répé-

(1) (*Hippocr.* de articulis); les vrais médecins savent fort bien ce qu'on doit entendre par ce repos médical.

tées ont appris que les affections putrides, érysipélateuses et malignes, ne se terminent point d'une manière critique. « J'ai vu souvent, dit *Baglivi*, que » dans le traitement des fièvres mésentériques il étoit inutile d'observer et » le pouvoir et l'influence des jours critiques (1) »; et *Junker* observe « qu'on » peut rapporter les fièvres bilieuses » à cette classe d'affections, où l'autocratie de la nature doit en quelque » sorte être remplacée par le secours de » l'art (2) ».

J'ai déjà dit que le caractère de la diathèse phlogistique est tel, que par les moyens doux et délayans, par l'action soutenue et modérée de la force vitale, cette diathèse est insensiblement modifiée de telle manière qu'elle puisse s'évacuer ensuite spontanément. Le foyer

(1) Prax. Medic. liv. 1, de febrib mal. et mesent. p. m. 52.

(2) Conspect. medic. theor. pract. tab. 62, p. 510.

putride, au contraire, acquiert chaque jour un plus mauvais caractère, produit chaque jour des symptômes plus fâcheux, si l'art ne supplée à la nature; car c'est lui qui doit dans ces cas procurer les évacuations qui, dans les maladies inflammatoires, se font spontanément. D'où peut venir cette différence? Tient-elle à la structure diverse des parties affectées, à la nature différente de la matière morbifique, dépend-elle enfin de ce que l'influence de la putridité s'oppose à l'action du système nerveux? Il me semble qu'en déduisant la différence des effets dans les deux cas, de la réunion de ces causes, on risque peu de se tromper. Mais peut-être nous étendrons-nous davantage sur cet article dans une autre circonstance.

La cause de notre maladie présentoit deux indications; celle de corriger le foyer putride, ou de l'altérer de telle manière, qu'il ne fût plus en état de nuire; et celle d'en procurer l'évacuation : « car la bile corrompue et adhé-

» rente dans les régions précordiales,
» produit des fièvres terribles qu'on ne
» parvient à guérir que par l'évacuation
» du foyer putride (1) ».

La méthode altérante suffit quand la matière morbifique est peu abondante, et qu'elle nuit seulement par son acrimonie. Ainsi, dans les maladies des enfans, qui sont causées par l'excès d'acidité des humeurs, les absorbans procurent une guérison parfaite. Mais dans notre cas la chose n'étoit point ainsi, car la matière morbifique nuisoit également par sa masse et par son acrimonie.

Les évacuations suffisent si la cause morbifique peut être évacuée toute entière et d'une seule fois, ce qui étoit impossible dans notre maladie, puisque toutes les humeurs placées hors du torrent de la circulation, étoient, dans la plupart des viscères abdominaux, infectées d'un levain morbifique. Le médecin devoit donc s'occuper sans cesse d'altérer telle-

(1) *Van Swieten*, § 99, tom. 1, p. 141.

ment cette matière, qu'il diminuât au moins en grande partie ses qualités délétères, s'il ne pouvoit entièrement les détruire. Puis, aussitôt qu'elle devenoit mobile, il devoit en procurer l'évacuation. « Rien n'est plus avantageux dans » ces fièvres, que d'imprimer, dans » l'instant convenable, à cette bile caus- » tique, une secousse qui en procure » l'expulsion; par ce moyen on prévient » la violence excessive de la fièvre, et » dans le cas où l'on différeroit cette » évacuation, on s'expose au contraire » aux plus grands dangers (1) ».

---

(1) *Mich. Alberti* Prax. univers. sect. 9, cap. 6, § 4. Il est important de noter ici que cet homme estimable joint à des considérations fort utiles dans les fièvres bilieuses, des erreurs très-graves sur le même objet, erreurs qui sont dues à ses idées systématiques sur la dégénération de la bile qu'il croit acide, tandis qu'on combat cette dégénération avec tant d'avantage par le moyen des acides eux-mêmes. La doctrine de tous

Les boissons acescentes remplissoient parfaitement l'indication d'altérer.

Quant aux moyens évacuans, il n'y avoit point à choisir, et les émétocathartiques, qui purgeoient également par le vomissement et par les selles, méritoient certainement la préférence. La nature elle-même nous en indiquoit l'usage, et il y a bien long-tems qu'Hippocrate a enseigné que les maladies bilieuses ne se guérissent que par le *cholera* (1). Les dégoûts, les nausées n'attestoient que trop le mauvais état de l'estomac, et l'émétique n'étoit pas seulement utile comme évacuant, mais il étoit encore extrêmement avantageux, à raison des secousses qu'il imprimoit

---

les anciens Sthaliens est entachée de cette erreur, ce qu'il est important de savoir.

(1) « Les fièvres lipyriques ne se jugent que » par le cholera, qui procure l'évacuation de » l'humeur bilieuse » (Coac. prænot. § 120). Conférez Baglivi à l'endroit déjà cité, p. 56 et 57.

aux viscères abdominaux. Par ce moyen, en effet, les matières logées dans les anfractuosités de ces viscères sont atténuées, dissoutes et exprimées. « L'acte du vo-» missement, dit *Huxham*, a le pouvoir » de dissiper les obstructions dans les » parties du corps les plus éloignées, » d'atténuer toutes les humeurs et d'ex-» citer toutes les secrétions. Au con-» traire, tant que l'estomac est enduit » d'un mucus acide ou d'une saburre » bilieuse, il languit, et comme un » vase inerte imbu d'un ferment pu-» tride, il corrompt tout ce qui y est » introduit. De là ce foyer morbifique, » dont l'existence se perpétue jusqu'à » ce qu'on ait nettoyé l'estomac (1) ».

Parmi un grand nombre de médecins fameux, *Fernel*, *Rivière* (2),

(1) Observ. de aëre et morb. epidem. t. 1, p. 21, 23, 25.

(2) Instit. l. 5, p. 1, S. 2, cap. 4, p. m. 131.

Freind (1), *Boerhaave* (2), *Ludwig* (3), ont sur l'usage des émétiques une opinion absolument semblable.

Les expressions de *Fernel* sur-tout jettent un grand jour sur cette matière. « Le vomissement facile et modéré est » très-salutaire, dit-il, c'est de tous les » moyens évacuans le plus avantageux: » il va, pour ainsi dire, puiser dans leurs » sources même, et sans les altérer, les » humeurs nuisibles, il les expulse, il » débarrasse sur-tout l'estomac des ma- » tières saburrales qui le remplissent et » s'attachent à ses parois, il évacue, » sans en changer la nature, les humeurs » superflues de toute espèce qui dis- » tillent, si je puis m'exprimer ainsi, » de toutes les membranes de la région » précordiale, qui occupent les cavités » du foie, de la rate et du pancréas, et

---

(1) Comment. de febrib. Comm. 4, p. m. 19.

(2) Aph. 1244.

(3) Institut. § 1541, 1542.

» dont le plus ordinairement, ni l'*hiéra*
» ni les plus violens purgatifs, répétés
» même plusieurs fois, ne peuvent pro-
» curer l'expulsion par les selles (1) ».

Les anciens ont parfaitement connu la nécessité des évacuans dans ces maladies. Il y a vingt siècles qu'*Hippocrate* en conseilla l'usage (2) : *Galien* et tous les autres ont suivi son exemple, et *Alexandre* de *Tralles*, sur-tout, vers la fin du quatrième siècle (3). Les modernes ont employé les mêmes moyens curatifs.

Borelli nous apprend qu'aucun ma-

---

(1) De morbis eorumque causis, l. 3, cap. 3, Oper. omnia, p. m. 210.

(2) « Tant que la bile sera effervescente, » qu'elle n'aura point subi la coction, et que » son acrimonie n'aura point été tempérée, il » n'est aucun moyen d'appaiser la douleur ni » la fièvre » (De prisca med., cap. 35, Foes. p. 16, conférez Foes. p. 396, 473; 519, 534, 547, 1139, 1152).

(3) De arte medicâ, l. 7, cap. 16.

lade n'échappoit, si l'on n'évacuoit l'humeur bilieuse (1); il est vrai qu'il n'opéroit pas cette évacuation à l'aide de l'émétique, ce qui a fait dire à *Glass :* « Je ne puis m'empêcher d'exprimer » mon étonnement de ce que *Borelli* » et *Malpighi*, ayant bien aperçu que » la bile étoit l'unique cause de la maladie qu'ils traitoient, n'aient pas du » tout songé qu'il falloit en débarrasser » la vésicule du fiel et l'estomac, au » moyen de l'émétique. Et certes, il est » bien permis de présumer, d'après » l'histoire de cette maladie, que plusieurs ont succombé faute de cette » évacuation (2) ».

Hofmann se proposoit deux indications à remplir, l'une étoit de nettoyer les premières voies, et l'autre de corri-

(1) A l'endroit déjà cité, conférez Bianchi, Hist. hepat. p. 282, 702.

(2) Comment. de febrib. Comment 7, p. 116. Lisez aussi *Grainger*, Hist. febris Batavæ, p. 73.

ger la dégénération bilieuse (1). Maintenant je vais exposer quelle est, d'après ces principes, la méthode que j'ai spécialement employée dans les différens degrés de la maladie.

Tous les malades l'étoient déjà depuis plusieurs jours, lorsqu'ils appeloient le médecin; c'est pourquoi il m'est souvent arrivé de prescrire l'émétique à la première visite. Le remède opéroit toujours son effet, mais il ne produisoit pas toujours tout le bien que j'eusse désiré. Les évacuations n'étoient pas dans tous les cas en quantité suffisante, l'anxiété et les nausées n'étoient pas toujours complétement dissipées, de sorte qu'au commencement de l'épidémie je fus trois ou quatre fois obligé d'en ordonner une seconde dose quelques jours après la première; ce qui dans la suite ne m'arriva plus : car, en réfléchissant sur la cause de ce phénomène, je fus éclairé,

(1) De duoden. multo. morb. causâ § 20, Oper. t. 6, p. 194.

et par la doctrine d'*Hippocrate* sur la coction, et par la belle observation de l'illustre *Van Swieten*. « Je me souviens » très-bien, dit ce dernier, que dans » une fièvre bilieuse épidémique, qui » régna à la suite des chaleurs excessi- » ves de l'été, et qui, pour l'ordinaire, » étoit accompagnée de nausées incom- » modes et de vomissemens, il m'est » arrivé quelquefois d'employer les vo- » mitifs dès le début, sans produire un » soulagement bien marqué; mais lors- » que, pendant un jour ou deux, j'avois » mis le malade à l'usage de l'oximel, » ou de quelqu'autre acidule de cette » nature, étendu dans une grande » quantité d'eau, souvent un vomisse- » ment spontanée procuroit l'évacuation » d'une grande quantité de bile cor- » rompue, épaisse et glutineuse, ou » bien alors un léger vomitif en opéroit » aisément l'expulsion (1) ».

Négligeant donc ces considérations

(1) § 644, l. 2, p. 225.

puériles, qui ont fait la base des objections de quelques médecins modernes, je travaillai à opérer la coction : mais pour faire mieux comprendre ce que j'entends par ce mot appliqué aux maladies bilieuses, je ferai quelques observations sur la coction et la turgescence en général.

Il existe deux sortes de coction dans les maladies (car je ne parle point ici de celle des alimens); l'une qui introduit dans les humeurs des qualités plus douces; l'autre qui les dispose à l'évacuation. En effet, quelquefois il suffit d'émousser les qualités nuisibles, et on dit alors que la coction est opérée, quoiqu'il ne survienne aucune évacuation; souvent même cette espèce de coction rend les humeurs incapables d'être évacuées : c'est ce qui a lieu dans les maladies des solides.

La coction qui dispose à l'évacuation est encore de deux espèces : quelquefois la matière est épaisse, glutineuse et tenace; alors, avant de tenter son

expulsion, nous devons chercher à lui procurer plus de ténuité et plus de mobilité. Mais comme en atténuant ainsi cette humeur, il n'est pas rare d'augmenter son acrimonie, cette circonstance établit entre cette espèce de coction et celle dont nous avons fait mention en premier lieu, une différence marquée.

Plus souvent l'humeur morbifique est au contraire tellement acrimonieuse, qu'il seroit dangereux d'employer sur le champ les évacuans. Il est à craindre, en effet, que par l'action du plus léger stimulant, ces humeurs, emportées par des mouvemens désordonnés et impétueux dans toute l'économie, ne causent promptement des maux irréparables : il faut alors adoucir cette âcreté, et mettre un frein à l'excessive mobilité. Cette espèce de coction évacuatoire se rapproche un peu de celle qui a pour but de détruire les qualités nuisibles de l'humeur morbifique. On peut nommer la première espèce de crudité, *crudité au-dessous de l'évacuation*, et la

deuxième, *crudité au-dessus de l'évacuation.*

La turgescence présente aussi deux modes différens : elle peut être due à la quantité de la matière, ou à son excessive mobilité.

Les humeurs, dans l'état de crudité et de coction, sont turgescentes, si par leur abondance elles s'opposent à l'exercice de toutes ou de quelques fonctions.

On dit encore que les humeurs sont dans l'état de turgescence, quand, par leur mobilité et leur acrimonie, elles stimulent violemment les parties, excitent des mouvemens irréguliers, quoique souvent elles ne soient pas en bien grande quantité (1).

(1) Le célèbre *Glass* définit la matière turgescente, « quelque chose d'incommode, » adhérent dans les premières voies, qui peut » être expulsé, pour l'ordinaire, par le vo- » missement ou par les selles, et qui, irritant » l'estomac et les intestins, les excite souvent » à opérer son évacuation » (Comment. de febrib. 7, p. 102).

D'après le petit nombre des remarques d'*Hippocrate*, que nous avons citées, et que l'observation la plus attentive a toujours confirmées, on aperçoit facilement que dans notre premier degré, les humeurs étoient pour l'ordinaire turgescentes par leur masse, et qu'elles étoient dans cet état de crudité que nous avons nommé *au-dessous de l'évacuation*. Il falloit donc, avant l'emploi des évacuans, les rendre fluides et mobiles, à moins que la turgescence ne fût excessive, ce qui étoit rare. J'employois pour cet effet les médicamens tout à la fois incisifs et antiputrides, pris dans la classe des digestifs (1); le plus ordinai-

(1) A proprement parler, les digestifs sont des médicamens qui agissent sur l'estomac, de manière à favoriser la coction des alimens. Comme on donne à ce mot coction deux acceptions différentes, on a aussi avec raison appelé digestifs, les médicamens qui pouvoient favoriser celle de l'humeur morbifique; mais comme on ne connoissoit que la crudité *au-dessous de l'évacuation*, on n'a

rement je donnois de trois en trois heures une certaine dose de poudre, et je fai-

---

mis au nombre des digestifs, que les substances salines, âcres, incisives, ou les inutiles absorbans, erreur condamnable ; car il y a autant d'espèces de digestifs, qu'il y a d'espèces de crudité. Ainsi, dans celle que je nomme au-dessus de l'évacuation, les seuls remèdes qui méritent ce nom, sont, comme on le verra bientôt, et comme *Hippocrate* l'avoit bien connu, les incrassans, les émoussans des âcres, les astringens. Telle fut la doctrine de ce prince de la médecine relativement à la coction, il pensoit que la matière devoit avoir assez de mobilité pour céder facilement aux purgatifs, mais point assez pourtant pour que le mouvement imprimé à cette matière pût devenir pernicieux. *Galien* manifeste la même opinion dans plusieurs endroits de ses ouvrages ; on voit qu'il cherchoit à opérer la coction de l'humeur bilieuse en donnant de l'eau froide, et celle de l'humeur pituiteuse avec le poivre (Method. medend. l. 2, ad *Glaucon.* l. 2, de sanitate tuendâ. l. 4). On trouve

sois boire par-dessus chaque prise quatre onces de décoction. La poudre étoit composée de terre foliée de tartre, de tartre vitriolé, de crême de tartre ou de quelques autres substances de cette espèce. Souvent aussi j'ai employé avec succès le soufre doré d'antimoine, préparé suivant la méthode d'*Untzer*, mêlé avec le sucre et quelques-uns des sels dénommés ci-dessus. Je faisois entrer dans la décoction les racines de chiendent, d'oseille, de chicorée sauvage, la feuille de capillaire avec la terre foliée de tartre, ou l'oximel scillitique, et quelques morceaux d'écorce de citron vert, qui corrigeoient assez bien la saveur nauséabonde du gramen, et qu'on doit, pour cette raison, employer toutes les fois qu'on ne se sert pas d'oximel.

Quand les malades préféroient les électuaires, je composois ceux-ci avec

---

aussi dans *Sennert* d'excellentes choses, négligées pour l'ordinaire par les médecins modernes (De febrib. l. 2, cap. 7).

les conserves acescentes d'oseille et d'alleluia, avec l'extrait liquide de *taraxacon*, et quelque sel neutre ou acide. Les proportions de ces mélanges étoient déterminées par les symptômes, qui m'indiquoient que la bile ou l'humeur visqueuse étoient plus ou moins dominantes. Si au bout de deux ou trois jours le frisson devenoit plus supportable, le sédiment qui couvroit la langue, moins tenace, les urines troubles; si des rapports nidoreux, des nausées fréquentes, des vents, des borborygmes annonçoient la mobilité de la matière, alors je donnois la potion émétique. Dans le commencement j'employai quelquefois l'ypécacuanha, mais je m'aperçus bientôt que cette racine si vantée n'étoit point ici un moyen suffisant. Elle avoit en outre le défaut, après son premier effet, de produire la constipation et quelquefois la soif (1). Je la

(1) *Finke* préféroit l'ipécacuanha dans les cas où il y avoit une tendance vicieuse à ces

mis donc de côté, et je m'attachai au tartre émétique, que j'employai depuis presque constamment, en le prescrivant à une dose proportionnée à l'âge, et déterminée par les autres indications, dans huit, dix onces et jusqu'à une livre d'eau, à laquelle je faisois ajouter une sixième partie de syrop de capillaire, et que je faisois prendre à trois ou quatre fois. Parmi une si grande quantité de malades, dont l'idiosyncrasie nous étoit pour l'ordinaire parfaitement inconnue, cette manière de donner l'émétique à doses brisées étoit très-avantageuse. Je me rappelle entr'autres qu'un étranger, auquel j'avois conseillé de prendre le quart de la dose à des intervalles d'une demi-heure, éprouva après la première prise, pendant deux heures, des évacuations presque continuelles, par haut

---

diarrhées symptomatiques, dont Tissot a parlé en énumérant les phénomènes qui caractérisoient le troisième degré (De morbis biliosis anomalis. p. 74). *N. d. Tr.*

et par bas; ces évacuations furent accompagnées d'un grand soulagement et suivies d'une prompte guérison. Il n'est pas douteux que cet individu n'eût éprouvé une superpurgation violente, s'il eût pris en même tems et d'une seule fois, la dose toute entière, comme on la prescrit fréquemment. Un autre avantage de cette potion, c'est qu'étant d'un goût agréable, on pouvoit la donner aux enfans et aux gens les plus délicats. J'y ai quelquefois ajouté de la manne, quoique le plus souvent j'aie vu la solution de tartre émétique toute seule agir par les selles, ce que j'ai toujours regardé comme un point important. En effet, outre que par ce moyen on évacue une bien plus grande quantité de matière, on indique, pour ainsi dire, à la nature la voie par laquelle elle doit procurer l'évacuation complète du reste de l'amas saburral (1). Les effets de ce moyen fu-

(1) *Pringle* a observé la même chose. Les vomitifs qui occasionnent aussi des selles sont

rent tels, que pour l'ordinaire, au bout d'une demi-heure, c'est-à-dire bientôt après avoir pris la seconde dose, les vomissemens succédoient aux nausées. Si l'évacuation sembloit suffisante, on ne touchoit point au reste de la potion, sinon le malade la prenoit toute entière. La matière évacuée étoit visqueuse, mêlée de bile jaune et amère, les vomissemens étoient suivis de déjections liquides, jaunâtres et fétides. J'ai souvent facilité le vomissement par une boisson abondante d'eau tiède miellée; lorsqu'il étoit appaisé j'excitois les selles en donnant par cuillerées, le reste de la potion étendu dans une grande quantité de véhicule. Par ce moyen, après les évacuations, les malades éprouvoient un mieux-être sensible; les anxiétés, la foiblesse di-

---

les plus utiles, sur-tout s'ils ont assez de vertu pour procurer une abondante évacuation de bile putride, par le haut et par le bas : par ce moyen ils opèrent souvent la guérison sans qu'on ait besoin d'avoir recours à d'autres remèdes (Mal. des Arm. pars. 3, chap. 4, § 5).

minuoient, et le sommeil devenoit meilleur. L'illustre *Walcarenghi*, praticien justement célèbre, avoit employé la même méthode curative, et elle a été recommandée par *Sthal.* « On ne parvient, dit-il, à éliminer la matière peccante dans ces fièvres, qu'au moyen des seuls émétocathartiques (1) ».

En effet, j'ai plusieurs fois observé qu'un seul émétique faisoit ce que des purgatifs répétés n'avoient pu faire. Je me souviens qu'une femme qui, sans le conseil du médecin, avoit, à cinq fois différentes, pris tous les deux jours une potion purgative à laquelle elle étoit accoutumée, et qui étoit composée de rhubarbe, de sel de sedlitz et de citron, sans en avoir obtenu aucun effet avantageux, fut soulagée immédiatement après l'emploi de l'émétique. Après les premières évacuations, je mettois de nouveau le malade à l'usage des délayans digestifs dont j'ai parlé plus haut.

(1) De febre biliosâ § 46.

En effet, quand la portion de matière qui avoit subi la coction étoit évacuée, il falloit s'occuper de la coction de celle qui étoit encore en crudité; et j'ai toujours observé que ces délayans qui, avant l'emploi de l'émétique, avoient à peine manifesté la qualité purgative, ayant acquis de nouvelles forces par la diminution de celles de l'ennemi qu'ils avoient à combattre, procuroient chaque jour deux ou trois selles, toujours fétides et putrides. Alors l'état de langueur diminuoit peu à peu, les paroxismes étoient moins prolongés. Au bout de trois ou de quatre jours, si les urines plus abondantes présentoient des signes de coction, je donnois un purgatif composé avec le sel, la manne et les tamarins, auxquels j'ajoutois quelquefois une petite dose de séné. Quand on avoit lieu d'espérer des selles abondantes et faciles, il suffisoit de dissoudre le matin, dans la boisson ordinaire, deux onces de manne avec un sel neutre, ce qui procuroit encore l'évacuation d'une grande

quantité de matières saburrales. Bientôt le paroxisme étoit à peine sensible, la peau se ramollissoit, le sommeil devenoit paisible, les alimens ne causoient plus de nausées. Cependant l'appétit ne revenoit point encore; mais ce que les malades recouvroient le plus lentement étoit la chaleur naturelle; ils éprouvoient un sentiment de froid presque continuel. Ils ne prenoient plus alors qu'une ou deux doses de leurs médicamens. Tous les symptômes disparoissoient enfin insensiblement à l'apparition si désirée des déjections bilieuses qui emportoient les restes de la matière morbifique, et annonçoient que les intestins avoient repris leur énergie. Car nous avons observé chez nous ce que *Gallarotti* avoit observé à *Crémone*; savoir : que ce n'étoit qu'au moment où les selles commençoient à devenir bilieuses, qu'on pouvoit surement espérer la solution de toutes ces fièvres (1); aussi

(1) *Methodus aurea febres profligandi : de*

quand elles n'avoient point lieu, j'étois forcé de prolonger l'usage des digestifs, et de les employer à plus grande dose, de réitérer les purgatifs trois et même quatre fois, mais cela fut rare et je n'ai point trouvé consigné dans mes notes, que je les aie jamais répétés jusqu'à cinq fois. Chez les sujets d'une constitution plus lâche, et dont les humeurs péchoient plutôt par viscosité que par acrimonie, j'évitois les aqueux, et j'ai quelquefois employé, après le premier purgatif, une potion composée d'une large dose de terre foliée de tartre, d'une petite quan-

---

febre tertianâ, etc., § 17; ouvrage utile qui se rencontre à la suite de celui de *Walcarenghi*. L'histoire d'*Héropyte* nous démontre combien la rémission des symptômes, dans les fièvres ardentes bilieuses, est infidèle tant que le malade n'a point eu de déjections bilieuses. Cet *Héropyte* éprouva plusieurs rémissions dans une maladie de cette nature, qui se prolongea jusqu'à ce qu'il eût eu enfin des selles bilieuses au cent unième jour (De morb. vulg. lib. 3, sect. 3, ægr. 9, Foes. 1106.

tité d'élixir de propriété, d'eau distillée de chicorée, d'écorce de citron et de syrop de chicorée composé. J'y ajoutois l'oximel, quand cela me sembloit convenable.

Je n'ai pas donné cependant l'émétique à tous les malades que j'ai guéris. Quelques-uns me présentoient des contr'indications qui ne m'en permettoient pas l'usage; mais alors, avant les purgatifs proprement dits, il falloit insister plus long-tems sur les digestifs, car tous ceux qui employoient trop tôt les purgatifs, sans les avoir fait précéder de l'émétique, en éprouvoient toujours des effets fâcheux. Je voyois, pour la première fois, au sixième jour de sa maladie, un citoyen respectable; j'étois d'avis qu'il prît le tartre stibié, mais le conseil d'un médecin étranger prévalut, on lui donna un purgatif, la maladie se prolongea, elle fut suivie de maux d'estomac, et il éprouva dans l'automne suivante une dyssenterie muqueuse, accident que je n'ai jamais vu arriver

quand on avoit employé les émétiques, et ensuite le traitement que j'ai indiqué.

Chez ceux qui avoient de la répugnance pour les remèdes, et qui, après l'emploi du premier vomitif, ne vouloient s'assujettir à aucun traitement, si ce n'est peut-être à l'usage de l'eau panée et de la limonade, et certes il y en eut beaucoup de ce genre; chez ceux-là, dis-je, l'abstinence que leur imposoit leur dégoût pour les alimens, diminuoit insensiblement la masse de la matière morbifique; la fièvre se terminoit enfin, mais beaucoup plus tard, et ils ne recouvroient qu'une santé imparfaite; plusieurs, au bout de quelques mois, furent obligés d'avoir recours aux médicamens.

J'ai trois fois observé chez de jeunes sujets, le symptôme dont parle *Sydenham*, savoir, la tuméfaction de l'abdomen, qui succédoit à la terminaison heureuse de la maladie : seulement chez les malades de *Lausanne*, les tégumens étoient douloureux, et la douleur s'aug-

mentoit par le toucher, ce qui n'avoit point lieu chez ceux de Londres (1).

S'il étoit nuisible de cesser trop tôt l'emploi des évacuans, leur usage trop long-tems prolongé n'étoit pas sans inconvénient; et celui qui auroit cru qu'il falloit les continuer jusqu'au retour complet de l'appétit et au recouvrement des forces, eût commis une erreur bien funeste. Au commencement de la maladie, l'anorexie et la foiblesse étoient le produit de l'amas saburral de l'estomac et des premières voies; mais vers la fin, lorsque la saburre étoit évacuée, les mêmes symptômes n'étoient dus qu'au relâchement de la fibre et au défaut de bons sucs.

Ce qui prouve bien la vérité de ce précepte de *Boerhaave*: « Ce qui est » utile dans un tems d'une maladie, » peut devenir nuisible dans un autre » tems de cette même maladie (2) ».

(1) Oper. sect. 1, cap. 5, p. m. 60.
(2) Aph. 849.

L'expérience ne confirme malheureusement que trop cette vérité : en effet, tandis qu'attribuant toujours les accidens à la saburre, quelques-uns insistoient sur l'emploi des laxatifs, ils prolongeoient la maladie et augmentoient la foiblesse ; et j'ai vu tous les symptômes de l'hystéritie et de l'ataxie succéder à une irritation trop soutenue des nerfs du système intestinal et gastrique ; accidens que je n'ai jamais observés quand, cessant à propos d'employer les purgatifs, on avoit prescrit un régime convenable, l'exercice, l'air de la campagne et quelques toniques. J'ai donné avec succès le vin dans lequel on avoit fait infuser quelques plantes amères. Dans des cas semblables, *Sydenham* employoit les narcotiques (1) ; quant à

(1) *De novo febris ingressu*, p. m. 367. « Dans plusieurs maladies dont les évacuans » opèrent seuls la guérison complète, si l'on » insiste trop long-tems sur leur usage, si l'on » veut les continuer jusqu'à ce qu'on ait dissipé

moi, je crus qu'il étoit prudent de n'en pas faire usage. En effet, ils nuisent quand il y a de la foiblesse, et ils sont contre l'ataxie un moyen fort infidèle.

Second degré.

Dans le second degré, la matière putride présentoit moins de viscosité, elle étoit plus mobile, l'évacuation en étoit

---

» tous les symptômes, le plus souvent, au lieu » de guérir on tue le malade, etc. » Cela n'est point étonnant, l'appétit ne se fait sentir que lorsque l'estomac jouit de toute sa vigueur, il n'existe pas tant que ses forces languissent, et tant que le malade n'a pas d'appétit la digestion ne se fait que très-imparfaitement; et certainement on ne parviendra point à la rétablir au moyen des purgatifs, dont l'action énerve si fort l'estomac. Il seroit bien à désirer que des vérités aussi palpables pussent corriger ces gens qui croient qu'il faut purger toutes les fois qu'il y a du dégoût, des nausées, de l'anxiété, de la diarrhée, de la lienterie, et qui produisent par ce moyen les effets les plus funestes.

plus facile, et il étoit souvent convenable de l'opérer dès le début, car quelquefois il étoit dangereux de la retarder. Dans quelques occasions pourtant, il convenoit d'employer d'abord, pendant vingt-quatre heures, les délayans et les digestifs, l'hydromel acidulé, par exemple. Si un sentiment de chaleur incommode, de la soif, des douleurs vagues dans les intestins, l'aspect des urines, si tout cela, dis-je, faisoit soupçonner beaucoup d'acrimonie, j'ajoutois alors à la solution de tartre émétique, la moelle de casse, ou le suc de citron à la place du sirop de capillaire. Souvent dans les premiers jours la rémission avant l'emploi de l'émétique étoit à peine sensible, et après qu'on en avoit fait usage tous les symptômes s'adoucissoient.

Une servante, de vingt-sept à vingt-huit ans, après avoir pendant quelques heures éprouvé un frisson terrible, fut saisie d'une céphalalgie violente, le pouls étoit prompt et contracté, la peau brû-

lante, il y avoit des nausées, de la soif, presque point d'urines, et la constipation étoit complète. On appela un marchand de drogues, qui donna un purgatif, du nitre en poudre, des émulsions, conseilla les bains de pieds, mais ce fut en vain, et l'atrocité des symptômes n'éprouva pas la moindre rémission. Ayant été appelé le cinquième jour, je prescrivis le tartre émétique étendu dans vingt onces d'eau avec deux onces de suc de citron, et j'ordonnai qu'elle prît, tous les quarts d'heure, trois onces de cette potion. Elle évacua par haut et par bas une quantité prodigieuse de matière saburrale, elle dormit la nuit suivante. Le sixième jour le pouls étoit plus mou, plus élevé, moins fréquent, la douleur de tête étoit légère, la soif appaisée, enfin la rémission étoit bien marquée, le soir il y eut de l'exacerbation. Le septième jour je donnai la première potion avec demi-dose de tartre émétique, et je la fis prendre à des intervalles plus longs : elle

procura plusieurs selles, le soir l'exacerbation fut plus douce. Le huitième, je donnai la limonade; je la continuai le neuvième, et je prescrivis ce jour-là un lavement. Le dixième, la même potion que le septième, l'exacerbation fut telle que je pouvois le desirer. Le onzième, le douzième et le treizième jours, tout alloit au mieux. Je continuois la limonade simple, les selles prenoient le caractère bilieux, gage assuré du retour de la santé; déjà, par un bonheur très-rare, l'appétit se faisoit sentir, la malade le satisfit avec trop peu de précaution, et dans la nuit du treizième jour la fièvre augmenta avec chaleur âcre et grande douleur de tête, elle dura pendant vingt-quatre heures entières. A la chute du paroxisme je donnai la manne avec les tamarins, et cette fille se rétablit encore plus promptement que les autres malades.

En général, après la première évacuation, je me bornai, pour l'ordinaire, à la limonade ou à la décoction de chien-

dent, à laquelle j'ajoutois les sucs exprimés d'oseille ou d'alleluia : « car les » sucs de citron et d'oseille résistent à » la putridité, ont une vertu particulière » pour fortifier le cœur, corrigent l'in- » tempérie fébrile, et possèdent de plus » la qualité apéritive (1) ». Je faisois prendre à chaque demi-heure, et même plus fréquemment, deux onces de ces boissons ou de quelqu'autre de cette nature, et toujours froides. Je n'ai jamais approuvé la méthode de donner à boire aux malades rarement mais à grande dose : les doses petites et répétées avoient été recommandées par les anciens, et cette méthode tombée, je ne sais pourquoi, en désuétude, a été remise en vogue par des médecins cé-

(1) *Sennert*, de febrib. l. 2, cap. 7, p. 221. Il dit au même endroit (ce qu'il importe de noter) « que ce sont tantôt la putridité et la » chaleur, et tantôt les obstructions, qui pré- » sentent l'indication la plus urgente ». Dans le premier cas, j'employois le suc de citron, et celui d'oseille dans le second.

lébres du seizième et dix-septième siècle. *Boerhaave* en a fait une loi précise sur l'excellence de cette méthode ; lisez son illustre commentateur (1)

Je donnois avec succès la décoction d'orge avec le sirop de groseilles et de cerises aigres, à ceux qui ne pouvoient prendre les potions que j'ai indiquées. En un mot, toute boisson acide, pourvu qu'elle ne fût pas trop relâchante, réussissoit parfaitement : telles étoient celles qu'on préparoit, avec beaucoup d'avantage, avec les sucs exprimés des fruits rouges, l'eau et le sucre. Je ne connois rien de plus efficace dans les maladies bilieuses et même inflammatoires, que les sucs savonneux et acides des mûres

(1) § 640, tom. 2, p. 215. *Alberti*, lorsqu'il traite spécialement de la fièvre bilieuse, dit : « Il faut donner une suffisante quantité de » boisson, et ne pas la faire avaler en grande » quantité à la fois, mais peu à peu, par » cuillerées et à des intervalles très-rapprochés » (Prax. gener. liv. 9, cap. 6, § 9 et 25).

ou du fruit de la ronce, des groseilles, des fraises, des cerises, et même des raisins, pourvu qu'ils ne soient pas trop mûrs. Ces sucs ont en effet la vertu de corriger la putridité par leur acescence, de résoudre, par leurs qualités savonneuses, toutes les concrétions bilieuses et inflammatoires, de favoriser toutes les secrétions. Ils ne relâchent point trop les solides, ils sont même cardiaques, à raison de leur saveur agréable et de leur odeur fragrante. « Le suc des fruits » mûrs n'a besoin d'aucune préparation. » Il éteint la soif, modère la chaleur, » favorise l'excrétion des urines et les » évacuations alvines; enfin il procure » un très-grand soulagement dans les » langueurs d'estomac, causées par la » présence d'une bile putride (1) ». Au mois de juin 1756, je guéris par l'usage des cerises et de quelques laxatifs, une jeune personne dont l'affection étoit très-grave. Je ne donne point cela comme

(1) *Van Swieten*, § 8, tom. 1, p. 126.

une invention nouvelle, les anciens ont très-bien connu les effets infiniment salutaires de ces fruits; et cela n'est point étonnant, puisque, poussés par un heureux instinct, les malades eux-mêmes les désirent avec ardeur. Parmi les anciens je n'en trouve aucun qui ait donné sur l'usage de ces fruits, des préceptes aussi excellens qu'*Alexandre* de *Tralles*, et l'on ne retrouve pas même chez les modernes ce que ses ouvrages nous offrent dans plusieurs endroits sur cet article (1). Il est vrai que, d'après ce qu'il nous dit, il paroît que de son tems, et même avant lui, il existoit déjà de ces hommes dangereux, dont l'occupation unique est de décrier tout ce qui est utile. Depuis, des médecins célèbres ont condamné l'usage de ces fruits, fondés, il est vrai, sur des raisons bien frivoles. Parmi leurs objections, celles qu'ils tirent des aphorismes de *Santorius* méritent seules notre examen.

(1) De arte medic. lib. 12, cap. 6.

Celui-ci dit quelque part, que les melons, les figues et les raisins mettent obstacle à la transpiration (1). La réponse est facile; ces fruits ne produisent pas les mêmes effets sur tous les individus, et je suis bien éloigné d'en conseiller l'usage à tous indifféremment. Comme ils fournissent au corps un suc acide, ils nuisent à tous ceux dont les sucs gastriques tendent déjà à l'acidité, à ceux dont le sang est peu consistant, dont la fibre est lâche, et le système nerveux dans un état d'atonie. En donnant des alimens aux causes de la maladie, ils détériorent tout, ils troublent les secrétions et les excrétions, augmentent l'acrimonie acide; et j'ai vu souvent succéder à leur usage, la dysurie, le prurit et les douleurs vagues. Mais dans d'autres circonstances leurs effets sont bien différens, et, comme dans les maladies bilieuses, ils détruisent la cause morbifique, ils ramènent la santé, réta-

(1) Med. static. liv. 3, aph. 25, 27.

blissent l'exercice des fonctions, et par suite, la transpiration.

Boerhaave, le restaurateur de tant de pratiques utiles, rendit à la médecine l'usage de ces fruits, qu'on avoit abandonné, mais ce ne fut pas sans exciter les clameurs de l'ignorante (1) envie : je me souviens même que le traitement de la jeune personne dont je viens de parler, excita une rumeur que le succès put seul appaiser.

Un étudiant de Leyde éprouvoit nuit et jour une propension à l'assoupissement, si considérable, qu'il s'endormoit même au milieu des jeux les plus propres à éloigner le sommeil. Bien des médecins lui eussent prescrit sans doute les émétiques, les purgatifs âcres, les stimulans, les bouillons de vipères, et d'autres drogues de cette espèce. Il vint consulter *Boerhaave*, et ce grand homme lui conseilla de prendre, pour toute nourriture, dix livres de cerises par jour, et

(1) *Van Swieten*, ibid.

même davantage, dans la vue de détruire la densité inflammatoire du sang, cause de la maladie. Bientôt le jeune homme se trouva mieux, et après une évacuation copieuse d'urine, trouble, épaisse et sédimenteuse, il recouvra une santé parfaite (1).

Si, après l'émétique, l'examen attentif des symptômes que présentoient le ventre et les excrétions, m'annonçoit que la portion restante de la matière ne jouissoit pas d'une grande mobilité, je n'employois point alors, avant le quatrième jour, d'autres évacuans qu'un lavement, quand il n'y avoit pas une selle chaque jour. Au bout de ce tems, je donnois une potion composée avec les tamarins, la manne, la terre foliée de tartre; pour les gens riches, la décoc-

(1) J'ai pensé qu'on trouveroit ici avec plaisir cette observation très-utile, qui m'a été communiquée par le malade lui-même, et qui n'est consignée ni dans les écrits de *Boerhaave*, ni dans ceux de ses disciples.

tion de chiendent et un sirop acide. Cette potion procuroit l'évacuation de matières fétides; et plus elle étoit copieuse, plus ses effets étoient heureux : car dans ce cas j'ai vu la rémission des symptômes, et souvent une apyrexie complète, lui succéder pendant quelques heures, ce qui pour l'ordinaire n'avoit point lieu avant la troisième purgation, c'est-à-dire, avant le onzième ou douzième jour de la maladie. Je donnois alors les boissons acides en moindre quantité, les forces se relevoient un peu, et je diminuois aussi un peu la sévérité de la diète. Vers le dix-neuvième ou le vingtième jour, les malades, après un quatrième purgatif, disoient adieu aux remèdes, et l'exercice, joint à un bon régime, achevoit de détruire les restes de la maladie. Cependant ils ne recouvroient guère une santé parfaite, qu'au bout de six à sept semaines. A cette époque, je donnois un léger cathartique, quand ils avoient un peu trop cédé à leur appétit.

J'ai observé, et tous les praticiens savent qu'il existe des idiosyncrasies particulières, sur lesquelles les purgatifs liquides n'agissent que très-difficilement. J'avois recours, dans ces cas, aux bols de tamarins et de casse, auxquels j'ajoutois, comme stimulans, quelques grains de diagrède. Je vais sans doute exciter les cris de ceux qui ne connoissent les vertus des médicamens, que d'après les matières médicales de quelques modernes compilateurs; mais les praticiens et tous ceux à qui les ouvrages anciens ne sont point étrangers, savent parfaitement que le diagrède est un médicament très-efficace, toutes les fois qu'il s'agit de résoudre et d'évacuer une matière bilieuse tenace; et toujours Hippocrate, lorsqu'il s'agit de purger la bile, conseille d'employer le *diagrède* (1).

---

(1) Conférez Foes, de nat. mulieb. p. 575, de morb. mulier. 642, de affect. de intern. affect. p. 548, 558, 560; *Alexand. Trallian.* lib. 7, cap. 16; *Ætius* tetrab. 3,

Quant à moi, il est certain que toutes les fois que j'en ai prescrit l'usage, il a toujours eu tout le succès que j'en attendois, et il a procuré des selles bilieuses et abondantes, sans causer de douleurs de coliques, ni de chaleur excessive.

Quand la mobilité de la matière morbifique sembloit plus grande, alors tous les deux jours ou tous les jours je donnois une décoction de tamarins foiblement purgative, que je faisois prendre à la dose de trois onces, trois fois par jour, à six, huit et dix heures. Je procurois toujours par ce moyen, l'après-midi, deux ou trois selles copieuses. J'ai guéri, uniquement par l'usage d'une potion semblable, une maladie dont je vais donner ici l'histoire.

Un jeune homme de vingt et quelques années, demeurant à la campagne, tomba malade vers la fin de l'automne:

---

§ 4, cap. 28; Galenus de compos. pharmacor. lib. 2, cap. 11.

d'abord la fièvre fut continue, avec des exacerbations quotidiennes. Celui qui le voyoit, trompé par le type régulier, et prenant cette fièvre pour une intermittente, employa premièrement les purgatifs composés de séné et de rhubarbe; ensuite il donna les amers de toute espèce, et principalement la conserve de genièvre et le kina à large dose. Le mal ne faisant qu'empirer, je fus appelé le dix-huitième jour, je trouvai que le paroxisme, qui commençoit à deux ou trois heures de l'après-midi, se prolongeoit jusqu'à six heures du matin. La chaleur étoit âcre et brûlante, le malade étoit tourmenté d'une céphalalgie violente, de la toux et d'une insomnie continuelle. Depuis six heures du matin jusqu'à deux de l'après-midi il étoit, il est vrai, sans fièvre, mais inquiet, chagrin, plein de dégoût pour les alimens; le pouls étoit prompt, la peau sèche, la maigreur extrême. Il y avoit rougeur des joues, toux, constipation, les urines étoient rouges et peu abondantes, la

débilité excessive, enfin tout annonçoit la consomption imminente. Je proscrivis les amers et le kina, seules causes de tout le mal, et je ne songeai qu'à évacuer. Pour cet effet, je lui fis prendre, quatre fois par jour, quatre onces de décoction de chiendent et d'oseille, avec la pulpe de tamarins, le sel d'oseille et le sirop de framboises. Par ce moyen il eut des évacuations alvines bilieuses. Le lendemain le paroxisme fut plus doux; le troisième jour il y eut du sommeil, de l'appétit et du repos. En dix jours il fut très-bien rétabli, tandis que s'il eût continué l'usage du kina, médicament très-salutaire en lui-même, mais ici fort déplacé, il auroit surement péri dans le marasme.

Baglivi avoit déjà condamné l'emploi du kina dans les maladies dépendantes de *l'infarctus* du mésentère et des viscères (1). Il n'y a point, il est vrai, de

(1) Praxis med. liv. 1, de febr. mesenter. p. 58, de fibr. mot. spec. tr. reliq. lib.

tonique qui l'emporte sur le kina ; il n'y a point de calmant plus puissant dans l'ataxie nerveuse, il produit, dans les cas d'atonie et de mobilité excessive, des effets plus heureux qu'on n'eût osé l'espérer. Mais que peuvent les meilleurs toniques contre des maladies qu'on ne guérit qu'avec les évacuans ? Il y avoit bien un tems de notre maladie où les toniques amers étoient indiqués, mais ce ne fut jamais dans le commencement.

Walcarenghi suivoit une méthode de traitement presqu'en tout semblable à la nôtre : les graminés, les chicoracés, les citrons, les acescens de tous genres, étoient aussi ses moyens favoris. Cependant il est un remède qu'il employoit familièrement, dont j'ai toujours redouté l'usage ; je veux parler de l'huile d'amande douce, qu'il conseilloit après les premières évacuations, à moins qu'on

---

cap. 13, p. 388 ; conférez *Oosterdik* instit. med. pract. sect. 1, cap. 4.

ne soupçonnât l'existence d'une bile tenace et trop visqueuse, aux environs des conduits biliaires, ou dans les intestins mêmes (1). Cet homme célèbre avoit posé en principe, que par-tout où l'humeur morbifique vient à se fixer, elle produit une grande distension des parties, les irrite, les ronge, les déchire : tout cela est vrai; mais peut-on en conclure qu'il faut employer les huileux? Je ne le crois pas. Ils ont, à la vérité, la vertu de relâcher les parties quand elles sont dans un état de tension et de rigidité; mais dans notre maladie, en augmentant l'énergie de la cause irritante, ils avoient une action bien différente. On sait en effet que les huileux, introduits dans le corps quand il y a beaucoup de chaleur, perdent bientôt leurs qualités adoucissantes et émollientes, pour acquérir de la rancidité et de l'acrimonie, et c'est vraiment, dans ce cas, verser de l'huile sur le feu. Il y a bien des siècles que les

(1) Medicin. rational. § 341.

observations d'Hippocrate en proscrivent l'usage dans les maladies bilieuses : « Tous les corps gras, dit-il, favorisent » la génération de la bile (1)». *Galien* nous apprend que de son tems l'emploi des huileux avoit donné matière à de nombreuses disputes, parce que les uns les regardoient comme adoucissans, tandis que d'autres les croyoient âcres et échauffans. Il nous apprend, en même tems, que cette différence d'effet dépend de celle du tempérament des individus auxquels on les prescrit (2). En général, je crois les médecins italiens trop partisans des huileux, quoique cependant *Baglivi* en ait condamné l'usage, qu'il se trouve encore parmi eux plusieurs médecins qui soient du même avis, et que *Bianchi*, en traitant des fièvres bilieuses, nous avertisse, « qu'il a observé chez plusieurs malades,

(1) Epid. liv. 6, sect. 6, *Foes.* 1190 A.

(2) Tout le second livre, de simplic. medicam. facultat.

» que le mouvement fébrile présentoit » plus d'intensité, après qu'ils avoient » pris de l'huile d'amandes douces » dans du bouillon (1) ». *Primerose* redoutoit l'usage des huileux et des amigdalins, dans les fièvres, à raison de la facilité avec laquelle ils passent à l'état de rancidité (2). En un mot, dans toutes les maladies où la chaleur est considérable, ils sont rejetés par les praticiens les plus fameux. Je me contente de citer le témoignage de *Van Swieten*. « Il n'est point de substances, dit-il, » dont l'altération soit plus pernicieuse » que celle des huiles, mêmes les plus » douces : celle d'amande, tirée par » expression, se corrompt tellement au » bout de quelques jours, que sa douceur se change en une âcreté si grande, » qu'elle porte une impression brûlante » sur le gosier de celui qui l'avale (3) ».

(1) Histor. Hepat. pars 3, p. 698.

(2) De febrib. lib. 2, cap. 9, p. m. 143, 145.

(3) Aph. 89, p. 130.

On doit donc bien se garder de les employer dans les cas où les parties qui doivent les recevoir et les contenir, sont précisément le foyer de la chaleur, lorsqu'il existe dans le corps un ferment putride propre à hâter leur altération, et lorsqu'enfin l'on peut craindre l'obstruction du foie, qu'elles favorisent éminemment.

L'automne dernière, je fus, je ne dirai pas, le médecin, mais le témoin de la mort d'une femme, qui mourut d'un hépatitis qu'elle s'étoit attiré en ne prenant, pendant plusieurs semaines, presque point d'autre nourriture que des noix auxquelles, pour dissiper le sentiment de pesanteur qu'un semblable aliment causoit dans l'estomac, elle ajoutoit quatre prises de café par jour. J'ai vu trop souvent, dans des cas où il n'y avoit ni inflammation ni putridité, les huileux prescrits dans la vue de diminuer la tension et l'irritation nerveuses; je les ai vus, dis-je, produire des effets absolument opposés : car, soit à

cause de l'âcreté qu'ils acquièrent quand ils deviennent rances, soit à cause de la dépravation de la bile et de l'obstacle qu'ils mettent à son action sur les intestins, ils excitoient un sentiment d'acrimonie, de chaleur et de douleur dans le canal intestinal. Il faut donc les proscrire toutes les fois que la diathèse bilieuse existe, qu'il y a de la putridité, de la chaleur, que la fibre est dans un état de relâchement; et dans les autres cas même il ne faut les employer qu'avec précaution. Mais quand les huiles ont été réduites à l'état d'émulsion, elles perdent leurs qualités nuisibles et conservent toutes leurs vertus. « Quand on broie avec l'eau les se-
» mences huileuses, elles donnent un
» fluide laiteux, très-doux, dans lequel
» l'huile existe toujours (1), mais telle-
» ment modifiée (ce qui est du, sans

(1) Elle n'y est plus comme huile, et l'analyse la plus exacte ne peut en démontrer l'existence dans une émulsion bien faite.

» doute, à son union avec la partie » farineuse), qu'elle n'est plus suscep- » tible de se rancir, mais qu'elle passe » très-promptement à l'état d'aces- » cence (1) ». Il est vrai qu'on peut guérir les maladies inflammatoires sans employer d'autres remèdes que les émulsions; mais dans les fièvres bilieuses je me suis toujours mieux trouvé de ne les employer que dans un petit nombre de cas. En effet, quoique je n'eusse point à redouter la rancidité, comme je ne pouvois avoir l'espérance d'invisquer une si grande quantité de matière putride, il valoit beaucoup mieux employer des acides qui pussent en même tems résoudre et corriger la putridité, tandis que les émulsions n'eussent rempli, foiblement encore, que la seconde de ces conditions, et point du tout la première. Je craignois en outre leur qualité relâchante: car bien que la fibre fût irritée par la

(1) *Van Swieten*, aph. 88, p. 127.

présence d'un stimulant, cependant il y avoit toujours de l'atonie, compagne éternelle et funeste de la putridité, et que les émulsions eussent encore augmentée. Ceux qui prétendent, au moyen des relâchans, remédier à l'irritation, produit d'un stimulant, comme à la tension des fibres, suite de leur état de rigidité; ceux-là, dis-je, commettent une erreur aussi honteuse pour eux qu'elle est pernicieuse pour le malade (1).

Je dois encore exposer ici les raisons qui m'ont engagé à ne pas faire un usage plus fréquent d'un autre genre de médicamens fort vantés dans ces maladies: je veux parler du petit lait et du lait de

(1) *Junker* nous avertit qu'il est dangereux d'employer dans les maladies putrides le traitement qui convient aux maladies inflammatoires (Conspect. med. theor. pract tab. 62).

Si cependant on vouloit absolument faire usage des émulsions, on en trouvera une très-bonne formule dans la matière médicale de *Boerhaave*, sect. 88, n° 5.

beurre, « qui, à raison de leur saveur » acidule et agréable, fournissent dans » toutes les maladies putrides un se- » cours extrêmement utile (1) ».

Le premier est un excellent délayant, une espèce de savon végétal, que j'ai employé quelquefois comme purgatif, avec les tamarins et une petite dose de tartre émétique; mais je l'ai rarement donné pour boisson ordinaire; 1° parce qu'il excite facilement des nausées; 2° parce qu'il est trop relâchant, et j'ai connu plusieurs malades qui, après en avoir fait usage, se plaignoient d'anxiétés et d'un sentiment de poids dans la région précordiale; 3° parce que les remèdes que j'ai indiqués plus haut, étoit plus acescens, produisoient un bien meilleur

(1) *Van Swieten*, aph. 88, p. 126. Voyez aussi sur l'excellence de ce médicament, *Gorter* med. Hipp. aph. 257; Tralles de cholerâ morbo p. 297; *Pringle* de morb. exercit. pars 3, cap. 3, p. 248; *Kloekhof* Hist. feb. culenb.; *de Haen* de deglutitione impeditâ, p. 47.

effet; 4° enfin, parce que j'ai observé plus d'une fois, que bien que le petit lait éprouve d'abord la fermentation acide, cependant il dégénère bientôt en putrilage, et j'ai connu des malades chez lesquels il excitoit, au bout de quelques heures, des rapports nidoreux. Il y eut pourtant des cas où, comme les émulsions, on put le donner avec avantage, dans ceux, par exemple, où il y avoit complication de la diathèse phlogistique. Ainsi, je guéris parfaitement, vers la fin du printems, par l'usage abondant et longtems continué du petit lait légérement aiguisé avec les tamarins, de la décoction d'orge avec le suc d'oseille, celui du grand *sedum vermiculare* (1),

(1) Il y a plusieurs espèces de *sedum*; les *sedum majus* et *minus* possèdent la vertu rafraîchissante et antiseptique, le *sedum âcre* est un antiscorbutique, dont l'usage n'est pas sans danger. De peur de commettre, en employant ces plantes, quelques erreurs funestes, il faut étudier leur caractère botanique dans *Ludwig* definit. plant. n° 613,

édulcorée avecle sir op de cerises aigres, des lavemens, et des épispatiques appliqués à la plante des pieds; je guéris, dis-je, un jeune homme auquel on avoit donné les astringens et une grande quantité de rhubarbe, pour arrêter une dyssenterie, et qui étoit alors dangereusement malade d'une fièvre bilieuse et d'une affection rhumatismale, qui occupoit le diaphragme.

Quant au lait de beurre, je l'ai trouvé très-efficace dans les maladies bilieuses, mais je ne l'ai pas employé fréquemment; 1° parce qu'on le prépare ici de manière qu'il contient toujours une certaine quantité de parties graisseuses, ce qui est très-mauvais; 2° à raison de la distance des lieux où l'on eût pu s'en

---

et dans *Linné* gener. plant. de dodecand. polygyniis. Voyez aussi l'excellente pharmacologie de *Dales*, l. 2, s. 16; il y conseille l'emploi du *sedum majus*: « on le donne prin» cipalement, dit-il, à l'intérieur, dans les » fièvres bilieuses, il appaise la soif et tem» père l'excessive chaleur ».

procurer. Mais on verra que je n'ai heureusement pas manqué de moyens propres à le remplacer.

Troisièmedegré.

Les causes, dans ce troisième degré, étoient les mêmes que celles du second, mais elles étoient plus énergiques : aussi j'employois les mêmes moyens, je leur donnois seulement une plus grande activité; j'employois les évacuans de la même manière, c'est-à-dire, dès le début, à moins qu'il n'y eût *crudité au-dessus de l'évacuation*, alors il falloit s'occuper de la coction. Quand elle étoit opérée, je donnois l'émétique, et ensuite j'excitois doucement les selles, à l'aide de la décoction d'orge, à laquelle j'ajoutois les feuilles ou le sel d'oseille, une pincée de fleurs de roses rouges, et les tamarins. L'omission du premier émétique étoit toujours funeste, car elle étoit toujours suivie de cette diarrhée fétide dont j'ai déjà parlé; ce qui est

parfaitement d'accord avec les observations de *Sydenham* (1).

Quant à la boisson ordinaire, le célébre *Walcarenghi* employoit dans les fièvres de Crémone, d'un mauvais caractère, le suc de grenade mêlé à l'eau en assez grande quantité : ce remède est excellent, il a été vanté par les anciens, par *Alexandre* sur-tout (2), et tous les médecins en font grand cas. En effet, outre qu'il est fortement antiseptique, il l'emportoit infiniment dans notre maladie, à raison de ses propriétés incras-

(1) Sect. 1, cap. 4, p. m. 31.

(2) De arte medic. lib. 7, cap. 15. Mais, dira-t-on, peut-être le suc de grenade est astringent ; doit-on donner des astringens dans cette maladie ? Celui qui possède la vraie théorie médicale, répondra facilement à cette objection, à laquelle a déjà répondu *Alexandre* lui-même. « Dans l'état de santé, » dit-il, les pepins de grenade resserrent le » ventre, mais dans l'état de maladie ils pro- » duisent un effet bien différent » (*ibid*, lib. 8, cap. 8).

santes et puissamment toniques, sur les autres acides végétaux, qui presque tous ont le défaut d'être excessivement relâchans. Le suc de grenade au contraire s'oppose merveilleusement aux effets rapides de la dissolution putride ; il donne aux fibres une vigueur nouvelle, qui les empêche de se laisser distendre par les fluides gazeux qui se sont dégagés par la putréfaction, et qui donnent naissance à ce météorisme que nous avons dit être de si mauvais augure. Il annonce en effet l'extrême putridité de la matière morbifique, et la débilité excessive des solides de l'abdomen.

Il est donc à regretter que le défaut de ces fruits nous ait privés d'un remède si efficace ; mais à sa place j'ai employé avec le plus grand succès les acides minéraux dulcifiés, tels que ceux du sel marin, du nitre, et sur-tout celui du soufre. « Car lorsque la putridité, » jointe avec une trop grande dissolu- » tion des humeurs, existe déjà ou » menace d'une existence prochaine,

» alors les esprits acides, retirés par le » feu du sel marin, du nitre et du vi- » triol, sont très-efficaces. Ils sont en » effet très-puissamment antiseptiques, » puisque non seulement ils n'opèrent » pas la dissolution des humeurs, mais » qu'ils leur donnent au contraire » un nouveau degré de consistance et » d'épaississement; il n'en est point » qui remplisse mieux ce but que » l'acide retiré du soufre *par la cloche*, » qui de tous les acides minéraux est » le plus pur et ne contient point de » parties métalliques (1) ».

Si jamais ces acides purent être utiles, ce fut certainement dans notre cas où la putridité, la dissolution, la laxité étoient parvenues au dernier degré. Je les donnois, ou dans de l'eau de fon-

(1) *Van Swieten*, aph. 88, p. 127. Conférez *Boerhaave*, chymia, tom. 2, proc. 151, p. m. 270; *Sennert*, de febrib. lib. 2, cap. 7, où vous trouverez d'excellentes choses sur l'emploi des acides minéraux.

taine, pure, ou dans une décoction de racines et de feuilles d'oseille, avec les fleurs de roses rouges, et quelquefois dans le sirop de mûres. La décoction d'orge, à laquelle j'ajoutois les mêmes fleurs, m'a fourni encore un excellent véhicule. Je faisois prendre deux onces de ces potions toutes les demi-heures, et dans une pneumatose aussi considérable ces acides étoient les seuls et les plus puissans carminatifs que l'on pût employer (1). Le troisième degré présentoit un symptôme fâcheux qui n'existoit point dans les deux premiers : c'étoit un délire continuel qui non seulement étoit de fort mauvais augure, mais qui lui-même devenoit la cause d'accidens fâcheux. Il produisoit pour l'ordinaire une agitation extrême, l'insomnie complète, il augmentoit la chaleur, l'anxiété et le délire; souvent même il empêchoit qu'on ne pût faire prendre au malade les remèdes nécessaires. J'attribuois ce délire

(2) *Van Swieten*, aph. 650, t. 2, p. 241.

à plusieurs causes, 1° à la violence de la fièvre; 2° au météorisme qui, s'opposant à l'expansion complète des poumons, et mettant obstacle à la respiration (de là l'orthopnée portée au dernier degré) (1), empêchoit l'artère pulmonaire de se vider complétement, l'oreillette droite gorgée de sang ne pouvoit plus recevoir celui de la veine cave ascendante, et par suite l'évacuation des veines jugulaires et vertébrales ne se faisoit point; 3° au transport d'une humeur bilieuse âcre vers le cerveau; 4° à une affection sympathique de cet organe. En effet, l'observation a appris aux anciens que le cerveau est affecté sympathiquement, lorsque les nerfs du diaphragme et de l'abdomen sont irrités. Les travaux des modernes en ont découvert la cause; et parmi les divers

(1) Sur la lésion de la respiration, par suite de l'*infarctus* des viscères abdominaux; voyez la belle dissertation *de respiratione difficili*, publiée par l'illustre *Sauvages* (§ 163, 166 et 167).

ouvrages qu'on a donnés sur cette matière, on doit consulter sur-tout celui de l'illustre *Senac* (1).

On faisoit cesser le délire en détruisant la cause de la maladie, et *Hippocrate* avoit dit, en parlant du délire bilieux : « il faut remédier à l'état du ventre » en donnant de l'eau miellée acidulée » avec le vinaigre (2) ». Tous nos moyens de traitement avoient donc pour but de modérer la fièvre, d'évacuer et de corriger la bile, tant celle qui étoit contenue dans les premières voies, que

(1) Essais de physique, chap. des mouvemens sympathiques. Plusieurs autres, tels que *P. Bayle*, *C. Walther*, *H. Rega*, *E. Buchner*, *D. Langhans*, ont écrit sur les sympathies des choses qui méritent d'être lues. *Haller* les a distinguées en plusieurs classes avec cette sagacité et cette exactitude qui caractérisent ses autres ouvrages ; Lin. phys. § 555, *Langhans* a donné l'exposition des principes de ce grand homme, et a suivi sa doctrine.

(2) De affectionibus, Foes. p. 518.

celle qui étoit répandue dans le système circulatoire, enfin de faire cesser le météorisme.

Il restoit encore à détruire l'affection sympathique; et comme, d'après une loi de l'économie animale, on parvient à en diminuer l'intensité en portant un moyen irritant sur une autre partie du corps, la raison nous indiquoit de porter cette irritation sur les extrémités inférieures. Parmi les irritans connus, il n'en est point de plus en usage que les cantharides, il n'en est point aussi dont l'action soit plus prompte; c'est pourquoi, déterminé par l'habitude, j'employai d'abord l'emplâtre vésicatoire, mais je n'en obtenois point le succès désiré, et j'ai vu depuis qu'il n'avoit pas mieux réussi à *Walcarenghi* (1). « Il est bien certain, dit-il, que je n'ai » jamais cru pouvoir accorder aux vé- » sicatoires toute la confiance que » d'autres leur accordent dans tous les

(1) Medicin. ration. § 351.

» cas indistinctement ». *Borelli* (1) nous apprend aussi « que les vésicatoires » ne furent d'aucun secours dans leur » épidémie, et que tous ceux qui en » furent victimes, portoient sur les bras, » les pieds et les autres parties du corps, » les marques de leur application ». Je me rappelai alors l'observation d'un excellent médecin, *C. Richa*, qui,

---

(1) Epistola ad *Malpighi*, p. 28. *Glass* remarque à cette occasion (Comment. p. 116) « combien des vésicatoires appliqués à » la peau étoient peu convenables dans un cas » où il s'agissoit d'évacuer des humeurs con- » tenues dans les organes gastriques » : mais ce savant homme n'a pas fait assez d'attention à l'action des irritans, dont l'effet principal est d'opérer la révulsion de l'irritation. Ils excitent en outre une suppuration, et une grande quantité de molécules bilieuses mêlées avec le sang s'évacuent par ce moyen. Au reste, jamais ni *Borelli* ni aucun autre n'ont prétendu qu'on pouvoit évacuer par cette voie la saburre abdominale, comme *Glass* sembleroit vouloir le faire entendre.

dans un petit ouvrage utile, et trop peu connu, assure que dans la fièvre putride de Turin, l'application des vésicatoires n'eut pas d'heureux succès; et il ajoute un peu plus bas : « quand » les humeurs ont de la tendance à la » dissolution, qu'elles sont très-âcres et » incoercibles, quand il faut plutôt mo» dérer qu'exciter le mouvement du » sang, rien de plus nuisible ni de plus » pernicieux que leur emploi (1).

Van Swieten, que je ne me lasse point de citer, dit : « quand les humeurs » sont dissoutes, âcres, qu'elles tendent » à la putréfaction, et qu'il y a beaucoup » d'agitation, les vésicatoires ne peuvent » jamais être employés avec sécurité (2) »; et *Guideti* fondé sur le raisonnement et l'expérience, établit qu'on « peut ré» voquer en doute leur utilité dans

(1) Constit. épidem. Taurin. anno 1720, § 32, *Baglivi* de usu et abusu vesicant. p. m. 647, etc.

(2) Aph. 75, p. 108.

» toutes les fièvres bilieuses, même les » plus rebelles, sur-tout si l'âcreté et » l'ardeur de la bile ont déjà affecté le » sang et les solides (1) ». Je changeai donc bientôt d'avis, et laissant là les cantharides j'eus recours aux épispatiques, que je composois avec du levain, du vinaigre très-fort et une large dose de graine de senevé, et que je faisois appliquer aux gras des jambes, ou, le plus souvent, à la plante des pieds (2); leur vertu irritante égaloit celle du vésicatoire, et ils n'avoient point les inconvéniens des cantharides, dont la partie alkaline la plus subtile, étant résorbée et portée dans le torrent de la circula-

(1) *Bianchi*, Hist. hepat. pars 3, p. 307.

(2) Je me souviens fort bien d'avoir lu dans *Galien*, je ne sais plus dans quel endroit, que quand l'estomac étoit distendu par les vents, on appliquoit avec avantage des éponges imbibées de vinaigre très-fort, sur les bras et les pieds, et que l'on continuoit cette application jusqu'à ce qu'on eût produit des phlycténes sur ces parties.

tion, favorise la dégénération septique du sang, et augmente ainsi l'intensité des maladies putrides. Au contraire les parties acides du sinapisme, continuellement pompées par les vaisseaux absorbans, neutralisent, pour ainsi dire, sans cesse l'énergie du levain putride qui infecte les humeurs. L'expérience est venue à l'appui de cette théorie, et j'ai observé plusieurs fois (malheureusement cela n'arrivoit pas toujours) que, dans l'espace de douze heures, la plante du pied devenoit extrêmement rouge, et qu'avant que trente heures fussent écoulées, cette partie se couvroit de grandes vessies qui laissoient échapper beaucoup de fluide jaunâtre.

Quand on pouvoit espérer une terminaison heureuse, alors au bout des premières vingt-quatre heures l'agitation, les mouvemens convulsifs des tendons diminuoient d'une manière sensible. Le délire ne se dissipoit point encore entièrement, mais il devenoit plus paisible, et au bout de trois jours ils avoient

parfaitement recouvré la raison; les laxatifs produisoient plus complétement leur effet, et ils commençoient à avoir un peu de sommeil. Il est arrivé, par la négligence des assistans ou la morosité du malade, que le sinapisme étoit enlevé de dessus la partie avant d'y avoir élevé des vésicules; dans ce cas néanmoins la seule irritation qu'il avoit déjà produite étoit suivie d'effets avantageux, et vers l'époque à laquelle la matière morbifique, répandue dans toute l'économie, entroit en mouvement, alors une immense quantité de sérosité, qui sans cela se seroit portée vers des organes essentiels, affluoit vers les parties irritées, ce qui démontre la vérité de cet aphorisme d'*Hippocrate* : « S'il y » avoit quelques parties affectées avant » la maladie, c'est là que se fixe son » siège (1) ».

Je continuois l'usage des sinapismes jusqu'à ce que cette peau épaisse qui re-

(1) Lib. 4, aph. 33.

couvre la plante des pieds fût détachée, et par là j'obtenois l'évacuation d'une sérosité abondante et d'un pus ichoreux. Mais au bout de six à sept jours, lorsque cette couche épidermale étoit tombée par lambeaux, j'employois jusqu'à la guérison parfaite, les baumes les plus doux. En effet, la peau qui n'étoit plus recouverte que par une épiderme toute nouvelle et délicate, n'eût pu supporter l'application d'aucune substance âcre.

Il est un autre moyen qui se rapproche des sinapismes, quant à la manière dont on l'applique, mais dont les effets sont bien différens; moyen que souvent ceux qui entourent le malade demandent à grands cris, et qui est parfois conseillé par les médecins vulgaires: je veux parler de l'application d'animaux vivans ou de portions d'animaux à la plante des pieds, dans la vue d'attirer hors du corps la malignité. On veut prouver que ce dernier effet a lieu par l'état de putridité que ces animaux éprouvent très-

promptement, mais on ne fait pas attention que la même chose arriveroit dans quelque lieu qu'ils fussent placés, pourvu que ce lieu fût pareillement humide et chaud. Quel heureux effet est-il donc permis d'attendre d'un semblable moyen? Aucun, certainement. Il n'est point du tout irritant, ainsi il ne peut pas opérer de révulsion; il ne contient rien d'antiseptique qui puisse, étant résorbé, s'opposer à la dégénération putride des humeurs; il n'est point évacuant : il n'est donc utile sous aucun rapport, il est nuisible, au contraire, en ce qu'il entretient une chaleur pernicieuse; et par la prompte putréfaction qu'éprouvent ces matières, elles deviennent une source d'émanations putrides qui, pompées par les vaisseaux absorbans, donnent de nouvelles forces à la maladie.

Si, vers le quinzième ou le dix-septième jour, à l'aide des médicamens, tant internes qu'externes, les malades avoient des évacuations copieuses et vo-

lontaires de matières bilieuses et cuites, si le délire se dissipoit entièrement et ne laissoit qu'un état de foiblesse du cerveau, si les urines, cessant d'être oléagineuses, devenoient d'abord également troubles, puis ensuite sédimenteuses (1), si la langue s'humectoit, si l'humeur chassieuse qui couvroit les yeux, et la matière sordide attachée aux dents, diminuoient de quantité, si la peau se ramollissoit (ce qui étoit toujours

(1) La maladie ne se jugeoit jamais complétement par les urines, mais elles annonçoient la coction de la matière morbifique, elles indiquoient l'instant où les selles commençoient à devenir critiques; en même tems elles évacuoient la portion de l'humeur dépravée qui avoit été portée dans le sang: car, comme les anciens l'ont fort bien observé, c'est par les reins que se font les crises des maladies qui ont leur siége dans le système vasculaire. Au reste, jamais les déjections alvines n'ont été vraiment critiques, tant que les urines sont demeurées crues.

d'un heureux présage) sans se couvrir de cette sueur froide et visqueuse, avant-courière de la mort, je regardois les malades comme tirés d'affaires, et sans rien changer à la nature des médicamens, je diminuois seulement les doses, et ils étoient promptement rétablis.

Au contraire, si malgré le traitement le plus méthodique tous les symptômes décrits dans l'histoire de la maladie persistoient et se prolongeoient jusqu'au dix-septième jour, il restoit bien peu d'espérance. Je me souviens cependant que, vers la fin du mois de septembre, je fus appelé auprès d'une femme de trente ans, d'un tempérament sec, et dont la maladie, qui duroit depuis douze jours, suivit une marche différente : elle avoit été traitée par *d'Apples*, mon illustre collègue ; et si l'on en excepte les pétéchies, elle présentoit toute la collection des symptômes les plus fâcheux. Le traitement avoit été conduit avec tant de sagesse, que je ne jugeai pas à propos

d'y rien changer, et cependant tous les moyens jusqu'alors employés n'avoient produit aucun soulagement. Les selles étoient abondantes, ichoreuses, très-fétides et involontaires, le délire étoit continuel, le météorisme excessif, le pouls très-mauvais. Nous donnâmes une boisson agréablement acide, et tous les deux jours, l'électuaire composé avec les tamarins, la casse et la rhubarbe, médicament employé familièrement par *Kloekhof* (1). J'ai oublié pour quelle raison on n'avoit pas employé dans le commencement l'émétique et les évacuans.

Cet état, qui chaque jour faisoit craindre la mort pour le lendemain, persista jusqu'au vingt-sixième. A cette époque enfin des selles copieuses, non plus cadavéreuses mais vraiment bilieuses et accompagnées de tous les symptômes que nous avons dit être d'un heureux présage, ramenèrent promptement la santé.

(1) Opuscula med. p. 104.

Le 20 mars de l'année 1756, je vis une autre femme âgée de plus quarante ans, et, si je ne me trompe, mère de neuf enfans; elle étoit malade depuis neuf jours, et je fus frappé de l'altération de sa figure, qui étoit presque cadavéreuse (1). Je ne sais qui l'avoit purgée avec le séné et les sels, et ensuite gorgée de cardiaques échauffans, dans la vue de remédier à l'état de foiblesse et à la langueur de l'estomac. Je trouvai le pouls petit, irrégulier, prostration des forces, délire tranquille, point de selles depuis deux jours, et un tremblement presque continuel. Je lui donnai un léger émétique, étendu dans une grande quantité de véhicule. Elle vomit des matières d'un vert noirâtre, mais comme le ventre demeuroit constipé (phénomène que je ne me souviens pas avoir rencontré dans aucun autre cas, et qui étoit du, sans doute, à l'état de sécheresse des intestins, produit par l'usage des échauf-

(1) Foes. p. 231, lib. 7.

fans); je lui fis donner plusieurs lavemens, les forces se ranimèrent un peu, le pouls devint un peu plus élevé, mais les symptômes s'accrurent avec la fièvre. Alors j'augmentai l'acidité de la boisson, je fis appliquer aux pieds des sinapismes, et comme leur action étoit trop lente, et que j'avois besoin d'une prompte révulsion, j'en fis appliquer d'autres saupoudrés de cantharides aux gras des jambes. Pendant quelques heures tout parut aller de mal en pis, et bien que les vésicatoires procurassent l'évacuation d'une abondante sérosité, et que la plante des pieds fût couverte de plusieurs vésicules qui, quand on les ouvroit, fournissoient aussi une grande quantité de fluide séreux; cependant durant deux jours entiers la malade n'éprouva pas la plus légère rémission, ce que je crois devoir attribuer en partie à la petite quantité de boisson que prenoit cette femme, qui étoit d'une humeur très-difficile. Le dix-huitième jour je donnai, pour la seconde fois, les ta-

marins avec la manne, qui, comme je le désirois, procurèrent des évacuations, mais n'amenèrent point encore de rémission. Le soir du vingtième jour, le météorisme, le délire, le pouls qu'on sentoit à peine, la somnolence, l'agitation, l'orthopnée, la difficulté de la déglutition, sembloient annoncer le plus grand danger; cependant, comme je trouvois la peau ramollie, que je n'apercevois point de pétéchies, que nous étions à la veille du vingt-unième jour, et qu'il y avoit des borborygmes, je crus devoir attribuer tous ces fâcheux symptômes aux mouvemens précurseurs d'une évacuation critique imminente, et pouvoir, d'après cela, ranimer l'espoir des assistans. Je prescrivis la limonade avec un peu de vin, s'il étoit possible de la lui faire avaler, car j'ai toujours cessé l'emploi des acides minéraux à l'époque des évacuations critiques, et je n'ai pas eu lieu de m'en repentir.

Vers le milieu de la nuit, involontairement et même sans que la malade

s'en aperçût, il se fit impétueusement une évacuation abondante et continuelle, qui dura presque une demi-heure. Elle fut suivie d'une foiblesse extrême, de syncopes fréquentes, la respiration, sans être gênée, étoit presque nulle, et l'état soporeux étoit si profond qu'on ne pouvoit l'en tirer. Tous la croyoient agonisante (1), et le chirurgien, qui vint à la pointe du jour, crut qu'il étoit inutile de panser les vésicatoires. J'arrivai quelque tems après, mais elle me parut plutôt dans un état de sommeil, que dans l'état de mort; la respiration étoit lente mais facile, le pouls très-foible mais mou et bien régulier, la tuméfaction de l'abdomen étoit dissipée. J'ordonnai de panser ses plaies et d'instiller dans sa bouche un peu de limonade avec moitié vin, d'appliquer sur l'abdomen et la poitrine des linges

(1) L'histoire de *Timocrate* a beaucoup d'analogie avec celle-ci. Voyez Foes. épidémie. lib. 5, p. 1142.

imbibés d'un mélange de vin, de vinaigre et d'eau tiède, de les renouveler de trois heures en trois heures, et de fomenter avec la même liqueur les parties qui correspondent au trajet des plus gros vaisseaux. Insensiblement le pouls se releva, la face reprit de la couleur, et le sommeil devint naturel et paisible : cependant elle ne s'éveilla que le lendemain, trente-six heures après la crise, et presque trois jours après le premier instant où elle étoit tombée dans l'état soporeux. Les selles ayant bientôt pris le caractère bilieux, elle recouvra la santé.

Ce fait s'accorde parfaitement avec ce que dit *Hippocrate*, qui met le sommeil au nombre des moyens de solution de la céphalalgie fébrile(1). L'état léthar-

(1) (Coac. Prænot. § 172, p. 145, *Duret*, lib. 2, cap. 1, § 13, p. 88). Il est un autre endroit *d'Hippocrate* qu'il faut rapporter ici ; il dit dans les prorretic. lib. 1, § 63. « Il » faut observer avec attention si l'on doit

gique fut en effet, antérieurement à toute crise, le premier soulagement qu'éprouva la malade; l'évacuation critique

» toujours regarder l'assoupissement profond » comme un présage funeste ». Ce qui donne à entendre que quelques observations avoient jeté du doute sur cet article. On retrouve la même sentence dans les coaques, n° 178 : mais comme les manuscrits ne la donnent pas tous de la même manière, et que les mots πρὰ γε, manquent dans quelques-uns ; certains traducteurs, comme *Foese*, lisent simplement : « l'assoupissement pro- » fond est de très-mauvais augure ». *Duret*, au contraire, conserve le sens d'*Hippocrate* (ce sont les expressions de *Baglivi*), en conservant l'interrogation, et il lit : « le som- » meil est-il pernicieux dans tous les cas » (p. 91)? Mais les observations lèvent la difficulté, elles nous apprennent que le sommeil, celui même qui s'approche de l'état soporeux, pourvu qu'il ne soit point causé par une métastase, ne peut produire sur le cerveau qu'un effet avantageux, en faisant cesser l'agitation, et en favorisant les évacuations critiques.

fut aussi suivie d'un sommeil qui fut très-avantageux : tout cela doit nous porter à conclure que le sommeil ne doit point inquiéter. « Quand il est profond et » paisible, dit *Hippocrate*, il annon- » ce la solution complète de la mala- » die (1) ».

Je crois qu'il ne sera pas inutile de rapporter ici un autre exemple qui confirme la vérité de la doctrine *Hippocratique;* il nous a été fourni par cet homme dont j'ai dit que le cadavre avoit été ouvert. Dans les derniers jours de sa maladie, tout son corps se couvrit de pustules purulentes; cette éruption donnoit de l'espoir aux parens du malade, espoir que soutenoit l'empirique auquel on l'avoit confié. Quant à moi, appuyé de l'autorité d'*Hippocrate*, je la regardai comme le présage d'une mort certaine. « Quand, dans les fièvres con- » tinues, dit-il, tout le corps vient à se

(1) Coac. prænot. § 151. Cet aphorisme n'a pas besoin d'explication.

» couvrir de pustules, le cas est mor-
» tel (1) ».

Je termine ici l'histoire de la maladie, et du traitement employé pour la combattre. Bien des gens s'étonneront, et peut-être même nous blâmeront de la constance opiniâtre avec laquelle nous avons fait usage du même remède, souvent sans changer de formule, dans tout le cours de la maladie. Mais falloit-il donc imiter ceux qui, ne s'occupant jamais de la cause, n'apercevant que les symptômes, et marchant par conséquent d'erreurs en erreurs, écrivent à chaque visite un grand nombre de prescriptions, souvent en contradiction entr'elles ou avec celles des jours précédens ?

L'homme robuste, nourri de pain, de lait et d'eau, vit et conserve une santé vigoureuse pendant trente lustres, tandis qu'accablé d'infirmités, celui dont l'unique soin et la seule étude sont

(1) Coac. prænot. § 119, *Duret*, p. 59.

de donner chaque jour à ses alimens une forme nouvelle, parvient à peine à sa quarantième année. La maladie peut-elle donc opérer dans le corps humain un changement tel, que l'usage d'un même remède pendant quelques semaines tout au plus, ne puisse être avantageux? Certainement il n'en est rien. Les changemens continuels de remèdes ni leur complication ne conviennent point à la nature, ils ne font qu'effrayer les malades, pour lesquels un médicament habituel devient moins répugnant. Enfin avec un seul remède j'ai guéri plusieurs maladies aiguës, avec un seul remède j'ai souvent guéri des affections chroniques et j'ai prévenu des rechutes; jamais je n'ai eu occasion de me repentir d'avoir été constant dans l'emploi d'un moyen, et je me suis parfois mal trouvé de l'inconstance, qui apprête à rire au spectateur malin, et qui détruit entièrement la confiance du malade. Les moyens employés par les anciens se bornoient à la tisane, à

l'oximel, et à un très-petit nombre d'autres médicamens. Quel peut donc être le but de ce fatras de remèdes que les modernes font succéder les uns aux autres avec tant de rapidité? Que de maux cette manie funeste n'a-t-elle pas causés? On ne peut plus apprécier leur vertu, la maladie fait des progrès, le médecin se couvre d'opprobre, et l'esprit du malade est rempli d'effroi. Que le médecin connoisse bien la cause de la maladie, qu'il employe alors les moyens qu'il croit les plus avantageux, et qu'il se garde bien d'en essayer d'autres, s'il a frappé le but qu'il devoit atteindre. Qu'il laisse la stupide ignorance accuser d'inefficacité le remède qui, dans l'espace de quelques heures, n'a pas guéri une maladie grave. Le vrai médecin sait que la maladie a ses périodes, et qu'avant le tems, les moyens les plus efficaces ne peuvent avoir d'effet. Il sait qu'il y a des maladies qui sont au-dessus des ressources de l'art, et qu'il ne faut pas toujours rejeter un médicament, parce qu'il

n'a pas arraché au trépas un individu attaqué d'une affection décidément mortelle. Nous devons donc avoir sans cesse présent à l'esprit ce précepte d'*Hippocrate*, et les conseils de son excellent commentateur *Gorter*. « Quand le médecin suit la route que la raison lui trace, et qu'il n'obtient pas le succès qu'il pouvoit raisonnablement espérer, il ne doit pas pour cela changer sa méthode de traitement, tant que les phénomènes qui en ont déterminé l'emploi seront les mêmes (1). En effet, quand une cause morbifique connue ne cède point aux remèdes dont la vertu est éprouvée, il seroit absurde d'avoir recours à ceux dont l'effet est incertain; et du moment qu'un médecin raisonnable s'efforce de détruire une cause maladive, à l'aide d'un médicament dont il ne connoît pas bien l'efficacité, il ne diffère plus de l'homme stupide et té-

(1) Aph. lib. 2, § 52.

» méraire qui, pour essayer, emploie » indifféremment tous les moyens (1) ».

Il y auroit beaucoup de choses à dire sur cet article important, mais elles seroient ici entièrement déplacées. Au reste, on verra par la suite, qu'excepté les remèdes dont je viens de parler, il y en avoit peu qui ne fussent pas nuisibles dans notre maladie.

Régime des malades.

Le régime détermine les qualités de l'air et des alimens qui conviennent le mieux aux malades.

Relativement à l'air, j'ai toujours eu soin, autant que je l'ai pu, qu'il fût frais et renouvelé. Rien en effet ne favorise davantage la putridité, que l'air chaud; il nuit à la respiration, et cette cause seule peut accroître infiniment la fièvre, l'anxiété et le délire. Ses effets sont encore bien plus funestes s'il est

(1) Medicin. Hippocrat. comment. *ibid.*

échauffé par les émanations putrides, fournies par le malade et ceux qui l'entourent; et cela a toujours lieu quand on n'a pas soin de renouveler l'air plusieurs fois le jour. Il n'y a guères de maladies d'un plus mauvais caractère, que celles qui s'engendrent dans les endroits où beaucoup d'hommes sont entassés, et où ce renouvellement de l'air ne se fait point; et rien n'est plus nuisible aux gens du peuple, dans l'état de santé et de maladie, que l'exactitude (produit de la paresse ou de la crainte du froid) avec laquelle ils ferment les ouvertures de leurs chambres. Par ce moyen ils respirent sans cesse un air continuellement infecté par l'expiration des hommes et des animaux, et par les émanations des matières nutritives et excrémentitielles. Dans ces cas j'ai souvent employé avec avantage la vapeur du vinaigre.

Quant aux alimens, il est deux considérations que le médecin ne doit jamais perdre de vue; 1° il faut que leur

quantité soit toujours proportionnée aux forces digestives; 2° ils doivent posséder des qualités qui soient en opposition avec la cause morbifique. Dans notre maladie la raison et le dégoût pour toutes les substances alimenteuses, nous prescrivoient bien évidemment une diète extrêmement légère. En effet, lorsque l'estomac est gorgé de matières saburrales et putrides, la digestion ne se fait plus. De quelle utilité pouvoient être les alimens? Plusieurs fois je les ai vu rejeter par le vomissement aussitôt que le malade les avoit pris, ou ce qui étoit pis encore, s'ils demeuroient dans l'estomac ils l'accabloient d'un nouveau poids; ils ne faisoient qu'alimenter la fièvre et lui fournir un stimulant nouveau. Aucune substance ne nourrit si elle n'est pas digérée, et l'estomac, quand il est rempli d'humeur bilieuse, ne digère point ou du moins très-peu: mais c'est là ce qu'on ne peut faire entendre à cette foule dangereuse d'amis et de parens, dont les malades sont

toujours environnés. Ils ne savent pas que remplir et nourrir sont des choses très-différentes, que tout ce qui ne nourrit pas le malade alimente la maladie. « Plus vous nourrissez des corps » impurs, dit Hippocrate, plus vous » en empirez l'état ». Parmi les préceptes qu'il nous a transmis, je n'en connois point de plus important, et il n'en est point qui, pour le malheur du genre humain, soit plus souvent violé. L'estomac n'étant pas capable de digérer les alimens solides, je ne donnois que des fluides, comme étant d'une assimilation plus facile, et toujours suivant cette loi d'*Hippocrate :* « plus la fièvre » est violente, moins la nourriture du » malade doit être consistante (1) ».

Il falloit en second lieu choisir des alimens qui, opposés par leur nature à la cause de la maladie, ne pussent passer à l'état putride. *Hippocrate* employoit alors ses deux espèces de tisannes qui

(1) Aph. lib. 2, § 10.

n'étoient autre chose que la décoction d'orge plus ou moins épaisse. Moi je crus devoir donner la préférence au gruau d'avoine. « L'expérience dé- » montre en effet qu'il n'est point de » graine céréale qui soit plus efficace » que l'avoine, pour s'opposer à la » dégénération alkaline (1) ». Si l'on en croit l'illustre *Van Swieten*, le seigle n'a pas moins de vertu, mais comme on n'a point ici l'habitude de le préparer, je n'employois que l'avoine seule, sans cependant exclure d'une manière absolue les préparations qu'auroient pu fournir les autres graines céréales. Mais la saveur de l'avoine étoit agréable à la plupart des malades. La meilleure manière de la préparer étoit de la faire bouillir dans l'eau, et après la décoction, d'ajouter à la colature une petite quantité de sucre et de quelque substance saline très-douce, antiputride et résolutive, qu'on pouvoit ici employer sans

(1) *Boerhaave* praxis medic., t. 1, p. 293.

danger. Je n'empêchois pas d'ajouter au gruau un morceau de poulet. La chair de ces jeunes animaux fournit en effet un suc qui passe spontanément à l'acescence, quand ils ont été nourris d'avoine ou d'autres graines céréales.

J'ai toujours défendu le beurre, par la même raison qui m'a fait désapprouver l'usage des huileux.

Quelquefois les bouillons de poulet, auxquels je faisois ajouter les sucs exprimés d'oseille, m'ont fourni un fort bon aliment.

Lud. Mercatus, célèbre médecin de Philippe second, conseille ces bouillons, lorsqu'il parle du traitement des fièvres putrides. « L'aliment le plus ordinaire, » dit-il, est le bouillon de poulet, coupé » avec la décoction de concombre ou » de laitue. Nous avons observé aussi » qu'une panade avec le bouillon de » poulet, le sucre, le jus de limon ou » le vinaigre, étoit un aliment fort » agréable. Le pain réduit à l'état de » léger mucilage par la décoction, avec

» le sucre et un peu de jus de limon, » fournit aussi une nourriture excel- » lente (1) ».

Je ne hais rien tant que ces consommés succulens, que l'on fait avec la chair de bœuf, de poulet, de pigeon, et qui sont si chéris des commères, mais qui ne fournissent à l'estomac, déjà farci de bile, qu'un amas indigeste; et plus d'une fois j'ai vu leur usage furtif suivi d'exacerbations violentes, souvent même de la mort. Ils peuvent être utiles dans les cas où les sucs gastriques étant trop disposés à la dégénération acide, cette acidité a besoin d'être combattue par tout ce qui tend à la putrescence spontanée; mais dans les maladies putrides ils sont de véritables poisons.

Quant à l'usage du lait, si l'on me demande mon opinion sur cet article, je

(1) Opera medic. t. 2, p. 386; conférez *Fernel*, p. 389, *Primerose* et quelques autres.

repondrai par cet aphorisme d'*Hippocrate* : « L'usage du lait est pernicieux » à ceux qui ont des maux de tête, aux » fébricitans, à ceux dont les hypo» condres sont gonflés et agités de bor» borygmes, à ceux qui ont soif, qui » ont des selles bilieuses, enfin à tous » ceux qui sont attaqués de fièvres » aiguës (1) ». Il est facile d'en concevoir la raison : en effet, le lait contient une grande quantité de parties nutritives et graisseuses, ce qui est très-nuisible, comme nous l'avons dit.

Nous n'avons donc point employé d'autres boissons que les tisannes dont nous avons parlé ci-dessus, et nous avons toujours prescrit de les boire froides; car autant les boissons tièdes sont utiles quand il y a tension excessive, comme dans les maladies inflammatoires, par exemple, autant elles sont funestes dans les maladies putrides et dans celles qui

(1) Lib. 5, aph. 64.

sont causées par le relâchement des solides. « L'eau chaude, dit Hippocrate, » produit le dégoût, diminue l'appétit » et l'énergie des viscères, affoiblit les » nerfs, rend l'esprit lourd, cause des » syncopes et des hémorragies (1) ».

Quand la chaleur fébrile n'étoit pas trop considérable, j'employois assez volontiers le vin, qui est, à mon avis, le plus puissant et le plus agréable de tous les cardiaques, et qui possède en même tems les propriétés antiseptiques et délayantes (2). *Walcarenghi* en a de même

---

(1) (Lib. 5, aph. 16); *Galien*, dans le commentaire de cet aphorisme, dans son traité de *sanitate tuendâ*, et dans quelques autres endroits.

(2) Dans les maladies inflammatoires même, j'ai souvent donné avec succès, vers le tems où la crise sembloit se préparer, une cuillerée de vin léger et agréablement cordial, je répétois cette dose toutes les trois heures; par ce moyen je ramenois merveilleusement les forces sans exciter de mou-

recommandé l'usage. « Je me suis aperçu » plusieurs fois, dit-il, que le vin pur » de Malvoisie étoit un médicament » très-convenable, au moyen duquel les » fibres de l'estomac et des intestins, » reprenant leur élasticité, expulsoient » plus facilement l'humeur bilieuse (1)».

Hippocrate fait par-tout l'éloge du vin. *Galien*, dans la fièvre bilieuse, nous a, relativement à son usage, tracé la route que nous devons suivre, et nous a transmis sur cet objet plusieurs considérations essentielles. Voici ses propres expressions : « Tant que la maladie » est dans l'état de crudité, il faut en- » tièrement proscrire le vin. Quand les » premiers signes de coction commen- » cent à se manifester, il est alors per- » mis d'en donner un peu, mais il faut » qu'il soit léger et aqueux. Lorsque la » maladie approche de la solution com-

---

vemens tumultueux, et je favorisois l'heureuse expulsion de la matière morbifique.

(1) Medicin. ration. § 345.

» plète, on doit le prescrire à plus large » dose (1) ».

Chez plusieurs malades je n'ai point trouvé de remèdes plus efficaces qu'une mixture composée d'une once de vin de Syracuse avec une égale quantité d'eau de fontaine et une demi-once de sirop de cerises aigres; je la répétois trois ou quatre fois le jour. Cette boisson non-seulement n'est point du tout échauffante, mais elle est plutôt tempérante; elle rétablit l'appétit et les forces, favorise la coction et les secrétions : enfin je l'ai employée avec succès dans les maladies bilieuses, et je dois en conseiller l'usage. On peut mettre un autre sirop quelconque au lieu de celui de cerises; on peut y joindre aussi le suc de citron. Je dois mettre encore au nombre des moyens diététiques une autre potion que j'ai souvent prescrite aux convalescens, dans la vue de rendre le ton aux fibres

(1) De ration. med. ad *Glaucon.* lib. 1, cap. 9, t. 6, p. 377.

de l'estomac, et de détruire jusqu'aux moindres vestiges de la matière putride, s'il en restoit encore. Je la composois avec l'esprit de sel, le sirop d'écorce d'orange, l'eau de fontaine et l'esprit aqueux de cerises noires.

Quand la maladie étoit entièrement dissipée, et que le malade, n'éprouvant plus aucun symptôme fébrile, ne ressentoit que de la foiblesse, on pouvoit lui accorder une nourriture plus abondante, mais il falloit toujours choisir des substances qui passassent difficilement à l'état putride, qui fussent douces et tendres (car les intestins et l'estomac n'eussent pas supporté l'impression des matières âcres), qui fussent d'une digestion facile et point trop relâchantes.

La chair grillée du veau bien nourri, la langue, le thymus, le pancréas du même animal, la chair tendre d'agneau et de jeune poulet, fournissent une matière alimenteuse excellente. Parmi les poissons nous avons la perche, le jeune brochet, le meunier, le saumon, la

truite saumonnée, la truite thymalée (1), les carpes, dans les endroits où elles sont indigènes, pourvu qu'on ne leur communique point de qualités étrangères en les apprêtant avec des graisses ou une trop grande quantité d'aromates.

On peut choisir parmi les légumes, les racines tendres de chervi, de salsifis, de scorsonnère, de quelques *daucus;* les feuilles de chicorée, d'oseille, de laitue, d'épinards. Cependant il faut observer que souvent ces deux derniers légumes qui sont par leur nature froids et relâchans, restent long-tems dans l'estomac sans être digérés, ou bien excitent une diarrhée qui les expulse dans cet état (2). Les asperges, les cardons d'Espagne, et même les jeunes pousses d'artichaux ne sont point encore à dédai-

(1) Ainsi nommée, parce que sa chair a une odeur de thym (V. *Bomare*).

(2) Les anciens ajoutoient aux légumes du sel et du vinaigre, pour corriger leurs qualités trop relâchantes.

gner. Quant aux fruits ou, comme on dit, aux têtes d'artichaux, ils ne conviennent point aux estomacs débiles. Au reste, il faut que le médecin prenne bien garde que le cuisinier, avec son art funeste, ne vienne à changer en véritables poisons pour le malade, les alimens salutaires dont il aura conseillé l'usage (1). Les mêmes fruits, dont nous avions employé les sucs exprimés avec tant d'avantage pendant la maladie, nous fournissoient encore dans la convalescence un aliment agréable et sain,

(1) Je citerai ici les propres paroles d'un homme qui peut rivaliser, je crois, avec les plus illustres de l'antiquité, et même avec tous ceux que pourront fournir les siècles futurs. « Nous avons dans la société deux » ordres de personnes, les médecins et les » cuisiniers, dont les uns travaillent sans » cesse à conserver notre santé, et les autres » à la détruire, avec cette différence que les » derniers sont bien plus sûrs de leur fait que » les premiers » (*Diderot*, encyclop. art. assaisonnement).

pourvu qu'on les mangeât mûrs et crus, car les qualités de la plupart de ces fruits se détériorent par la coction, ils perdent leur saveur gracieuse et aromatique, et par suite leur vertus cardiaque, doucement stimulante et antiseptique. Lorsqu'on vient par-dessus tout cela, à les manger chauds et même tièdes, ils sont alors pesans, relâchans et flatueux. Je connois plusieurs guérisons de maladies graves, opérées par l'usage de ces fruits crus, et les auteurs en citent plusieurs exemples; tandis qu'il n'en existe pas un de malades guéris par le moyen des fruits cuits. D'ailleurs, plusieurs personnes de ma connoissance ne peuvent supporter ceux-ci, tandis qu'ils se trouvent fort bien de l'usage des premiers.

J'ai toujours défendu les viandes où le sang surabonde, telles sont celles qu'on nomme viandes noires; car plus le sang est abondant, plus il y a de matières alimenteuses, et par conséquent de tendance à la putridité. Je re-

gardois aussi les œufs comme un mauvais aliment, et comme un aliment bien plus mauvais encore tous ces gateaux et ces patisseries qui flattent le goût émoussé des malades, mais qui causent à la santé des maux irréparables, détruisent l'énergie digestive de l'estomac, et produisent des obstructions qui sont souvent la cause de langueurs incurables. Je ne suis pas non plus fort partisan des soupes, quoique cependant bien des gens en fassent très-grand cas, et que la coutume en ait si fort autorisé l'usage. Quant à moi je crois cet aliment nuisible à l'estomac, et je pense que tous ceux qui sont attaqués de maladies dépendantes de la débilité et de la laxité de ce viscère, doivent s'en interdire l'usage. En effet, que signifie cette manière de noyer dans l'eau le jus des viandes, de dépraver le pain par la coction, et d'émousser par les flots d'une espèce de bouillie chaude et relâchante, les forces de l'estomac, dans le moment où l'on devroit les exciter. Mais en

voilà assez sur cet article, il y auroit une infinité de choses à dire sur les erreurs de régime que commettent les gens bien portans et les malades, et il seroit extrêmement utile qu'un homme instruit, qu'un praticien déjà avantageusement connu entreprît de les combattre et de les détruire.

L'usage du vin m'a toujours très-bien réussi, les boissons chaudes ont toujours été nuisibles, et l'exercice à l'air libre de la campagne terminoit heureusement la maladie.

Rechutes.

Tandis que l'illustre *Kloekhof* exerçoit à Culembourg la médecine avec tant de sagacité et de savoir, il lui est arrivé plusieurs fois de voir des rechutes longues et pénibles, qui se répétoient jusqu'à trois fois, et qui ne différoient de la maladie première que par un moindre degré d'intensité (1). Nous

(1) Ce fut à cette occasion qu'il écrivit

n'avons pas éprouvé chez nous un semblable malheur; quelquefois la maladie paroissoit bien s'adoucir pour reprendre ensuite avec une énergie nouvelle, mais cela ne peut mériter le nom de rechute. Elles furent très-rares quand les malades étoient déjà convalescens, et jamais leur durée ne s'est prolongée au delà de deux jours, pendant lesquels ils éprouvoient des nausées, de la céphalalgie, de la chaleur, de la fièvre et de la débilité. Ces espèces de rechutes étoient toujours la suite des erreurs de régime, de quelque retardement dans l'emploi des purgatifs, des violentes affections de l'ame, ou des variations de la constitution atmosphérique. Dans le second cas on donnoit avec avantage des lavemens pendant le paroxisme, et aussitôt qu'on apercevoit de la rémission, il falloit chercher à procurer des évacuations al-

---

son excellent ouvrage sur les rechutes, qui, comme tous ceux de cet auteur, ne sauroit être lu et relu trop souvent.

vines au moyen d'un léger purgatif. Dans le premier cas, s'il survenoit des vomissemens spontanées et de la diarrhée, il n'y avoit plus de danger; quand cela n'avoit pas lieu, alors avec cette potion purgative on emportoit la cause et on terminoit la maladie. Je l'ai vue, même plus d'une fois, se terminer sans évacuation, par la seule coction de la matière, ce qu'*Hippocrate* semble nous avoir indiqué. J'ai vu un jour l'infusion de *chardon bénit* procurer un soulagement très-prompt à une femme qui, foible encore, avoit mangé à son déjeûner des gâteaux chauds et enduits de beurre. A la suite de cette imprudence, elle éprouva des nausées, des douleurs d'estomac et de tête, une anxiété et une foiblesse si considérables, que ceux qui l'entouroient étoient extrêmement inquiets; dans l'espace d'une demi-heure elle fut parfaitement rétablie, après des vomissemens copieux. Dans le troisième

(1) Prorretic. lib. 2, § 16, Foes., p. 85.

et le quatrième cas les remèdes étoient à peine nécessaires, souvent un lavement ou bien une potion composée d'infusion de mélisse avec la liqueur minérale anodine d'*Hoffmann*, suffisoient pour appaiser le tumulte excité par les passions; le plus souvent le calme se rétablissoit spontanément. La chose devenoit un peu plus grave pour les vieillards; chez eux le plus léger désordre, quelle qu'en soit la cause, est toujours nuisible. Je me souviens qu'un homme âgé, déjà parfaitement convalescent, tomba, à la suite d'un accès de colère, dans un état soporeux vraiment apoplectique, car il étoit accompagné de la paralysie de tout le côté gauche du corps: Et ce ne fut qu'avec peine qu'il se rétablit de cet accident, au bout de plusieurs semaines. La potion ci-dessus fit merveille dans ce cas, où il ne falloit employer que les lavemens, ou mieux encore les suppositoires avec des calmans qui fussent en même-tems très-légers et agréablement cardiaques.

La foiblesse, suite du relâchement de la fibre, causée par une température molle et humide, exigeoit que l'on insistât sur l'usage du vin.

Suites de la maladie.

Souvent, lors même que la fièvre étoit entièrement dissipée, quelques phénomènes maladifs, reste de l'affection primitive, demeuroient encore. Cela avoit lieu toutes les fois qu'on avoit commencé trop tard l'emploi des moyens curatifs, que le traitement avoit été peu méthodique, ou qu'il n'avoit pas été continué assez long-tems.

Les accidens consécutifs des maladies sont toujours dus à ce que la matière morbifique n'a pas été complétement évacuée, ou bien à un état de foiblesse produit par la violence du mal, qui rend les organes inaptes à l'exercice de leurs fonctions.

Cette matière morbifique non évacuée, 1° peut se fixer dans les parties affectées elles-mêmes : ainsi, à la suite

d'une inflammation dont la résolution ne s'est point opérée, la partie s'abscède, et il y a production de vomique, ou bien elle passe à l'état squirreux; 2° elle peut abandonner le lieu où elle s'est formée, et se porter vers d'autres parties; on dit alors qu'il y a métastase. J'en ai vu un exemple dans l'hôpital de *Saint-Eloi*, à *Montpellier*, chez un soldat jeune et vigoureux; il se plaignoit d'une douleur excessive, qu'il disoit ressentir dans le bras gauche, qui présentoit à peine de la tuméfaction et de la rougeur. Le mouvement de cette partie étoit devenu impossible, la moindre compression étoit très-douloureuse, et la fièvre assez violente. Plusieurs saignées, des lavemens, des boissons antiphlogistiques, des cataplasmes émolliens, n'empêchèrent point la douleur de s'accroître. Au bout de trois jours, environ une heure après que le médecin l'eût quitté, la douleur cessa subitement; les chirurgiens de l'hospice craignant la gangrène, firent des fomentations aro-

matiques. Une demi-heure s'étoit à peine écoulée lorsque le malade fut saisi de froid, il frissonne, se plaint de douleur de tête, le délire s'empare de lui, il tombe dans un état léthargique, et meurt au bout de quatre heures. Le lendemain on ouvrit le cadavre, et j'observai, avec tous les assistans, que les muscles situés à la partie externe de l'humérus étoient séparés du périoste, que leur tissu cellulaire graisseux étoit détruit, et l'on rencontra des traces d'une humeur purulente, qui sembloit y avoir été amassée antérieurement. Les fibres de la longue portion du triceps sur-tout, n'avoient plus de connexions entr'elles, le cerveau nous présenta ses ventricules remplis de pus qui distilloit de toute sa base.

J'ai cru devoir rapporter cette observation intéressante; et bien qu'elle soit étrangère peut-être à notre sujet, je suis persuadé qu'il n'est personne qui ne la lise avec plaisir.

Les métastases doivent être, et sont

aussi beaucoup plus fréquentes dans les maladies inflammatoires, que dans les affections gastriques putrides. Dans ces dernières, aussitôt que la matière a subi la coction, elle s'évacue spontanément par le vaste émonctoire intestinal, qu'elle trouve disposé à la recevoir. Aussi, sur trois cents malades et plus, je n'en ai trouvé qu'un seul exemple.

Une femme robuste, de vingt-cinq ans environ, tomba malade au mois de juillet 1755. Au lieu d'employer les évacuans dans le commencement, on employa les sudorifiques. Par ce moyen la matière n'étant ni altérée, ni évacuée, mais résorbée par les vaisseaux absorbans et lymphatiques, infecta la masse entière des humeurs, source de maux pour la malade, et pour moi, de peine et d'inquiétude. Cependant au moyen des laxatifs acescens je parvins à diminuer la gravité des symptômes, et à l'amener, tant bien que mal, à la convalescence. Mais comme la crudité des

urines, le défaut de selles bilieuses, l'insomnie, la langueur persistante, m'annonçoient que la coction étoit encore imparfaite, je lui conseillai de continuer les mêmes remèdes; elle s'y refusa complétement. Au bout de trois semaines, le jour même qu'elle cessa d'être sous ma direction, après avoir éprouvé du frisson, sa jambe gauche se couvrit d'une éruption érysipélateuse, accompagnée de tuméfaction et de douleur extrême ; dans le même instant la langueur se disssipa, le sommeil revint, et cette femme se trouva parfaitement bien. Plusieurs jours se passèrent à employer des moyens ridicules, enfin on m'appela. Je trouvai la tumeur dégénérée en abcès par l'usage des corps gras; une fluctuation sensible au tact se manifestoit sur le tibia; la crainte de la carie me fit ordonner d'ouvrir sur le champ la tumeur, et il en sortit un pus séreux et jaunâtre. La durée de l'ulcère qui fut la suite de cette ouverture, se prolongea pendant plusieurs mois, et

il ne put être guéri que par l'usage des altérans internes.

Cette observation est, je pense, parfaitement d'accord avec la doctrine d'*Hippocrate*. En effet il nous avertit « qu'on doit s'attendre à des abscès » dans les parties situées au-dessous du » diaphragme, chez ceux qui, lorsque » tous les symptômes sont d'ailleurs sa- » lutaires, rendent pendant long-tems » des urines aqueuses et crues (1) ».

Parmi les observations qui ont pu donner lieu à cet aphorisme, on peut compter sans doute celle de *Pythion*, chez lequel, « pendant le jugement de la » maladie, les urines furent aqueuses » durant quelque tems, et qui, au » bout de quarante jours, eut un abcès » aux environs de l'anus (2) ».

---

(1) Prænot. nº 78, Foes. p. 40. Coac. prænot. § 582, Foes. 213. De judicat. *id.* p. 54.

(2) Sa maladie étoit du genre des bilieuses, il n'avoit eu qu'une petite quantité

Accidens consécutifs produits par l'obstruction des viscères.

Hippocrate a observé, il y a plus de deux mille ans, que « quand, par suite » de la fièvre ou d'un mauvais trai- » tement, la bile, la pituite, ou ces » deux humeurs en même-tems, s'é- » toient portées vers la rate, elles y pro- » duisoient des obstructions (1) ». Depuis, cette observation a été répétée dans tous les siècles, et *Primerose* nous avertit que « souvent il survient dans » les fièvres des obstructions rebelles » des viscères, qu'il faut combattre avec » les apéritifs (2) ». *Gianella* a compté les obstructions parmi les accidens qui

---

de déjections de cette nature. La même chose avoit eu lieu dans notre cas (Epid. lib. 3, sect. 1, ægr. 1, Foes. 1059).

(1) De affectionib. cap. 21, Foes. 521.

(2) De febr. lib. 2, cap. 9, 167. Conférez *Fernel, Heredia, Mercatus, Sennert, Lancisi* et plusieurs autres.

surviennent à la suite des fièvres (1); et *Walcarenghi*, dont le témoignage est pour nous plus important encore, à raison de la ressemblance que la maladie qu'il a décrite, présente avec la nôtre, dit « qu'il avoit recours à l'usage » des eaux minérales, aux dissolvans, » aux délayans tirés des graminées et » des chicoracées, pour prévenir les » obstructions que cette bile tenace et » semblable à de la lie d'huile, laissoit » dans le système hépatique, splénique » et mésentérique (2) ».

Pringle traite, dans un article séparé, des accidens consécutifs de la fièvre bilieuse des camps, et il fait mention d'une ascite et d'une tympanite, qui toutes deux étoient le produit des obstructions (3).

Quant à moi, j'ai été consulté par plusieurs personnes de la classe in-

(1) De successione morbor. lib. 2, cap. 4, p. 77.

(2) Medicin. ration. § 77.

(3) Malad. des arm. p. 3, chap. 4, § 6.

digente sur-tout, chez lesquelles j'ai trouvé le foie dur et tuméfié, et les autres viscères plus ou moins affectés. Ces individus étoient foibles, leur estomac étoit dans un état de langueur, leur peau étoit jaune, ils étoient accablés d'une anxiété mélancolique et presque continuelle. Autant que j'en ai pu juger par le rapport des malades, les obstructions étoient dues principalement à trois causes; 1° dans le premier degré, elles survenoient quand on avoit négligé d'opérer la coction à l'aide des digestifs, et quand on n'avoit pas donné l'émétique, qui, suivant l'observation de *Grainger*, prévient si surement les obstructions si fréquentes dans les épidémies automnales (1). Rien n'étoit plus propre à favoriser leur génération, que d'employer trop tôt, après la première purgation, les cardiaques et les toniques, qui, par leur action énergique, fixoient dans les viscères, et sur-tout dans

(1) Historiæ febris anomalæ, p. 74.

le foie qui étoit le siége le plus ordinaire de ces affections, la matière morbifique encore dans l'état de crudité; 2° dans le second et le troisième degrés, il se formoit encore des obstructions, quand, par un empressement funeste, et faute d'avoir insisté assez long-tems sur l'usage des délayans, on n'avoit évacué par le moyen des purgatifs, que la portion la plus fluide de la matière morbifique, tandis que la plus épaisse restoit fortement attachée aux viscères situés plus profondément; 3° enfin, elles avoient lieu à la suite des fièvres qu'on avoit trop promptement guéries à l'aide des astringens, du kina et des narcotiques. J'ai vu cet effet produit, dans une même maison, chez trois femmes, par l'usage d'un électuaire composé avec la conserve de rose, le kina et la thériaque d'Andromaque.

Je ne m'arrêterai point à faire l'énumération des symptômes de l'obstruction des viscères, ni au détail des moyens curatifs, tout cela a été traité avec beau-

coup de soin par des auteurs du plus grand mérite; je me contenterai de faire ici quelques remarques que je crois les plus importantes relativement au sujet que je traite.

Les tumeurs bilieuses, quelle qu'en soit la dureté, se résolvent plus facilement que les squirres formés de lymphe coagulée, et endurcie par l'inflammation. En effet, il existe un plus grand nombre de dissolvans de la bile, que de la lymphe ou des matières graisseuses. Lors même que la bile a acquis la solidité de la pierre, on peut espérer encore d'en opérer la dissolution, comme nous le prouvent les observations journalières sur les calculs de la vésicule du fiel. Au contraire le vrai squirre, produit de l'inflammation, et le steatome ne peuvent jamais se résoudre; c'est par cette raison que nous voyons assez fréquemment des tumeurs du foie se guérir parfaitement, tandis qu'il est très-rare que cela arrive aux tumeurs squirreuses des autres parties; et souvent les tumeurs

bilieuses sont plus dangereuses par leur tendance à dégénérer en une matière âcre et corrosive, qu'à raison de leur dureté. Il faut donc apporter dans la pratique l'attention la plus scrupuleuse dans le choix des remèdes, qui doivent être plus âcres ou plus doux, suivant que la matière obstruante est plus ou moins acrimonieuse.

Aussi, quand j'ai rencontré des obstructions produites par la première cause, j'ai employé hardiment les pilules de gomme résine, de galbanum, de myrrhe, d'extrait de grande chélidoine, de savon de Venise ou de celui de Stharkey, suivant les circonstances. J'y joignois quelques-unes des potions dont j'ai fait mention en parlant du traitement de la maladie, les frictions sur l'hypocondre droit, et même sur tout l'abdomen; et je plaçois de tems en tems quelques purgatifs doux, si les symptômes m'annonçoient la fonte de l'humeur morbifique. Lorsque tout m'indiquoit une plus grande acrimonie, la

présence d'une bile noire et épaisse, et de calculs déjà endurcis, lorsqu'il y avoit du spasme et de la douleur, alors j'employois des moyens infiniment plus doux, et laissant là les résineux, les antiscorbutiques, les savons alkalins et les sels trop irritans, j'avois recours aux végétaux savonneux et acescens; les sucs récemment exprimés de chicorée, de pissenlit, de fumeterre, de laitron, de senneçon, de chiendent, me fournissoient alors un remède excellent; j'employois aussi les feuilles de ces plantes, réduites en bouillie par la trituration, avec un sirop acide quelconque, le petit lait, quelquefois la décoction de racine de chiendent, et par-dessus tout, le précieux remède d'*Hippocrate*, l'hydromel simple, qui est le plus utile qu'on puisse employer dans ces cas, et qui, plongé dans l'oubli par l'orgueil et l'avarice des chimistes, a été remis en usage dans notre siècle (1).

(1) Je ne sais par quelle fatalité il s'est

Je donnois mes soins, il y a quelques années, à un individu atrabilaire, dont

---

glissé en médecine, relativement à l'usage du miel, une erreur qui se trouve appuyée de l'autorité de médecins très-fameux. On a cru que le miel favorisoit la production de la bile, et qu'à raison de cette qualité, il étoit nuisible dans les maladies bilieuses; mais cette opinion n'est point celle d'*Hippocrate*, qui, toujours guidé par l'observation, conseille par-tout l'usage du miel dans les fièvres de ce genre. Voyez Foes. p. 547, 560, 575, 636, 642.

Alexandre, l. 7, cap. 16, *Fernel*, p. 389, *Boerhaave*, Chem. proc. 42, t. 2, p. 102, aphor. et comment. sont tous, sur ce point, de l'avis du prince de la médecine. Je conseille principalement de lire ce que *Boerhaave* a dit sur cet article; ses propres paroles, qui nous ont été conservées par son illustre disciple *de Haen*, devroient être gravées dans la mémoire de tous les médecins. « Le miel, dit-il, n'est autre chose que la » portion la plus suave du suc des plantes, » un savon doux, acescent, propre à détruire toute putridité, à dissoudre les

le foie étoit dur et tuméfié ; il étoit tourmenté d'insomnie et de coliques cruelles, la peau présentoit une teinte jaune, la foiblesse étoit extrême, et la constipation telle, qu'il étoit souvent vingt jours sans aller à la selle, de sorte qu'on eût pu lui dire comme à *Furius* :

Culus tibi purior salillo est,
Nec toto decies cacas in anno :
Atque id durius est fabâ et lapillis :
Quod tu si manibus teras fricesque,
Non unquam digitum inquinare possis (1).

» concrétions bilieuses, inflammatoires et » visqueuses ; il ne peut nuire qu'aux indi- » vidus foibles et qui pèchent par excès » d'acide. Avec l'hydromel simple on guérit » les maladies inflammatoires et bilieuses, » tant aiguës que chroniques ; si l'on y ajoute » les aromatiques et les diurétiques, il de- » vient très-propre à combattre la dyspnée » des vieillards ; uni aux décoctions aroma- » tiques martiales, il produira dans l'atonie, » les affections chroniques et les obstructions, » des effets qu'on n'eût jamais obtenus de » l'emploi d'aucun autre médicament ».

(1) *Catull.* vers. 20.

Je lui conseillai de prendre six fois par jour à des intervalles égaux, trois dragmes d'un électuaire composé avec les feuilles tendres de senneçon et de pissenlit, la moelle de casse, la manne et le sirop de framboises. Je lui défendis toute nourriture animale, et lui ordonnai de ne vivre que de légumes et de fruits, et de ne prendre pour boisson que de l'hydromel léger. Il suivit ponctuellement mes avis pendant l'espace de trois mois; et par ce moyen cet homme, qui depuis deux ans avoit perdu tout espoir de guérison, recouvra une santé parfaite.

Pendant le premier mois il n'avoit éprouvé presqu'aucun soulagement, l'anxiété et les coliques avoient même augmenté; je lui donnai alors à large dose le petit lait, qui procura l'évacuation de matières affreuses; bientôt la maladie prit une tournure plus favorable, et chaque jour de nouveaux succès vinrent relever le courage abattu du malade.

Plus d'une fois j'ai vu un grand nombre d'obstructions, qu'on auroit pu guérir en employant des moyens plus doux, et qui souvent devenoient incurables par l'usage des purgatifs âcres et irritans. Il en est à la vérité qu'on doit combattre avec les toniques, celles, par exemple, qui sont le produit de l'atonie, qui sont formées par des sucs stagnans, et qui ne sont pas encore concrétés; mais le nombre de celles dont l'opiniâtreté et le volume sont augmentés par les toniques, est beaucoup plus considérable. Quand l'individu est sec, macilent, et déjà avancé en âge, l'usage inconsidéré des résines, de l'aloës, des préparations martiales et des spiritueux, n'a jamais désobstrué un seul vaisseau, mais a produit fréquemment l'atrophie et la paralysie.

Dans le second cas j'ai souvent employé l'extrait épaissi de pissenlit avec la crême de tartre, le tartre vitriolé et la décoction de chiendent, édulcorée avec le miel. Quand, à l'aide de ces deux

moyens, l'obstruction est détruite, c'est alors qu'on peut donner les toniques. Ils sont nuisibles, il est vrai, quand on en fait usage trop prématurément, mais dans la suite il n'est pas toujours sans danger de les omettre.

Toute partie qui a été le siége d'une obstruction, reste dans un état d'atonie et de foiblesse après la fonte de la matière obstruante (1), et si on ne lui redonne pas le ton qu'elle a perdu, bientôt la maladie se renouvelle. On voit tous les jours des individus qui, délivrés d'obstructions par l'usage des résolutifs, sont attaqués de rechef de la même affection, et quelquefois guéris encore par le même moyen, jusqu'à ce qu'enfin le désordre devienne tel, qu'il soit incurable et se dérobe complétement à tous les efforts de la médecine. Plusieurs hydropiques, auxquels j'ai donné mes soins, me fournissent la preuve de ce

(1) Il ne s'agit ici que des obstructions par engouement des cavités vasculaires.

que je viens d'avancer; ils avoient facilement dissipé les premiers symptômes du mal à l'aide de quelques décoctions apéritives, mais enfin l'atonie étant parvenue au dernier degré, la guérison devenoit impossible; et bien certainement on eût prévenu toute récidive, si après avoir détruit l'obstruction commençante, on se fût occupé de rendre aux organes le ton qu'ils avoient perdu.

Dans cette intention je prescrivois l'usage des viandes maigres, et sur-tout des végétaux, je donnois pour boisson le vin blanc mêlé avec l'eau, je défendois toute liqueur chaude, et principalement le thé, le café et le chocolat, parce que toutes les substances grasses et aromatiques ne convenoient sous aucun rapport. L'équitation étoit très-utile, mais il étoit impossible aux pauvres d'user de ce moyen.

Quand on employoit à tems le traitement convenable, on obtenoit, pour l'ordinaire, une guérison parfaite; mais

quand on négligeoit le mal dans son commencement, il devenoit promptement et inévitablement incurable.

Un homme de cinquante ans, d'une constitution bilieuse, adonné au vin, s'étant jadis livré à toutes sortes d'excès, accablé depuis d'inquiétudes de toute espèce, avoit essuyé, quinze ans auparavant, une fièvre quarte; il avoit eu ensuite une fièvre qu'il nommoit maligne, mais que, d'après l'exposé des symptômes, je jugeai avoir été bilieuse. Elle avoit laissé, après sa guérison, des vomissemens bilieux, qui revenoient de tems en tems, et qui n'indiquoient que trop surement un engorgement commençant du foie. Il tomba malade de nouveau, au printems de l'année 1756; il éprouva d'abord un frisson, qui fut suivi de dégoût, de nausées, d'anxiétés, de douleur obtuse sous le sein droit, et de toux violente. La fièvre, à ce qu'il me rapporta, étoit assez légère, la peau étoit jaune; l'empirique qui le traitoit avoit combattu la toux par le moyen des adoucissans,

l'insomnie avec les narcotiques, et la fièvre avec le quinquina. Le malade habitoit la campagne, et je ne le vis que le vingtième jour après l'invasion; la fièvre avoit diminué, le pouls étoit cependant encore prompt, petit et assez fréquent, la douleur étoit moins vive; quant à l'ictère, il subsistoit toujours, aussi bien que le dégoût, la foiblesse, l'insomnie et la toux; il avoit le matin des vomissemens bilieux. En palpant l'hypocondre droit avec attention, on apercevoit l'endurcissement du foie. Une semblable maladie pouvoit-elle nous présenter d'autre idée que celle d'obstructions formées dans ce viscère déja affoibli par la fièvre quarte, et plus encore par la fièvre bilieuse qui l'avoit suivie. Tous les symptômes de l'affection nouvelle indiquoient une inflammation d'une portion du foie, inflammation dont la résolution n'étoit point encore opérée, et qui menaçoit d'accidens plus graves. Je prescrivis pour aliment les viandes maigres et les végétaux,

pour médicament les savonneux, les acescens; et ensuite, pendant presque toute une année, je n'entendis plus parler de cet homme. Au bout de ce tems, j'appris qu'il avoit négligé mes avis et que, ne prenant conseil que de son palais blasé, il avoit fait usage des alimens de haut goût, succulens et aromatiques. Les symptômes étoient devenus un peu moins graves, et ayant recouvré ses forces jusqu'à un certain point, il avoit, pendant quelque tems, vaqué à ses affaires; mais au reste, il étoit toujours foible, toujours toussant, et vomissant de la bile. Au commencement de décembre, un médecin étranger, sur un exposé infidèle de la maladie, qu'on lui avoit fait dans une lettre, lui conseilla les pilules de savon d'Espagne; il en prit et bientôt le mal empira. Je fus appelé de nouveau vers le mois de janvier 1757; je le trouvai tourmenté, sur-tout pendant la nuit, d'une toux continuelle, avec une expectoration très-abondante de matières

bilieuses et visqueuses; une collection d'eau très-considérable remplissoit et distendoit l'abdomen, l'insomnie étoit complète, l'anxiété extrême, les urines rouges et peu abondantes, le dégoût universel; il y avoit de la soif, la jaunisse tiroit déjà sur le vert noirâtre, le foie étoit dur et tuméfié. Comme le mal me sembloit sans remède, et qu'il ne me restoit pas même l'espérance de pouvoir le pallier, j'avois envie de me retirer sans rien prescrire; on consulta un médecin célèbre, qui répondit, « que pour n'avoir rien à se reprocher, » il falloit peut-être ordonner quelque » chose qui ne pût pas nuire, et qui » pût au moins procurer un soulagement apparent, que les doux apéritifs » et les antiseptiques, qui s'opposent à » la putridité et excitent doucement les » évacuations alvines, sembloient assez » bien indiqués; enfin, que la toux ne » cesseroit que si l'on parvenoit à détruire la cause de la maladie, mais » que sans doute elle ne cesseroit pas ».

A l'aide des moyens indiqués dans cette consultation, et de la paracentèse, qui fut nécessitée par la crainte d'une suffocation imminente, le malheureux traîna encore pendant quelques jours son affreuse existence.

Vraisemblablement sa carrière eût été plus longue si, à la suite de la première fièvre bilieuse, on lui eût administré les remèdes convenables, si l'année précédente l'hépatitis avoit été bien connu et bien traité, s'il eût alors écouté et suivi les conseils que je lui donnai, enfin s'il n'eût point fait usage de ces pilules savonneuses, si nuisibles dans tous les cas où il existe de la putridité.

Je crois qu'il ne sera pas inutile de rapporter un exemple encore plus fâcheux, qui prouve combien il est dangereux de négliger les suites des fièvres bilieuses. Le jour de noël, 1751, je fus appelé auprès d'une fille de cinquante et quelques années. Elle avoit, dans l'espace de dix ans, essuyé plusieurs fièvres bilieuses toujours accompagnées de dé-

lire. La dernière de ces maladies avoit laissé après elle un état de langueur, de la morosité, une foiblesse de la vue, une tristesse qui, augmentée encore par des causes morales, s'étoit, à la suite d'un accès de crainte, changée subitement en un délire violent. La malade étoit tourmentée par les idées les plus funestes, elle se défioit de ses parens, de ses domestiques, et toute éveillée elle rêvoit souvent qu'elle etoit morte; le pouls étoit prompt et mou, l'anxiété étoit continuelle, et l'insomnie complète. Un examen attentif me fit bientôt découvrir la cause du mal; je vis que le système hépatique avoit été obstrué par les maladies précédentes, que le cerveau avoit été affoibli par le délire fébrile, qu'il étoit maintenant irrité sympathiquement par suite de l'affection des hypocondres, idiopathiquement par la bile répandue dans le système vasculaire sanguin (1). La cause une fois connue, l'in-

(1) De vingt invidus affectés de délire,

dication étoit claire, il s'agissoit d'évacuer la bile irritante et accumulée, de désobstruer les viscères abdominaux, enfin de fortifier tout le système nerveux et vasculaire. Quoique je fusse bien persuadé que la saignée ne pouvoit être que nuisible dans ce cas, il fallut néanmoins céder à la nécessité, c'est-à-dire aux sollicitations impérieuses de la malade et de ceux qui l'entouroient : on tira donc un peu de sang, ce qui ne procura pas le moindre soulagement, mais au moins ne fit point de mal. Je la mis ensuite pendant deux jours à l'usage d'une boisson agréable, délayante et légérement acide; puis je donnai une potion émétocathartique qui procura l'évacuation d'une grande quantité de matière saburrale bilieuse; enfin elle guérit très-

---

tant aigu que chronique (je ne parle pas de l'aliénation d'esprit, qui est un vice de naissance), il y en a dix-huit chez lesquels il dépend de l'affection des hypocondres. Cette remarque est très-importante.

bien à l'aide des pilules de savon acide, données en grande quantité, de la décoction de chiendent et du senneçon, qu'heureusement on trouvoit encore vert; mais elle cessa trop tôt l'usage des remèdes. L'été suivant elle but pendant plusieurs jours, à petite dose, les eaux du bourg de Vals en Vivarais; au printemps de l'année 1753, elle éprouva une seconde attaque, mais plus légère que la première, et qui céda à l'usage des laxatifs acidules. On consulta un médecin éloigné qui conseilla les bains tièdes pendant vingt jours, le petit lait à la dose de six livres par jour, dans lequel il ordonna de faire dissoudre une poudre composée de nitre, de crême de tartre et de sucre. J'avoue que je ne sais pas quel avantage on pouvoit espérer dans ce cas de l'emploi des bains tièdes. Elle éprouva bientôt un violent paroxisme; un chirurgien qui se mêloit de médecine, la saigna, et tous les symptômes s'aggravèrent, les obstructions, la prédominance de l'humeur bilieuse, la

foiblesse, l'irritabilité s'augmentèrent. A l'insçu de tout le monde elle esssaya de se procurer du sommeil à l'aide des narcotiques, nouvelle source de maux; elle augmentoit ainsi l'atonie, la cause morbifique jetoit des racines plus profondes, toutes les secrétions étoient entravées, l'affoiblissement du cerveau étoit extrême, et la mélancolie prenoit de nouvelles forces. Alors on employa avec avantage l'électuaire composé de crême de tartre et d'extrait de pissenlit, la décoction de chiendent avec le suc de citron, décoction à laquelle on ajoutoit parfois quelques brins d'ellébore noir. Mais la morosité augmentant chaque jour, elle finit par rejeter tous les remèdes, les paroxismes devinrent plus fréquens, elle étoit en délire pendant six mois de l'année, et pendant les six autres mois elle n'étoit pas trop sage. Le bain froid dont j'avois conseillé l'usage fréquent, diminua pendant quelque tems la violence du délire; enfin l'intempérie atmosphérique et l'humidité du sol lui

causèrent une péripneumonie qui, à ce que j'ai su, la conduisit au tombeau dans l'espace de peu de jours. Elle aimoit beaucoup les émulsions, mais elle n'en prenoit jamais sans payer bien cher le plaisir qu'elles avoient pu lui causer; elles produisoient sur l'estomac une impression fâcheuse qui symphathiquement se répétoit sur le cerveau. Cet exemple devroit servir à corriger ceux qui croient que le délire indique toujours la saignée et les raffraîchissans de toute espèce.

Cette dernière méthode n'étoit point du tout celle d'*Hippocrate*, qui a vu et décrit avec exactitude une maladie parfaitement semblable à la nôtre, qu'il conseille de traiter par le moyen de l'ellébore noir et l'eau miellée acidulée avec le vinaigre.

J'ai pardevers moi plusieurs autres exemples de la terminaison des obstructions du foie, je n'en rapporterai qu'un seul. Une femme de soixante ans, qui avoit beaucoup d'embonpoint, fut, en

1755, attaquée d'une fièvre épidémique, et guérie par un chirurgien; elle ne recouvra point sa première santé, elle étoit foible, pesante, elle avoit des étouffemens fréquens et du dégoût; depuis le mois de juin tous ces symptômes s'étoient aggravés, et ils s'y étoit joint une diarrhée âcre, bilieuse, et qui revenoit très-fréquemment. L'abdomen étoit souvent affecté de tympanite; et presque toujours si douloureux, qu'il ne pouvoit supporter la plus légère pression de la part des vêtemens. L'appétit avoit entièrement disparu; elle avoit sur-tout de la répugnance pour les substances animales; elle avoit de la soif, peu de sommeil; l'hypocondre droit étoit tuméfié, ses urines étoient troubles et en petite quantité. Quelle peut être la cause d'une semblable maladie? Les obstructions bilieuses formées dans le foie deux ans auparavant. Maintenant la matière obstruante fondue, putréfiée, mise en mouvement, excite tous les symptômes que j'ai rapportés, et sans doute en produira

par suite de plus cruels encore ; le foie se putrifiera entièrement, et cette putréfaction sera suivie de la phthisie hépatique, de la tympanite, de l'ascite, de l'ictère, enfin de la mort, à moins que les remèdes ne puissent arrêter le progrès du mal, ce que je n'ose pas espérer. Voici le traitement que j'emploie : je donne pour alimens les végétaux acescens, pour médicamens les pilules de savon acide avec une boisson de même genre, pour tâcher de détruire la putridité, sans mettre obstacle aux évacuations de la matière putride, et ces moyens paroissent produire des effets avantageux. Je me garderai bien de l'emploi des drastiques, ce seroit dévouer la malade à une mort certaine.

J'écrivois cela il y a plus de deux mois, mais par suite de quelques délais typographiques, les premières feuilles de cet ouvrage ayant resté sous presse pendant fort long-tems, dans cet intervalle la terminaison funeste de cette maladie a confirmé la vérité de mon pro-

nostic, et cette femme, après avoir été trois jours dans l'état d'agonie, est morte aujourd'hui.

Il existe des cas particuliers qui demandent un traitement spécial. Une fille de dix-huit ans, née de parens scrophuleux, fut attaquée de la maladie épidémique pendant l'hiver de 1756. Elle fut traitée par un charlatan du plus bas étage; et bien que son affection eût été légère, elle fut cependant suivie de surdité et d'un léger nuage qui, répandu sur son esprit, diminuoit la sagacité qu'elle avoit auparavant. En outre la peau se couvroit souvent de pustules accompagnées de démangeaison, et semblables à une galle épaisse. Je jugeai qu'il falloit regarder la maladie comme dépendante plutôt de l'affection scrophuleuse que de l'obstruction bilieuse du foie. Tel est en effet le génie du virus scrophuleux déjà adulte, quand il vient à être mis en mouvement par l'action fébrile, et que celle-ci n'a pas assez d'énergie pour en opérer la coc-

tion, il produit des engorgemens dans la plupart des extrémités vasculaires. C'est pourquoi après avoir employé les purgatifs je donnai le remède altérant de *Plummer*, avec les cloportes, le sucre et le camphre; et quoiqu'il y ait à peine quinze jours que le traitement soit commencé, il y a déjà du mieux (1).

(1) Voyez, sur cet excellent médicament, la dissertation de son auteur, et la traduction qu'en a publiée l'illustre *Werlhoff*, qui l'a même enrichie de notes. Il m'a toujous mieux réussi quand je l'ai employé sous forme pulvérulente, et il est en général avantageux de l'unir au sucre et aux cloportes; j'y joignois le camphre, parce qu'il a la propriété de prévenir la salivation, propriété qui m'étoit bien connue et par mes propres expériences, et par celles de plusieurs autres praticiens. Il ne faut pas croire, pour cela, que je prétende qu'il soit nécessaire d'éviter toujours la salivation dans le traitement des maladies scrophuleuses, car j'ai moi-même heureusement guéri, par ce moyen, plusieurs tumeurs de cette nature, qui occupoient les glandes trachéales, jugulaires et maxillaires.

Accidens consécutifs produits de la débilité.

Il est un troisième ordre d'accidens consécutifs, ceux qui dépendent de l'atonie des solides; « car la fièvre et » l'action des médicamens produisent » dans les viscères un état de débilité, » et par suite une laxité de parties qui » exigent l'emploi des astringens et des » toniques (1) ». *Sennert* met au nombre des indications que présente la fièvre putride, « de ramener à leur état » naturel, et de fortifier les parties débi- » litées et par l'intempérie fébrile, et » par l'action de la matière morbifi- » que (2) ». Dans quelques organes le relâchement de la fibre est la suite d'une tension excessive; dans quelques autres, d'oscillations trop fréquentes; dans tous il est le produit de la chaleur, du défaut

(1) *Primerose*, De febrib. lib. 2, cap. 9, p. m. 106.

(2) De febrib. lib. 2, cap. 4, p. 146.

de sucs bien élaborés, et de l'influence de la putridité. Ce n'est point ici le cas d'énoncer les maux qu'entraîne le relâchement de la fibre, je me contenterai donc d'indiquer les principaux symptômes qui, dans notre maladie, furent la suite de ce relâchement. Il y avoit, 1° un certain degré d'affoiblissement des facultés sensitives, ce qui n'arrivoit qu'à ceux qui avoient essuyé des accidens graves, et parmi ceux-là même tous ne l'éprouvoient pas. On attribue ces symptômes « à l'état de fa-» tigues où le cerveau a été réduit par » la violence de la fièvre, et il s'est » toujours dissipé spontanément dans » l'espace de quelques semaines (1) ». Souvent telle est l'union intime du physique et du moral, la vigueur de l'esprit marchoit dans son retour sur la même ligne que les forces du corps, et celui qui, sans données préliminaires, n'eût aperçu que ce phénomène, et n'eût

(1) *Kloekhof.* Ouvrage déjà cité, p. 113.

suivi que les lumières de la raison dans le jugement qu'il eût porté, celui-là, dis-je, ne se fût jamais douté de l'existence de deux substances distinctes.

Mentem sanari corpus ut ægrum
Cernimus, et flecti medicinâ posse videmus;

2°. Les malades recouvroient leurs forces plus lentement qu'à la suite des autres maladies aiguës, ce qui, si je ne me trompe, dépendoit de ce que l'estomac et les autres organes digestifs avoient été plus affectés dans celle-ci, où ils étoient sans cesse accablés et irrités par la matière morbifique elle-même; et leur foiblesse étoit encore augmentée par l'action répétée des purgatifs qui ne laissent pas de nuire parfois au système digestif. Tant que la digestion ne se fait que d'une manière imparfaite, la réparation des forces ne peut avoir lieu.

Quelques individus chez lesquels le système nerveux, dont l'activité et l'énergie dépendent si fort de l'état de l'estomac, étoit extrêmement affoibli, m'ont présenté tous les signes de l'excessive

mobilité, et sur-tout les pleurs involontaires qui en sont le principal symptôme.

La maigreur se dissipoit à mesure que les forces commençoient à renaître; j'ai vu même des convalescens qui engraissoient subitement après le retour de l'appétit; mais c'étoit une graisse molle et œdémateuse, formée par une matière nutritive qui n'étoit que grossièrement élaborée et imparfaitement assimilée. Rien n'étoit plus avantageux dans ce cas que l'exercice.

J'ai pu observer chez un jeune étranger presque toute la série des symptômes qui étoient le produit de la débilité. Il étoit âgé de onze ans, d'une structure foible et d'une constitution délicate. Quelques mois auparavant il avoit eu la rougeole, et il ne s'étoit rétabli qu'avec peine. Au commencement de juin il éprouva, comme tous ceux qui étoient attaqués de la fièvre épidémique, de la foiblesse, des lassitudes, du dégoût; mais ce que je n'avois observé chez aucun autre, il apparut dès le début de

la maladie, sur la partie moyenne et antérieure de son cou une éruption dont il est bien difficile de donner une bonne description. Elle présentoit la nature et le caractère dartreux, mais sa forme étoit très-singulière; elle formoit deux bandes circulaires concentriques, d'une régularité si parfaite que l'homme le plus habitué à se servir du compas n'eût pu les tracer d'une manière plus exacte. Chaque bande avoit trois lignes de large, le diamètre extérieur du cercle intérieur avoit près de deux pouces d'étendue, le diamètre correspondant du cercle extérieur en avoit trois. Je prescrivis l'ipécacuanha avec une demi-once de manne, et le malade se trouva mieux après l'effet de ce médicament; l'éruption se dissipa peu à peu et disparut entièrement au bout de quelques jours, et l'appétit commençoit à renaître. Au bout de huit jours environ (pendant ce tems il avoit à mon insçu fait usage des bains chauds), la maladie reprit subitement et avec plus de violence; j'em-

ployai le traitement qui paroissoit le mieux indiqué, ne perdant jamais de vue les modifications que nécessitoit la constitution du malade. Cependant le mal fut très-grave et dura pendant six semaines, la fièvre étoit continue avec des exacerbations quotidiennes, le dégoût étoit extrême et la diarrhée presque continuelle. Vers la seconde semaine la tête s'affoiblit, la parole devint embarrassée et la mémoire chancelante. Quand il commença à sortir de son lit il ne savoit plus marcher, et il pleuroit sans savoir pourquoi; il étoit tourmenté par l'appétit ou plutôt par une véritable faim, et s'il lui arrivoit de la satisfaire sans précaution il éprouvoit bientôt de la fièvre et de la lienterie. Les forces ne se rétablissoient point, et il s'en retourna dans son pays au bout de trois mois sans les avoir recouvrées (1). Il avoit considérablement

(1) La rougeole, dont la solution n'avoit pas été complète, avoit-elle imprimé un caractère particulier à la maladie sub-

cru pendant sa maladie, il crut pendant qu'elle dura, et il continua de croître après son retour chez lui; et j'ai su qu'il avoit à peine recouvré la santé au bout de six ans, ce qui me paroît du à cet accroissement trop rapide. En effet la nutrition ne se fait alors que d'une manière imparfaite, les sucs nutritifs sont plutôt *juxta posés* que vraiment assimilés, les fibres dans l'état de relâchement sont incapables de remplir aucune de leurs fonctions : il se fait dans toutes les parties des congestions d'humeurs stagnantes et crues, car la cachexie est toujours la suite de l'affoiblissement des solides. D'après un grand nombre d'exemples que j'ai rassemblés avec soin, il est bien prouvé pour moi qu'un accroissement trop subit, qu'il soit accom-

séquente ? C'est ce que je laisse à la décision du lecteur; mais si l'on considère cette maladie, les symptômes qui l'ont précédée, les accidens qui l'ont suivie, il me semble qu'on n'hésitera pas dans le jugement que l'on doit porter.

pagné de fièvres ou non, est presque toujours fatal. Chez beaucoup d'individus je l'ai vu suivi d'une débilité et d'une langueur qui ont duré pendant plusieurs années, de phthisie mortelle chez d'autres; enfin chez quelques-uns, la disposition vicieuse qu'il introduit dans la constitution, se propageant jusqu'au terme de la vie, devient une source d'infirmités continuelles. Les seuls moyens utiles dans ce cas sont les fortifians de tous genres, tant diététiques que pharmaceutiques, l'exercice, les frictions, les bandages compressifs, les aromatiques, les martiaux, le kina, les vins généreux. Rien n'est alors plus pernicieux que les évacuations, de quelque nature qu'elles soient, mais aussi dans ces circonstances il n'est rien qui l'emporte sur les bains froids dont les anciens, plus sages que nous parce qu'ils suivoient plus fidèlement la voix de la nature, ont fait un si grand usage et tant de cas. La physique nous démontre la salubrité du bain froid; elle

nous est démontrée encore plus surement par la pratique journalière de ces peuples que nous appelons barbares, parce qu'ils ne sont pas aussi dépravés que nous; par l'expérience des Anglois, et je crois pouvoir ajouter, par mes propres observations. Il convient toutes les fois qu'il y a de l'atonie, et aujourd'hui elle se rencontre par-tout; il n'est pas moins utile pour combattre les accidens que l'atonie traîne à sa suite : tels sont les mauvaises digestions, la débilité nerveuse, la mobilité, les fleurs blanches, et tous les désordres qu'elles produisent, pourvu toutefois qu'il n'y ait aucune des circonstances qui le contr'indiquent, une vomique par exemple, ou des obstructions incurables. L'enfant dès les premiers momens de sa vie (1), le vieil-

(1) La force du préjugé est encore trop grande, pour que les mères se décident à plonger leurs enfans dans l'eau froide; mais il est une méthode plus douce, et qui a, je le sais, fort bien réussi à plusieurs personnes; c'est celle de laver deux et même trois fois par

lard même peuvent en user avec avantage. Enfin il n'est point de remède plus efficace, et je ne crains pas d'assurer que si l'on ne revient à son usage, on verra chaque jour augmenter cette dégénération de l'espèce humaine que tout le monde aperçoit et à laquelle personne ne cherche à mettre un terme; au contraire même on l'augmente chaque jour par l'emploi aussi pernicieux que condamnable (excepté dans un petit nombre de cas) des bains chauds, qui ont bientôt détérioré les tempéramens les plus robustes, et qui, introduisant un état de débilité dans toute la machine, ouvrent ainsi la porte à une foule de maux, « car il n'y a qu'un pas de la foi» blesse à la maladie (1)». Mais revenons à notre sujet.

---

jour, l'enfant, de la tête aux pieds, avec une éponge imbibée d'eau froide : par ce moyen on le fortifie et on prévient les maux qui sont la suite de la foiblesse.

(1) Hippocrate, de priscâ medicinâ, Foes. p. 12.

Je me suis bien gardé de donner les astringens à nos malades quand ils étoient dans cet état de débilité, je craignois en effet qu'ils ne resserrassent trop tôt le ventre, dont il étoit important d'entretenir la liberté; les toniques légers, les vins généreux, les frictions faites sur l'abdomen, car c'est toujours vers cette partie que doit se diriger notre attention quand nous avons affaire à des gens affoiblis, l'exercice enfin remplissoient parfaitement le but que l'on devoit se proposer dans ces cas, pourvu qu'on empêchât le malade de surcharger son estomac d'une trop grande quantité d'alimens. Il n'est rien en effet qui nuise plus à la digestion, rien par conséquent qui soit plus propre à entretenir l'atonie générale. Il n'étoit pas toujours facile d'obtenir ce qu'on désiroit d'eux sur ce point, et à la suite d'une abstinence aussi prolongée, le desir de prendre des alimens étoit si impérieux, que les jeunes gens sur-tout avoient beaucoup de peine à se contenir dans les bornes de la mo-

dération; mais aussi quand ils venoient à s'en écarter, le châtiment suivoit de bien près la faute.

Quelques-uns éprouvoient des douleurs d'estomac assez violentes, mais elles cédoient facilement à l'usage d'une infusion de quelques plantes amères dans le vin ou de l'élixir viscéral.

Un autre symptôme très-fâcheux que j'ai encore observé, étoit une insomnie, opiniâtre, ou du moins un sommeil d'un mauvais caractère. J'attribuois cet accident à trois causes; 1° à l'ataxie nerveuse qui accompagne toujours l'état de convalescence; 2° à ce que les malades avoient perdu l'habitude du sommeil : il est d'observation en effet que quand, dans l'état même de parfaite santé, on a passé quelque tems sans dormir, on ne parvient que difficilement à recouvrer l'usage du sommeil, et je puis malheureusement me citer moi-même comme une preuve trop véritable de ce fait; 3° à la foiblesse de l'estomac, « car le sommeil dépend entièrement

» de l'organe gastrique (1), vérité qui n'a été que trop bien prouvée par les

(1) *Boerhaave*, respons. consultat. circa dysent. castrens. consult. t. 2, p. 22. Voyez *Haller*, Lin. phys. où il est absolument du même avis que nous. D'autres physiologistes d'une grande réputation, et dont l'autorité est pareillement d'un grand poids, *Boerhaave*, *Senac* et plusieurs autres, mettent au nombre des causes de sommeil, les alimens de difficile digestion, ou pris en trop grande quantité. Comment expliquer cette contradiction? La nature pourroit-elle, dans quelques occasions, s'écarter de la route qu'elle s'est tracée, ou bien ces grands hommes se seroient-ils trompés? Rien de tout cela n'a lieu. Dans l'état naturel le sommeil est toujours la suite d'un certain épuisement des esprits animaux, du calme de tous les mouvemens, de l'absence de l'anxiété et de la douleur; il ne peut exister si l'une ou l'autre de ces deux conditions vient à manquer. Maintenant, lorsque chez un homme sain et robuste l'estomac vient à être rempli d'alimens, le stimulant qu'ils portent sur cet organe détermine vers lui l'afflux d'une plus grande quan-

effets funestes qui ont été la suite de l'emploi des amigdalins, des nitreux, des

---

tité d'esprits animaux, qui par conséquent se trouvent en moins relativement aux autres fonctions qu'ils doivent soutenir et exciter. Le stimulant n'a pourtant point assez d'énergie pour causer de l'anxiété et de la douleur, car chez un homme sain les mouvemens s'exécutent toujours paisiblement; il n'est donc point étonnant que le sommeil survienne alors. Mais les choses se passent bien différemment chez un individu foible et malade; il y a en effet chez lui défaut d'esprits animaux et cependant insomnie. Quelle en est la raison? C'est que les mouvemens nerveux ne s'opèrent pas avec calme, car nous avons dit que la crudité des humeurs donnoit naissance à la mobilité. De plus, chez un individu affoibli, toutes les fonctions ne s'exécutent que d'une manière pénible; ainsi les mêmes substances qui, introduites dans l'estomac de l'homme qui jouit de la santé, n'eussent fait en le stimulant légérement, que lui procurer le sommeil, deviennent chez un malade des excitans trop énergiques qui, causant un mal-aise universel,

narcotiques, des bains de pieds, donnés dans la vue de guérir cette insomnie, et qui ne faisoient que l'augmenter chaque jour davantage en augmentant l'état de langueur de l'estomac et la foiblesse générale. Les seuls moyens qu'on pût alors employer avec succès étoient les toniques dont j'ai parlé, les alimens nourrissans et d'une digestion facile; il falloit souper légérement et s'abstenir de boissons (1) chaudes. Le vin de Malaga

---

augmentant la crudité, produisent la douleur, l'anxiété, la mobilité et l'insomnie. L'on doit remarquer enfin que bien que le sommeil puisse être le produit de la satiété, rarement il est dans ce cas aussi paisible, aussi réparateur que chez l'homme qui n'a point fait d'excès. Quiconque voudra d'ailleurs se donner la peine de comparer l'endroit de *Boerhaave* que j'ai cité, avec ce qu'il dit dans ses *institutions* à l'article du sommeil, verra que notre distinction n'avoit point échappé à ce grand homme.

(1) « Le mélange continuel et lent d'une » boisson chaude et aqueuse avec le sang,

ou quelqu'autre de ce genre pris avant le repas et le soir, réussissoit aussi parfaitement. J'ai encore obtenu de bons effets des fleurs martiales de sel ammoniac, que j'ai employées d'après *Boerhaave* (1).

Je me souviens, et ce fait est ici très-important, d'avoir guéri, il y a quelques années, une femme qui, depuis six mois, étoit tourmentée toutes les nuits et souvent pendant le jour, d'une odontalgie cruelle, jointe à une insomnie extrêmement opiniâtre. Les saignées, les purgatifs, les bains, les eaux minérales, les vésicatoires, les raffraîchissans de toute espèce, non-seulement n'avoient produit aucun bien, mais avoient au contraire augmenté le mal. Je lui conseillai de prendre, deux fois par jour et en se couchant, une infusion de substances aromatiques, toniques et stomachiques, dans le vin. Bientôt les maux de dents

---

» s'oppose à ce que le sommeil ait lieu » (*Boerh.* inst. § 592).

(1) Chem. proc. 169, t. 2, p. 286.

diminuèrent, avant un mois ils étoient totalement dissipés et le sommeil étoit revenu.

L'illustre *Haller*, dont les entretiens sont toujours pour moi une source nouvelle d'instructions, me disoit dernièrement qu'à la suite de ces fièvres érysipélateuses, auxquelles il n'est malheureusement que trop sujet, les raffraîchissans ne faisoient qu'augmenter l'insomnie qui le tourmente, et qu'il n'avoit point trouvé de meilleur moyen pour la dissiper que l'usage d'un vin portugais très-généreux.

Mais aussi dès que nos malades avoient pleinement recouvré la santé, leur sommeil devenoit plus profond qu'avant la maladie; il n'est pas difficile d'en apercevoir la raison.

Chez quelques personnes, chez les jeunes gens sur-tout, j'ai observé des symptômes fébriles qui avoient quelques rapports avec ceux de la fièvre hectique; j'ai cru qu'on devoit les attribuer au travail de la nutrition, et c'est tou-

jours contre l'état d'atonie, et non contre la fièvre, que j'ai dirigé mon traitement; si l'on agissoit autrement, la terminaison étoit toujours funeste. Je ne puis m'empêcher ici de m'élever contre l'habitude détestable que l'on a de conclure toujours de la sensation de chaleur, à la nécessité d'employer les médicamens que les auteurs de matière médicale nomment proprement raffraîchissans; car cette sensation de chaleur est très-souvent due au défaut de bons sucs, à l'acrimonie et à la crudité, qui sont le produit de la foiblesse, et souvent la fièvre n'est causée que par l'atonie du système vasculaire. Combien ne voyons-nous pas tous les jours de santés ruinées, parce qu'en pareil cas on a eu recours aux saignées, aux raffraîchissans, aux lavemens et aux bains tièdes : moyens qui tous ne font qu'augmenter la foiblesse, la crudité, l'acrimonie et la chaleur, et qui donnent enfin naissance à la véritable fièvre hectique qu'on auroit prévenue si l'on avoit employé les toniques, le

quinquina, les martiaux, le vin et les bains froids.

Rien n'est plus commun dans la pratique, que de rencontrer des malades qui se plaignent de ce qu'ils nomment *échauffement*. Les médecins qui dans ces cas emploient le traitement antiphlogistique, commettent une erreur bien grossière; car il seroit peut-être impossible d'exciter chez eux par aucun moyen, cette diathèse inflammatoire qu'ils s'efforcent de détruire. Le véritable échauffement (qu'on me pardonne le mot) est une inflammation légère; le faux échauffement diffère totalement de l'affection phlogistique. Au premier aspect ils présentent quelques symptômes qui leur sont communs, et si, trompé par les apparences, on emploie dans ces deux cas le même traitement, ce qui n'est malheureusement que trop ordinaire, on fera du bien aux uns, et l'on tuera les autres.

Je passerai très-légérement sur un autre symptôme qui, bien que très-ef-

frayant pour les malades, n'étoit pourtant accompagné d'aucun danger; je veux parler d'une anasarque presqu'universelle qu'éprouvèrent quelques sujets déjà avancés en âge; mais pour l'ordinaire elle disparoissoit à mesure qu'ils recouvroient leurs forces. Je n'ai point vu, je n'ai pas même entendu dire qu'elle ait jamais dégénéré en véritable hydropisie, et les toniques que j'ai déjà indiqués tant de fois suffisoient pour la combattre et la guérir. Dans le cas où j'ai rencontré des tumeurs des extrémités inférieures plus opiniâtres, je joignois alors à l'usage de la teinture martiale acide, la compression avec des bandes de flanelle que j'avois soin de faire arroser d'eau de vie et de vinaigre, et de serrer peu à peu chaque jour. Au reste on verra par la suite que ces moyens eussent été nuisibles dans les cas où la tuméfaction étoit le produit des obstructions.

Si notre maladie, quand elle avoit été mal traitée ou qu'elle ne l'avoit été qu'imparfaitement, laissoit après elle

des traces funestes de son existence, elle procuroit à quelques individus une santé plus ferme et plus vigoureuse. En effet, un traitement méthodique débarrassoit les viscères de toutes les matières saburrales qu'ils pouvoient contenir, détruisoit toutes les obstructions, adoucissoit toutes les acrimonies humorales; et l'on peut dire de la fièvre de Lausanne ce qu'un homme, dont le nom sera toujours cher à l'humanité, à raison de l'excellent ouvrage qu'il a donné sur l'inoculation, *J. Kirkpatrick*, a dit de la fièvre intermittente, savoir, qu'elle étoit pour la petite vérole une préparation avantageuse (1). Je donnai mes soins à trois enfans attaqués de la fièvre

(1) « Il est possible que la guérison ré-
» cente de cette fièvre intermittente assez
» modérée qui avoit dissipé complétement
» *l'infarctus* des viscères, eût disposé le corps
» de manière à recevoir l'infection vario-
» leuse, sans qu'elle y excitât d'accidens
» violens et fâcheux » (The analysis of inoculation. p. 219).

bilieuse épidémique, et je les amenai à une guérison parfaite. Ils eurent la petite vérole environ un mois après, et elle fut si bénigne qu'ils n'eurent pas même besoin de moi et que je ne les vis que par hasard. Deux de ces enfans avoient dix ans et l'autre en avoit treize. A la fin du printems, un gentilhomme allemand, âgé de vingt-deux ans, fut attaqué de la même maladie bilieuse au moment où on le préparoit à l'inoculation. Lorsque la fièvre fut guérie je lui conseillai de manger pendant tout l'été une aussi grande quantité de fruit qu'il le voudroit, et sans employer d'autres moyens qu'une potion laxative que je donnai le 14 septembre, je le fis inoculer le 16, et la petite vérole fut aussi bénigne qu'on pouvoit le désirer, quoique les pustules fussent au nombre de plus de deux cents, et qu'elles parvinssent à l'état de maturation parfaitement remplies d'un pus du meilleur caractère (1).

(1) J'avois imbibé de pus varioleux le fil

Cela n'étonnera point ceux qui voudront considérer la chose avec attention. En effet, tout le secret de l'inoculation consiste à n'introduire le virus varioleux dans un corps, qu'après avoir détruit l'excès de tension et de relâchement, la foiblesse, les obstructions, la cacochymie, les virus et toutes les semences morbifiques qu'il pourroit contenir, en un mot, dans un corps parfaitement sain mais non pas d'une vigueur athlétique; toute la préparation n'a donc pour but que d'amener le sujet à cet état de santé, de détruire les différens vices que je viens d'énumérer, par les moyens convenables. Quant à ceux chez lesquels il en existe qui soient au dessus des res-

---

que j'employai dans cette occasion, le 17 juillet de l'année 1757, c'est-à-dire, 26 mois auparavant. Je ne crois pas qu'on en ait jamais employé de plus anciennement préparé, et il est important qu'on sache que cette ancienneté ne diminue point l'énergie du virus, car le malade commença à ressentir ses effets dès le 22 septembre.

sources de l'art, on doit les abandonner à leur malheureux sort.

Il est facile de voir que nos malades, quand ils avoient recouvré la santé et les forces, se trouvoient avoir toutes les conditions requises. Il n'est point pour la petite vérole de complication plus funeste que la cacochymie bilieuse (1), et bien certainement personne n'en étoit plus complétement exempt qu'eux lorsqu'ils avoient été traités d'une manière convenable.

Après avoir terminé tout ce qui regarde l'histoire, le traitement et les accidens consécutifs de la maladie, il nous reste encore à parler de la curation de quelques symptômes, et à examiner quelques remèdes que je n'ai pas cru devoir employer, quoique je n'ignorasse pas qu'ils l'eussent été par quelques praticiens.

Curation des symptômes.

Toutes les fois que le médecin s'oc-

(1) *Kirkpatrik*, ibid, p. 233.

cupe de la curation des symptômes, il doit avoir sans cesse présent à l'esprit ce précepte de *Bennet* : « Prenez garde » que le tronc ne prenne de l'accroissement tandis que vous élaguez les rameaux (1) ». Il doit se rappeler sans cesse les avis d'un médecin très-illustre, du célèbre *Gaubius*, qui nous dit : « Il ne » faut pas que votre traitement soit dirigé contre tous les symptômes, mais seulement contre les symptômes les plus » urgens, car ils cessent spontanément » aussitôt qu'on a détruit la maladie ou la » cause qui l'avoit produite, et souvent ils » présentent un aspect si différent, qu'ils » fournissent des indications ou trop » opposées, ou mêmes contraires (2) ». En effet, le nombre des symptômes qui exigent un traitement spécial est trop borné, et l'on doit bien se garder d'em-

(1) Theatrum tabid. exercit. 27. de usu perdulcium, p. m. 91.

(2) De methodo concinandi formul. med. § 45.

ployer jamais des moyens contr'indiqués par la cause qui a produit l'affection principale. Un médecin inattentif pourroit facilement être trompé par l'aspect prothéiforme des maladies, mais les contr'indications sont moins fréquentes qu'on pourroit bien le croire, et tels symptômes qui au premier coup d'œil paroissent étrangers au caractère générique de l'affection principale, dérivent cependant comme les autres d'une cause commune et se dissipent heureusement par la continuation des remèdes dirigés contr'elle. Nourri de semblables principes, on se doute bien qu'il m'est rarement arrivé de faire la médecine du symptôme; les évacuations alvines pouvoient seules guérir la céphalalgie, et les linges imbibés de vinaigre, appliqués par les garde-malades, ne procuroient qu'un soulagement passager. On verra par la suite pourquoi je n'ai point employé les narcotiques dans les insomnies même les plus opiniâtres. La lipothymie étoit un accident très-rare, et il est

très-rare aussi que le médecin s'en occupe. On ne devoit et on ne pouvoit même pas employer contre la diarrhée d'autres médicamens que les évacuans et les acides; il eût été absurde de vouloir exciter l'appétit à l'aide des échauffans et des aromatiques. Enfin c'est avec raison qu'on tourne en ridicule et que les gens d'esprit condamnent cette médecine qui se dirige tantôt vers la tête, tantôt vers la poitrine, tantôt vers les reins et vers le ventre, et qui non-seulement ne guérit point, mais encore est extrêmement pernicieuse. Je n'ai donc qu'un seul exemple de curation des symptômes, qui mérite d'être rapporté.

Un cordonnier allemand, natif, à ce que je crois, de Zurich, fut attaqué de la maladie épidémique, au mois d'octobre 1755. Appelé près de lui le troisième jour après l'invasion, j'ordonnai pour le lendemain l'émétique et les autres remèdes que je crus convenables; mais cet individu étant excessivement entêté, refusoit toute espèce de boissons, et l'on ne

pouvoit parvenir à lui en faire prendre qu'une très-petite quantité; il ne vouloit point aussi observer le régime que je lui avois prescrit. Le huitième jour je donnai un purgatif; le dixième il y avoit déjà un météorisme si considérable que la peau de l'abdomen commençoit à devenir rouge par suite de l'extrême tension. L'abaissement du diaphragme étant devenu impossible, la respiration étoit très-courte, le pouls étoit petit, mais ce qui m'étonna, la tête étoit parfaitement libre. Craignant les maux qui pouvoient résulter de la compression de tous les viscères et du défaut de respiration, ne pouvant attribuer le météorisme à d'autres causes qu'à la raréfaction des substances gazeuses dégagées par la putréfaction de la bile, dont on n'avoit point réprimé l'effervescence par des boissons assez abondantes, m'étant auparavant bien assuré, en palpant le ventre, qu'il n'existoit point d'obstruction antérieure à la maladie, ayant d'ailleurs à traiter un malade d'une humeur difficile, et qui n'o-

béissoit qu'avec peine à mes avis, je me demandai quel seroit le moyen le plus prompt de redonner aux fibres le ton qu'elles avoient perdu, de modérer la tuméfaction venteuse, et d'arrêter la putréfaction. Je me rappellai alors les préceptes des anciens sur l'usage de l'eau froide, les observations de quelques modernes et mes observations propres sur le même objet. Quand j'eus considéré tout cela avec attention, j'ordonnai de lui appliquer sur toute l'étendue de l'abdomen des linges pliés en quatre, imbibés de l'eau de fontaine la plus froide qu'on put trouver, de les renouveler tous les quarts d'heure, et de lui faire boire à chaque quart d'heure aussi trois onces de la même eau (1). Dans

(1) *Hippocrate* a conseillé l'emploi de ce moyen dans la fièvre ardente bilieuse. « Si » la chaleur est excessive, dit-il, appliquez » des linges imbibés d'eau froide sur la partie » où le malade dira qu'elle est plus ardente » (De intern. affect. Foes. p. 553); conférez *Alexandre* de art. medend. lib. 7. cap. 15;

l'espace de deux heures le gonflement du ventre se dissipa, la respiration devint

---

Cœlius Aurelianus de acutis passion. lib. 3. cap. 21 ; *Ætius*, tetrab. 3, serm. 4, cap. 27 et 28 ; *Th. Bartholin* de usu nivis, cap. 24 ; *Bianchi*, p. 581. *Zacutus Lusitanus* parvint à guérir, à l'aide de cette méthode, un jeune homme éminemment bilieux, tourmenté d'une colique terrible, contre laquelle il avoit inutilement employé tous les autres remèdes : « Voyant, dit-il, que la douleur devenoit plus vive et que la soif augmentoit, j'appliquai sur la partie une certaine quantité de neige, et j'ordonnai au malade de boire tant qu'il voudroit de l'eau sucrée très-froide. Une heure s'étoit à peine écoulée qu'il s'écria qu'il étoit guéri » (Praxis admi. lib. 2. obs. 23, p. m. 195). On m'objectera peut-être qu'il s'agit ici de colique et non de tympanite ; mais ma conclusion n'en est que mieux fondée : d'ailleurs si la cause est la même, qu'importe que les symptômes présentent un aspect différent? Ce n'est point ici le lieu d'expliquer comment la même dégénération bilieuse peut produire tantôt la colique,

plus facile, trois heures s'étoient à peine écoulées, lorsqu'a la suite d'une légère

---

tantôt le cholera, quelquefois le volvulus ou la dyssenterie, d'autrefois l'apoplexie; il suffit que l'expérience, d'accord avec la raison, ait prouvé que le même traitement peut réussir dans tous les cas. On peut s'appuyer encore d'observations plus récentes, et parmi ces observations on doit mettre au premier rang celles que rapporte *Combalusier* dans son excellente *pneumatopathologie*.

Une femme étoit attaquée de tympanite, on avoit employé en vain les remèdes les mieux indiqués; *Rast*, médecin de Lyon fort instruit, la guérit par l'application externe et l'usage interne de l'eau froide. Je connois plusieurs médecins qui, après avoir épuisé tous les moyens contre des coliques violentes, ne sachant plus que faire, ont employé l'eau froide et guéri la maladie. J'avoue qu'il faut une certaine hardiesse pour user de ce remède; mais il en est de celui-là comme de tous ceux qu'on nomme héroïques; appliqué à propos il sera très-utile, à contre-tems il sera extrêmement nuisible. Enfin l'eau froide doit

colique avec des borborygmes continuels, il eut des selles bilieuses très-abondantes. Je fis cesser l'application des linges, la nuit suivante il dormit, le lendemain le ventre s'étoit ramolli, la fièvre étoit considérablement diminuée, et il se rétablit très-bien en continuant à boire son eau froide. J'ai dans beaucoup d'autres cas éprouvé la grande efficacité de ce moyen, et l'on ne peut que regretter qu'il ne soit plus en usage. Aujourd'hui nous n'employons que les substances préparées et souvent dépravées par l'art pharmaceutique. Les anciens plus sages que nous donnoient, quand la coction étoit parfaitement établie, l'eau froide comme un excellent tonique, et ils permettoient aux malades d'en boire tant qu'ils vouloient : ce qui est prouvé par les ouvrages *d'Hippocrate*, *d'Aretée* (1),

être employée avec prudence, par un médecin prudent, et celui qui ne connoît pas bien la manière de s'en servir, doit s'en interdire l'usage.

(1) L. 2, cap. 7.

de *Galien* (1), *d'Alexandre* (2), de *Cœlius Aurelianus* (3) et de quelques autres. *Galien* reprochoit déjà à ses contemporains de négliger l'usage de l'eau froide, et il les appeloit pour cela *hydrophobes*. Parmi les modernes, *Fernel* (4), *Hofmann* (5), *Van-Swieteten* (6), *Kloekhof* (7), *Grainger* (8) et beaucoup d'autres ont conseillé l'eau froide et indiqué la manière de l'employer.

Les mouvemens convulsifs des membres, qui sont dus à la sympathie établie

---

(1) Method. medend. l. 9, cap. 6.

(2) L. 7, cap. 15, l. 12, cap. 2.

(3) De acutis passion. l. 3, cap. 21.

(4) Method. curand. febres. cap. 2. oper. pag. 389.

(5) De medend. method. sect. 2, cap. 11. p. m. 469. de intestinor. dolor. obs. 4 et 5. t. 4, p. 293.

(6) Aph. 640. t. 2. p. 215. ibid. aph. 730. p. 422, aph. 743. p. 494.

(7) Opuscul. p. 18.

(8) Febris anomala batav. p. 79.

entr'eux et l'estomac au moyen des communications de la sixième paire avec les nerfs de l'épine, n'exigent point un traitement particulier, et dans ces cas les antispasmodiques tirés du règne animal ont fort mal réussi à plusieurs personnes, bien que les accidens nerveux parussent quelquefois constituer la maladie principale. Un ministre du culte, homme fort estimable, éprouvoit de la fièvre, de la céphalalgie et des nausées; mais les plus fâcheux de tous les symptômes étoient des mouvemens convulsifs violens et frequemment renouvelés; ils paroissoient tirer leur origine du diaphragme ou de quelques plexus voisins; ces secousses agitoient quelquefois fortement tout le corps, quelquefois un seul membre, tantôt l'un tantôt l'autre éprouvoient des mouvemens convulsifs. Si j'eusse employé les remèdes nervins dont je viens de parler, j'aurois bientôt conduit le malade au tombeau; mais sans m'occuper des symptômes je ne songeai qu'à détruire la *cacochylie* bilieuse, et je

donnai pour y parvenir l'émétique, les purgatifs et les acides. Telle étoit aussi la méthode que suivoit *Alberti :* « Quand » le malade, dit-il, est menacé de con- » vulsions imminentes, il faut avant » tout veiller à ce que l'évacuation de » la matière bilieuse se fasse convena- » blement, et avoir soin d'entretenir » la liberté du ventre en donnant des » lavemens, quand cela est néces- » saire (1) ».

Bien des siècles avant *Alberti, Galien* nous avoit donné d'excellentes observations sur cet objet : « Nous voyons, » dit-il, des individus attaqués de fièvre » être saisis subitement de convulsions, » sans qu'elles aient été annoncées par » aucun symptôme précurseur. Il sur- » vient des vomissemens bilieux, et tous » les accidens se dissipent sur le champ. » Or, parmi ceux qui ont éprouvé ces » accidens, quelques-uns ont vomi une » matière brunâtre, d'autres une hu-

(1) Voyez l'ouvrage déjà cité, p. 770.

» meur semblable au suc du por-
» reau (1) ».

Si nous consultons l'illustre *Van-Swieten*, que j'ai cité tant de fois et qu'on ne sauroit citer trop souvent, il nous apprendra que « lorsqu'une bile » trop abondante et trop âcre, flottant » dans les régions précordiales, trouble » les fonctions du cerveau, un vomitif » donné dans ce cas enlevera facilement » cette cause de convulsion fébrile (2) ».

---

(1) (De affect. locorum notitiâ, lib. 5, cap. 5, opera omnia, t. 4, p. 125). Si l'on veut se donner la peine de lire cet endroit, et même la totalité de ce traité, on y rencontrera d'excellentes choses qu'on ne trouve pas même dans les auteurs modernes.

(2) (Aph. 713, t. 2, p. 359). Il donne en cet endroit, sur l'abus des spécifiques, des préceptes qu'on ne sauroit trop inculquer à tous ceux qui doivent exercer la médecine. En effet, les convulsions effrayent promptement ceux qui entourent le malade; ils demandent qu'on employe des remèdes, ils en proposent même, et si le médecin est un

Quand j'avois évacué la matière saburrale, j'employois les toniques, car je ne savois que trop bien qu'il n'est point d'affections qui aient plus de tendance à dégénérer en habitude, que celles du système nerveux, si l'on n'a pas soin de rendre à ce système le ton qu'il peut avoir perdu. L'omission de cette précaution à la suite des maladies aiguës, a souvent donné lieu à la langueur nerveuse; et même, pour le dire en passant, je ne crois pas que l'on doive, dans les maladies nerveuses, employer d'autre traitement. S'il existe un stimulant matériel qui produise une irritation continuelle et cause le renouvellement du paroxisme, il faut l'enlever et ensuite employer les toniques. S'il n'existe point de stimulant manifeste, on doit alors proscrire sévèrement les évacuans, et les fortifians seuls remplissent parfaitement l'indication toute entière.

---

homme foible, s'il n'est pas bien sûr de son fait, tout est perdu.

Je ne terminerai point la considération de cette maladie sans observer que les fièvres excitées par la bile et la dégénération putride font souvent une intensité et une durée beaucoup moins considérables. Il n'est personne en effet qui n'ait vu des éphémères et des synoques simples produites par de semblables causes. Lorsque la matière morbifique est mobile, qu'elle est peu abondante, qu'elle se trouve sur-tout placée dans les intestins, elle peut alors exciter des mouvemens fébriles, assez violens à la vérité, mais qui seront bientôt calmés par des évacuations artificielles ou spontanées. Plusieurs individus après avoir cruellement souffert pendant vingt-quatre heures, se portent ensuite à merveille quand ils ont eu une ou deux évacuations copieuses par le vomissement ou par les selles. Si la cause a jeté des racines un peu plus profondes, la maladie se prolonge pendant trois ou quatre jours; mais il seroit déplacé d'en dire davantage sur ce sujet.

De l'emploi de la saignée dans les fièvres bilieuses.

Ces *phlébotomanes* qui, regardant le sang comme la cause de toutes les maladies, ne parlent que de stase et de pléthore, et saignent dans tous les cas indifféremment, seront sans doute fort étonnés de voir que je n'ai pas même proféré le mot de saignée, quoique l'existence assez fréquente de la chaleur, de la sécheresse de la peau, de la douleur de tête, d'un délire violent et d'une fièvre aiguë, parussent indiquer cette évacuation. Mais malheur à ceux dont les médecins, sans s'inquiéter de la cause, s'efforcent toujours de *juguler* à l'aide de la saignée toute fièvre violente. Combien de fois n'a-t-on pas vu en effet son intensité augmenter après l'emploi de ce moyen, et causer promptement la mort du malade (1)? Il y a environ quatre

(1) Cette méthode est absolument opposée à la doctrine d'*Hippocrate* qui a tellement

ans que j'ai dit dans l'ouvrage que j'ai publié sous le titre d'*inoculation justifiée* (1), que la saignée ne pouvoit jamais être utile que dans le cas où il existe de la pléthore, si ce n'est, peut-on ajouter, dans le début ou le période de crudité des fièvres inflammatoires, à la suite d'un exercice trop violent, dans les cas où un individu auroit été exposé trop long-tems à l'ardeur d'un soleil brûlant, à la suite d'une chute, mais toujours chez les sujets, sinon proprement pléthoriques, au moins robustes, vigoureux et sanguins. Depuis ce tems, bien loin d'avoir changé d'opinion, je n'ai fait que la confirmer chaque jour par des observations nouvelles qui me démontrent de plus en plus combien cette opération est pernicieuse toutes les fois que les conditions que je viens d'énumérer n'existent pas. Je ne prétends pas nier

redouté l'emploi de la saignée dans la fièvre, qu'il a cru que son existence étoit une raison pour ne pas la pratiquer.

(1) P. 49.

que le sang, lorsqu'il est en excès, ne puisse produire des maladies particulières qui indiquent l'emploi de la saignée; mais aussi le sang est le moyen préservatif de toutes les maladies qui ne sont pas causées par son exubérance. Plus ce fluide vivifiant sera abondant, pourvue que ce ne soit pas jusqu'au point de produire la pléthore (elle est très-rare aujourd'hui), plus la santé sera vigoureuse, mieux l'individu pourra résister à la génération et aux atteintes des autres maladies; plus il perdra de sang, plus il sera susceptible d'éprouver leurs influences : car il est bien certain que lorsqu'on vient à tirer du sang à un homme chez lequel ce fluide n'est point surabondant, on favorise par ce moyen la cacochymie, la dégénération putride et toutes les autres maladies qui en sont la suite.

Mais examinons plus particulièrement l'influence de la saignée dans les fièvres bilieuses; tâchons d'abord de savoir si elle a pu être utile, voyons ensuite si

elle n'a pas du produire des effets pernicieux.

L'indication étoit, 1° d'évacuer le foyer morbifique placé dans le système gastrique, intestinal, mésentérique, hépatique, et par conséquent hors du système circulatoire; 2° de corriger la putridité déjà produite, et de redonner aux viscères le ton qu'ils avoient perdu. Quelle pouvoit être d'après cela l'utilité de la saignée? L'exposition de ses effets nous l'indiquera d'une manière plus précise et plus claire : 1° elle diminue la quantité du sang et guérit ainsi les maladies qui sont la suite de cette quantité portée à l'excès; 2° elle modère l'impétuosité des mouvemens, diminue la tension du système vasculaire et favorise ainsi le dégorgement des extrémités capillaires, la résolution et la rétropulsion de la portion de sang qui est engagée dans les vaisseaux, et la résorption de celle qui est épanchée; mais c'est lorsque par suite de l'énergie trop grande des vaisseaux et de l'augmen-

tation de la force circulatoire, excitée par une cause quelconque chez un sujet robuste, le sang venant à acquérir une densité phlogistique, s'arrête et engorge les vaisseaux artériels et veineux; 3° elle introduit dans l'économie un état de laxité qui donne naissance à la débilité et aux maladies atoniques, elle augmente l'irritabilité, dispose à l'ataxie, comme une foule d'observations l'attestent. En effet, quel est celui qui n'a point vu survenir après la saignée des défaillances, des tremblemens, des spasmes vaporeux, universels ou partiels, des délires, des fièvres et des convulsions? J'ai vu chez plusieurs jeunes personnes la saignée pratiquée indiscrètement, dans la vue de remédier aux syncopes, aux suffocations hystériques, causer de véritables et d'horribles mouvemens convulsifs.

J'ai vu dernièrement en pareil cas, un soi-disant médecin prescrire la saignée, un lavement astringent avec le vin rouge, une potion avec le jaune d'œuf,

l'huile et quelques autres drogues de cette espèce. Le résultat de l'emploi de ces moyens fut tel qu'il devoit être nécessairement; il survint des convulsions qu'on n'appaisa qu'au bout de sept jours entiers et avec beaucoup de peine, tandis que s'il se fût contenté de rester simple spectateur, le paroxisme, comme c'est assez l'ordinaire, eût cessé spontanément, et l'on eût pu employer alors les moyens prophylactiques.

Ainsi donc en comparant les indications que présentoit la maladie avec les vertus du remède, il est déjà facile d'apercevoir qu'il n'en remplit aucune; il nous reste à voir maintenant si la saignée ne servoit pas au contraire à augmenter le mal : c'est ce qu'il ne sera pas difficile de prouver.

1° Tout remède qui ne produit pas un effet avantageux est nuisible, et cela est vrai sur-tout de la saignée; car toutes les fois qu'elle ne détruit pas la cause de la maladie, elle abat les forces qu'il est si important de conserver : « car

» rien ne contribue davantage à pro-
» curer une guérison ferme et solide,
» que le bon état des forces du malade ;
» il faut donc avoir le plus grand soin
» de les soutenir (1) ». Plus vous diminuerez ses forces, qui sont les restes de la santé, plus celles de la maladie acquerront de prépondérance.

2° La saignée relâche la fibre et produit par suite deux accidens très-fâcheux et tout-à-fait opposés aux indications curatives, l'augmentation de la putridité et l'affoiblissement des viscères : or le but principal doit être de les fortifier et de combattre la dégénération putride (2). Mais pour ne point laisser de prise aux objections, je prie le lecteur de me permettre une petite discussion.

L'excès de la fièvre inflammatoire,

---

(1) *Van Swieten*, aph. 598, lib. 2, p. 96.

(2) « Tout ce qui tend à relâcher dispose » à la putréfaction » (*Pringle*, mal. des arm. p. 327). Conférez *Baglivi* de fibrâ motrice, lib. post. spec. cap. 17. p. 394.

pourroit-on dire, finit par putréfier toute la masse sanguine, et le moyen de prévenir cette putréfaction c'est la saignée; comment pourroit-elle donc, dans une autre fièvre aiguë, favoriser cette même putréfaction? La réponse est toute simple : lorsque la nature de la maladie vient à changer, les effets ne sont plus les mêmes, et les indications présentées par la fièvre inflammatoire aiguë et la fièvre putride aiguë sont excessivement différentes. Dans la première il y a production de putridité purulente ou gangréneuse dans l'intérieur des vaisseaux, par suite de l'excès du mouvement et de la chaleur. Dans la maladie putride gastrique nous avons affaire à une matière saburrale déposée dans des organes placés hors du système circulatoire, s'y accumulant à cause de l'inertie des solides, passant ensuite spontanément à l'état putride, relâchant tout ce qu'elle touche par l'effet de sa putrescence même, donnant naissance à des évacuations gazeuses qui, n'étant point coercées par les fibres qui sont déjà

dans un état de laxité, les distendent jusqu'à leur faire perdre totalement leur faculté contractile, obstruent tous les organes placés dans le voisinage, les compriment et les déchirent. Maintenant il est facile de concevoir comment la saignée, en relâchant les parties qui contiennent la matière morbifique, peut s'opposer à la putridité ou bien la favoriser, suivant que la maladie est inflammatoire ou putride.

3° Quand la matière putride étoit portée dans le torrent de la circulation, la maladie devenoit plus fâcheuse; or la saignée favorisoit ce transport. « Lors-» que les gros vaisseaux seront désem-» plis, les veines absorbantes pourront » avec plus de facilité transmettre aux » vaisseaux d'un plus gros calibre les » humeurs qu'elles auront pompées, et » la résorption de la matière putride se » fera plus promptement (1) ». Ainsi la maladie se multiplie, toutes les humeurs

(1) *Van Swieten*, § 354, t. 1, p. 550.

se dépravent, la putridité s'empare de toute la machine, et tout espoir de guérison est perdu.

4° Non-seulement la saignée favorise la résorption, mais encore elle augmente les facultés nuisibles de la matière résorbée, car les effets du virus sont d'autant plus grands que la quantité encore saine du fluide sanguin est plus diminuée. Et d'après une loi qui n'admet point d'exceptions, une quantité donnée de venin produit une infection d'autant plus grande qu'elle agit sur une moindre quantité d'humeurs.

Les anciens ont dit que la saignée favorisoit le passage de la bile dans le sang, et que le sang étoit le frein de la bile. Toutefois donc qu'il existe de la putridité, la saignée ne peut être que nuisible, et les maladies inflammatoires nous en fournissent elles-mêmes une preuve, puisque dans ces maladies les médecins défendent de l'employer après le quatrième jour. Il ne faut pas cependant se faire de ce précepte une loi in-

violable, et plus d'une fois après l'expiration de ce terme on a pratiqué la saignée avec succès. Il est toujours vrai pourtant qu'elle est plus avantageuse dans les premiers jours, et qu'elle est souvent nuisible après le quatrième (1). On n'est point encore parvenu à donner de bonnes raisons de ce phénomène, mais quant à moi, je crois pouvoir l'attribuer principalement au changement qu'éprouve la maladie à l'époque du quatrième jour. Avant ce tems elle étoit inflammatoire, après ce terme elle commence déjà à devenir putride. Dans le commencement la saignée s'opposoit à

(1) *Hippocrate* a transgressé lui-même la loi qu'il avoit établie; *Galien* paroît en avoir fait peu de cas; *Boerhaave* s'en est peut-être trop rendu l'esclave; *Kloekhof* dans son excellent ouvrage de *termino v. s. in acutis*, a rassemblé avec soin tout ce qu'on avoit dit pour et contre sur ce point, et il a cru devoir tenir le milieu entre les opinions opposées. Mais je suis étonné qu'il n'ait pas fait valoir les raisons dont je m'appuie ici.

la putridité, elle favorisoit la résolution; lorsque les premiers jours sont écoulés elle augmente au contraire la putridité qui existe déjà. D'après ces considérations, voici la route que je me suis tracée dans le traitement des maladies inflammatoires : tant que les symptômes manifestent la diathèse phlogistique encore existante dans l'état de crudité, je crois la saignée utile à quelque époque que ce soit; mais dès que les signes de la suppuration commencent à se faire apercevoir, quels que soient d'ailleurs les autres symptômes, je proscris entièrement l'emploi de ce moyen de peur de faire dégénérer complétement en maladie putride une fièvre d'abord inflammatoire, de la rendre incapable de se terminer d'une manière critique, de la rendre maligne et enfin mortelle.

Des observations toutes récentes m'engagent à rappeler ici une autre espèce d'abus qu'on fait de la saignée dans les maladies aiguës. Quelques personnes en effet, pleines de confiance en ce seul et

unique moyen, s'efforcent dans ces cas d'obtenir à l'aide de son emploi réitéré, les effets qu'ils auroient du produire avec les délayans, les émolliens et les autres médicamens de cette nature. Cette méthode pernicieuse, en affoiblissant les forces vitales, produit quelquefois la rémission des symptômes phlogistiques; mais comme elle ne remédie point à la crudité des humeurs et qu'elle laisse les solides dans l'état d'atonie, elle donne naissance à une cachexie opiniâtre qu'il eût été facile de prévenir et qu'on ne guérit que très-difficilement. J'ai connu beaucoup de jeunes filles qui, à la suite de maux de gorge qu'on avoit traités de cette manière, étoient subitement devenues chlorotiques. Mais revenons à notre sujet.

5° Il faut remarquer que la génération de la fièvre bilieuse n'est point l'ouvrage d'un moment, que les matières saburrales s'accumulent insensiblement, que les viscères s'obstruent, que les fonctions du système gastrique languissent,

que la digestion et par conséquent la nutrition demeurent imparfaites, que par suite il se forme une moins grande quantité de sang, et que celui qui est formé n'a point ce degré d'élaboration qui seul le rend susceptible d'inflammation. Ainsi donc à l'instant où un individu est attaqué de fièvre bilieuse, il a déjà cessé d'être pléthorique, et il a perdu une partie de ses forces.

6° Plusieurs accidens graves étoient le produit de l'état nerveux, qui s'augmente toujours en raison de la mobilité; or nous avons dit que la saignée lui donnoit toujours un nouveau degré d'intensité, et c'est ainsi qu'elle peut devenir la cause du délire et des convulsions.

Mais, dira-t-on peut-être, la saignée devoit au moins diminuer la fréquence du pouls ou la fièvre? A cela je répondrai, jamais elle n'a produit cet effet et même elle ne devoit pas le produire. En effet, on ne peut guère comprendre comment elle eût pu appaiser la fièvre en donnant

à toutes les causes qui l'excitoient une nouvelle énergie ; mais examinons la chose de plus près : 1° plus la circulation se fait facilement, plus, toutes choses égales d'ailleurs, elle est lente et paisible ; or, comme nous l'avons vu, la saignée produit des obstructions dans les viscères abdominaux. Voilà déjà une première cause de l'accélération du mouvement circulatoire.

2° La circulation est d'autant plus rapide (et cela a été parfaitement démontré par le célèbre *Haller*), que le cœur est plus irritable et le sang plus excitant. Dans notre maladie la saignée augmentoit et l'irritabilité du cœur et la qualité irritante du sang, nouvelle cause de la plus grande fréquence du pouls ; et sans compter les observations que notre épidémie nous a présentées et que je rapporterai par la suite, j'en ai pardevers moi plusieurs autres qui confirment la vérité de cette théorie.

Tandis que je m'occupois de l'étude de la médecine pratique dans l'hospice

de Saint-Eloy, à Montpellier, on avoit dans cette maison l'habitude (et cette méthode a même été publiée par les praticiens *Gouraigne* (1) et *Fizes* (2)), on avoit, dis-je, l'habitude de tirer du sang pendant l'ardeur du paroxisme des fièvres intermittentes et rémittentes. Ainsi j'ai eu plusieurs occasions d'observer les effets de la saignée dans ces

---

(1) Tract. de febr. juxta circul. leges, part. 3, cap. 2, p. 433.

(2) (Tract. de febrib. cap. 12, p. m. 281) Je ne prétends pas examiner ici cette méthode ; mais je crois seulement devoir observer que j'ai vu souvent dans cet hôpital, un nombre infini de fièvres tierces, simples et bénignes, dégénérer en hydropisies incurables par suite des saignées réitérées, de la diète trop sévère et des purgatifs répétés trop fréquemment. On attribuoit cet accident au kina dont l'unique faute, dans ce cas, étoit de n'avoir pu, parce qu'on l'avoit donné trop tard, ranimer les forces et dissiper l'atonie causée par les moyens employés en premier lieu.

maladies qui, chez les habitans du midi de la France, se rapprochent toutes du caractère bilieux. Je puis affirmer avec vérité que plusieurs fois j'ai vu le pouls devenir plus fréquent après l'ouverture de la veine, que jamais je n'ai vu qu'on diminuât par ce moyen la fréquence des pulsations, ou qu'on procurât la terminaison plus prompte du paroxisme : cela n'est arrivé qu'une seule fois chez un jeune homme d'un tempérament sanguin, qui avoit une fièvre tierce ; quelques momens après qu'on lui eût ouvert la veine, la bande s'étant relâchée par hasard, il s'écoula dans très-peu de tems une si grande quantité de sang, qu'il éprouva plusieurs syncopes et la fièvre cessa sur le champ (j'ai cru devoir rapporter ce fait comme étant parfaitement d'accord avec la doctrine des anciens); mais il resta pendant longtems dans un état de langueur. A la tête de cet hôpital étoient deux médecins, qui y faisoient le service par semestre alternativement. Le plus jeune,

dans les fièvres bilieuses, putrides et malignes, employoit la saignée, les purgatifs et les rafraîchissans, et par ce moyen il délivroit plusieurs de ses malades et de leurs maux et de la vie. L'autre, plus âgé, donnoit l'émétique dans le début, et guérissoit presque tous ceux qu'il traitoit, *promptement, surement* et *agréablement.*

En 1753, il y eut à Lausanne beaucoup de personnes qui furent attaquées de péripneumonies bilieuses : toutes celles que l'on saigna périrent. Pour moi je donnai mes soins à plusieurs de ces malades, je les guéris tous et toujours sans saignée ; quant aux autres ils éprouvoient après cette évacuation une plus grande difficulté de respirer, accompagnée de délire. J'en vis quelques-uns vers la fin de leur maladie, et tous avoient la respiration très-prompte et très-courte, un délire violent, le pouls petit, très-prompt et très-dur.

La véritable méthode curative con-

sistoit à donner d'abord l'émétique en lavage, puis ensuite beaucoup de lavemens, des diurétiques acides en grande quantité, et à faire respirer fréquemment la vapeur du vinaigre.

Si nous consultons les médecins les plus fameux, leurs préceptes viendront encore confirmer notre opinion; si nous ouvrons les écrits d'*Hippocrate*, ces écrits que je lis toujours avec tant de plaisir, et dont l'autorité est pour moi plus respectable, a plus de poids à mes yeux que ceux d'aucun autre auteur, nous y verrons par-tout la fièvre bilieuse traitée et guérie avec les purgatifs, l'oximel, la tisane, et jamais par le moyen de la saignée. Il assure au contraire que dans les fièvres causées par la dégénération bilieuse, elle atténue les humeurs et les met dant l'état le plus propre à favoriser les progrès de la maladie. Dans les inflammations mêmes, si la cacochymie étoit prédominante, il évacuoit le ventre et ne saignoit point; dans le crachement de sang, il défend la saignée

si le malade est bilieux (1); ce qui a donné lieu à *Prosper Martian*, le meilleur de ses commentateurs, de nous transmettre ces préceptes importans : « Si le sang qui est déjà, par l'influence » de l'humeur bilieuse, porté à un degré » de ténuité extrême, vient encore à » être atténué davantage par la saignée, » il est à craindre qu'il ne se change en- » tièrement en bile (2) ».

Hippocrate nous apprend qu'à la suite des trop grandes évacuations sanguines il survient des fièvres bilieuses chez les nouvelles accouchées (3), et voici encore sur ce point l'excellent commentaire de *Prosper Martian :* « La » saignée rafraîchit quand la chaleur » est produite par le sang, mais elle ne » produit jamais cet effet quand elle

(1) De humor. § 67. Foes. 51.

(2) Magn. Hipp. Cous. *Prosp. Martiani.* p. 107.

(3) De morb. mulier. lib. 2, § 1, Foes. 637.

» provient de l'altération des humeurs. » Il paroît même évident que dans les » cas où la chaleur est causée par la » présence de la bile, on ne fait, en » tirant du sang, que l'augmenter en- » core davantage (1) ». Il y a plusieurs passages de ses commentaires que tous les médecins devroient graver dans leur mémoire : tel est celui qu'il donne sur l'endroit des *coaques*, où le prince de la médecine défend d'employer la saignée quand il y a du dégoût pour les alimens, et tuméfaction de l'hypocondre (2). *Aretée*, *Celse*, *Alexandre*, sont par-tout de l'avis d'*Hippocrate*. On ne peut nier que *Galien* ne semble avoir émis une opinion contraire, et qu'il ne conseille fréquemment la saignée dans les fièvres putrides; mais quand on lit attentivement ses ouvrages, il

(1) Ibid, p. 193.

(2) Coac. 401. *Foes.* p. 196. *Martian*, 411. Voyez aussi le commentaire de *Duret* sur le même aphorisme, p. 370.

e facile de résoudre la difficulté. Les principes de *Galien* sont fondés plus souvent sur l'hypothèse que sur les observations pratiques; il suppose qu'il existe toujours dans le système vasculaire un état pléthorique qu'il faut combattre avant d'employer d'autres remèdes; mais *Galien* se trompe et son édifice s'écroule par le peu de solidité des bases sur lesquelles il est appuyé. Il n'est pas rare de le trouver en contradiction avec lui-même, et toutes les fois qu'il met de côté son système sur la pléthore, sa doctrine n'est pas différente de la nôtre. Dans son *méthodus medendi*, il pose en principe, « que la » saignée ne guérit ni les obstructions » ni la putridité (1) ». Dans le livre

(1) (Lib. 2, cap. 14, oper. omnia. t. 6, p. 278) Dans ce chapitre et dans le suivant, on voit qu'il saigne dans les fièvres putrides. D'où peut venir cette contrariété? Voici comment je crois devoir l'expliquer: dans quelques-unes de ces fièvres, il défend

même où il en fait l'apologie contre *Erasistrate*, il blâme avec aigreur ceux qui la prodiguent dans toutes les fièvres putrides sans distinction : il avoit donc observé plusieurs espèces de fièvres putrides. Il en est une dans laquelle on peut saigner avec avantage; dans la nôtre c'eût été exposer le malade aux plus grands dangers. Le médecin de Pergame eût employé la saignée dans le premier cas, il l'eût proscrite dans le second. Parmi les modernes nous pouvons nous appuyer de l'autorité de *Fernel*. « La saignée, dit-il, est pernicieuse dans la fièvre tierce proprement dite, parce qu'elle dépouille l'économie d'un fluide utile et nécessaire, et qu'elle n'enlève rien de ce qu'il y a d'impur et de nuisible. Dans cette fièvre le corps est pour l'ordinaire dans un état d'épuisement, et la

---

la saignée à raison de la putridité et des obstructions; il l'emploie dans d'autres à cause de la pléthore et de la phlogose.

» quantité de sang est peu considérable.
» La bile âcre placée sous la partie
» concave du foie et qui est la cause de
» la maladie, est alors dans un état
» d'effervescence et de turgescence.
» Or, la saignée n'évacuant pas la
» moindre portion de cette matière, ne
» diminue en rien la cause morbifique.
» Bien plus, dans le cas où quelque éva-
» cuation sanguine, artificielle ou spon-
» tanée, vient à s'effectuer, on voit tou-
» jours la bile devenir ensuite plus âcre
» et plus incoercible, et la fièvre prendre
» un nouveau degré d'intensité (1) ».

Je voudrois que ceux qui déduisent toujours l'indication de la saignée, de l'existence de la chaleur et de la fièvre, eussent sans cesse présent à l'esprit le fait rapporté par *Santa Crux*. Il avoit été appelé auprès d'un individu malade

(1) (De method. curand. febres, cap. 2. p. m. 388); comparez ces paroles avec les endroits des ouvrages de *Gouraigne* et de *Fizes*, que j'ai cités ci-dessus.

depuis vingt-huit jours ; quand il le vit la chaleur étoit extrême, les urines rouges, la tête douloureuse et pesante ; il éprouvoit de l'inquiétude, du dégoût, la langue étoit aride et noire, il sembloit à tous momens prêt à rendre l'ame, tant la respiration étoit difficile, et tant la douleur qu'il ressentoit dans la poitrine et dans le dos étoit considérable. Le pouls étoit vif, inégal, élevé et grand. Un autre médecin avoit prescrit la saignée ; mais après avoir touché le ventre, conjecturant qu'il étoit le siége de la cause maladive, *Santa Cruz* la défendit, et sur le champ il s'occupa de l'expulsion de cette cause. Il donna pour cet effet un lavement et un purgatif qui, ayant procuré l'excrétion d'une bile noire et comme brûlée, et de matières épaisses, soulagèrent aussitôt le malade (1).

(1) De impediment. magnorum auxiliorum, lib. 3, cap. 12. Voyez aussi l'excellent ouvrage de *Barker, essai sur la conformité, etc.* p. 353.

L'illustre *Gorter*, premier médecin de l'empereur de Russie, qui, nourri de la doctrine des anciens et des modernes, et riche de sa propre expérience, nous a donné sur la pratique de la médecine des préceptes si excellens, dit en parlant de la fièvre bilieuse, « qu'il » faut se garder d'employer la saignée » dans cette maladie (1) »; et dans un autre endroit, « que cette évacuation est » nuisible dans toutes les affections » maladives qui sont le produit de l'al- » tération des humeurs (2) ». Dans l'épidémie décrite par *Borelli*, « la sai- » gnée n'étoit d'aucun secours; car, » parmi ceux qui en étoient victimes » il n'y en eut pas un qui n'eût été » saigné deux et même trois fois (3) ». Il est malheureusement très-probable qu'elle ne faisoit qu'augmenter le mal. « Tout le monde sait combien elle est

(1) System. prax. nº 230.
(2) Compend. tr. 54, § 61.
(3) *Malpighi* déjà cité, p. 128.

» inefficace quand il s'agit d'évacuer » des humeurs corrompues qui sont contenues dans les organes digestifs (1) ».

D'après l'observation de *Guideti*, *Bianchi* défend d'employer la saignée dans la pleurésie bilieuse, quand la turgescence se manifeste vers l'abdomen: « Car dans les pleurésies bilieuses, lors » même qu'elles présentoient des symptômes qui, aux yeux des médecins » peu clairvoyans, eussent pu passer » pour inflammatoires, une triste expérience ne nous a que trop bien » appris que l'emploi de la saignée étoit » suivi de la prostration subite des » forces, et de la mort, qui avoit lieu le » septième et le neuvième jour (2). La » saignée n'est jamais utile dans la fièvre » lipyrique bilieuse (3). Dans la fièvre » continue bilieuse maligne, dont les » redoublemens suivent le type tierce,

(1) *Glass*, comment. 7, p. 115.
(2) Histor. hepatit. p. 3, p. 248.
(3) *Ibid*, 625.

» la secousse imprimée au sang par la
» saignée augmentoit encore l'irruption
» de la bile dans la masse sanguine (1).
» Il faut bien se garder dans le com-
» mencement de ces maladies, d'aug-
» menter la tendance impétueuse d'une
« bile abondante et effervescente, à s'in-
» troduire dans les vaisseaux; et c'est
» ce que l'on fait en enlevant par la sai-
» gnée les molécules sanguines qui en
» ferment les ouvertures et résistent à
» cette introduction; et c'est ici que
» l'on doit rapporter ce passage d'*Avi-*
» *cenne :* Souvent la saignée excite la
» fièvre, souvent elle produit la putri-
» dité. Et celui de *Zacutus Lusita-*
» *nus*, qui dit : Lorsque dans les fièvres
» bilieuses on vient à priver le corps

(1) *Ibid*, 636. On trouve un peu plus bas d'excellens préceptes donnés par *Guideti* sur les inconvéniens de la saignée et l'usage de l'émétique; mais ce passage est un peu trop long pour que nous puissions le transcrire ici.

» d'une portion du sang qui, par ses » qualités douces et tempérées, mo- » déroit l'acrimonie de la bile, on s'ex- » pose à porter à l'excès l'effervescence » bilieuse(1). J'ai vu trois hommes très- » robustes attaqués de fièvre tierce » simple, qui, à la suite de saignées faites » le jour de l'accès, éprouvèrent au » moment de l'invasion du paroxisme, » un *cholera morbus* si épouvantable, » qu'ils moururent en rendant des tor- » rens de bile (2). Dans les maladies bi- » lieuses, dit *Junker*, la saignée, quand » elle n'est point indiquée par l'excès » de la pléthore et par une longue ha- » bitude, favorise le transport des hu- » meurs vers la tête, produit le délire » et l'inflammation de la gorge (3). La » saignée, en augmentant dans les fiè- » vres bilieuses le mouvement circu- » latoire du sang, augmente aussi, ou

(1) *Ibid*, 646.

(2) *Ibid*, 701.

(3) Conspect. medic. theor. pract. p. 515.

» rend plus durable son agitation et » son effervescence (1) ».

Je passe sous silence le témoignage d'une infinité d'autres écrivains; cependant celui d'*Huxham* et de *Walcarenghi* ont tant de poids à mes yeux, que je ne puis m'empêcher de citer ce qu'ils ont dit sur cet article. « Quand la ma- » tière âcre et bilieuse est dans l'état » de turgescence, il est alors très-con- » venable de l'évacuer par le moyen » des émétiques et des purgatifs, car » elle a son siége principal dans les pre- » mières voies, les viscères abdominaux » et les vaisseaux du mésentère. Très- » souvent, il est vrai, la masse sanguine » toute entière est complétement in- » fectée par la présence de cette hu- » meur; mais dans ce cas même la » saignée, qui peut bien diminuer la » trop grande quantité de sang, mais » qui ne peut en corriger l'acrimonie, la

(1) *Scardona*, aph. de cognos. et curand. morb. t. 4, p. 85.

» saignée, dis-je, n'est point alors in-
» diquée. En effet, puisqu'en tirant du
» sang on diminue les forces sans di-
» minuer le vice des humeurs, cette
» évacuation ne peut être que nuisible.
» J'ai vu commettre à cet égard les er-
» reurs les plus graves, des erreurs irré-
» parables et qui m'ont bien des fois fait
» gémir (1). Plusieurs raisons portent à
» croire que la saignée est absolument
» déplacée dans ces fièvres : en effet si,
» comme nous l'avons dit tant de fois,
» la bile dépravée de telle ou telle ma-
» nière, doit en être regardée comme
» la cause, de quelle utilité pourroit être
» la saignée qui ne peut point évacuer
» la plus petite portion de cette matière
» bilieuse déjà séparée du sang. Ajoutons
» à cela que par ce moyen on relâche,
» on énerve extrêmement les solides,
» on diminue par conséquent leur élas-
» ticité, et par suite on les rend inaptes

(1) Observ. de aere et morb. epid. t. 2, p. 177.

» à l'exécution de ces mouvemens os-
» cillatoires habituels, qui sont si né-
» cessaires pour procurer l'évacuation de
» l'humeur bilieuse (1) ».

Jusqu'à ce moment je me suis servi des autorités et du raisonnement pour combattre l'usage de la saignée dans les maladies bilieuses : je vais examiner maintenant ce que l'observation de notre maladie elle-même a pu nous apprendre sur cet objet. Je sais que parmi les gens du peuple plusieurs individus sont morts peu de tems après des saignées coup sur coup répétées. Quant à ce que j'ai vu moi-même, je vais en faire le récit. Il m'est arrivé dans le début d'une de ces fièvres, de céder presque malgré moi aux vives sollicitations d'un malade, et de prescrire la saignée : on ne tira qu'une petite quantité de sang, néanmoins j'eus lieu de me repentir de ma complaisance. Deux jours après et à mon insçu, le même homme se fit ap-

(1) Medicina ration. § 78.

pliquer des sangsues à l'anus. Cette application fut suivie d'une hémorragie considérable, et bientôt après, de l'exaspération de tous les symptômes.

Deux hommes de trente ans, qui jusqu'alors avoient joui d'une très-bonne santé, crurent devoir se faire saigner, l'un deux fois et l'autre une fois, pour se délivrer d'une chaleur et d'une céphalalgie violente, qu'ils éprouvoient tous les deux. Je vis le premier le sixième jour de sa maladie, et je trouvai chez lui une si grande prostration des forces, tant d'anxiété, une chaleur si mordicante, une douleur de tête si vive, et une mobilité si excessive, qu'on ne pouvoit sans crime songer à employer les évacuans, même les plus légers. Car bien qu'en enlevant la cause morbifique on dissipe souvent la foiblesse, elle étoit ici trop considérable; elle dépendoit d'ailleurs d'une cause étrangère, de sorte que je craignis que la première impression produite par les purgatifs n'augmentât la mobilité plus que je ne

pouvois le prévoir, et que le malade fût incapable de résister à cet assaut. Je me bornai donc à employer les cardiaques acides les plus doux, à faire donner chaque jour des lavemens, et à l'application des épispastiques. A l'aide de ces moyens je parvins peu à peu à ranimer les forces, je le purgeai alors et il se rétablit jusqu'à un certain point; mais la matière morbifique étant restée adhérente à des viscères déjà affoiblis, et ayant produit des obstructions du foie, il fut contraint de s'assujettir à un traitement fort long, et de changer d'air. Pendant plusieurs mois toutes ses fonctions ne s'exécutèrent que d'une manière imparfaite, et au bout d'une année entière il avoit à peine recouvré sa première vigueur.

Le second étoit un laboureur, il éprouva bientôt après la saignée, de la toux, de l'oppression, de la somnolence et une débilité extrême, accidens tous fort graves et que je ne pus dissiper qu'avec beaucoup de difficultés; car

lorsque j'eus calmé la fièvre, ce qui ne fut par fort aisé, il fallut porter remède à l'état de foiblesse du poumon, produit par la violence de la toux et par l'atonie, qui étoit elle-même la suite de la saignée. Pendant long-tems je craignis cette espèce de phthisie qui est la plus mauvaise de toutes, et dans laquelle le poumon n'est point ulcéré, mais dans un relâchement tel, que toutes les humeurs y affluent, y stagnent, s'y dépravent, et avec une orthopnée continuelle, sont rejetées sous la forme d'une matière glutineuse et crue.

Si dans les deux cas que je viens de rapporter on n'eût point employé la saignée, on auroit eu des affections semblables à celles que nous avons classées dans le second degré. Voyons maintenant quel effet devoit produire l'emploi de ce moyen dans le troisième degré; il devoit être encore plus funeste, car lorsqu'un remède est contr'indiqué dans un genre de maladie, il devient d'autant plus pernicieux, que cette maladie est elle-

même plus grave. La chose pouvoit-elle être autrement dans notre cas, où la putridité étoit extrême et où l'infection de la masse des humeurs étoit complète; aussi l'observation n'a que trop prouvé le danger de la saignée dans ces circonstances. Parmi ces exemples funestes il en est un que je ne puis me rappeler qu'avec douleur, je veux parler de la mort cruelle d'un homme estimable et chéri de tous les honnêtes gens. Il étoit âgé de trente ans, et à la suite de chagrins long-tems prolongés il fut attaqué, au mois de juin 1756, d'une affection rhumatismale accompagnée de fièvre, affection qui étoit pour lors épidémique, et qui avoit assez de tendance à se porter vers le diaphragme. Je fis tirer quelques onces de sang, dans la vue de relâcher la peau et de procurer une douce moiteur, ce qui me réussit selon mes désirs. Le cinquième jour, après avoir rendu des urines troubles qui déposoient parfaitement un sédiment copieux, après des sueurs abondantes, il se trouva fort

bien. Le sixième jour il n'avoit plus du tout de fièvre; mais de légers mouvemens convulsifs des membres, qui se manifestoient de tems en tems, et d'une manière subite, m'annonçoient l'existence d'un léger amas saburral dans les premières voies; et comme tous les symptômes d'inflammation étoient dissipés, j'espérois pouvoir le purger le lendemain. Mais hélas! le soir pendant mon absence, après avoir essuyé de nouveaux chagrins, il se manifesta des symptômes nouveaux et entièrement étrangers à la maladie; le pouls qui auparavant étoit régulier, élevé et consistant, devint fréquent, très-prompt et très-petit; l'esprit qui jusqu'alors n'avoit pas éprouvé la plus légère aliénation, et qui étoit demeuré parfaitement sain, fut troublé par un délire subit, mais cet accident fut promptement dissipé. Les urines étoient aqueuses, la peau sèche, les matières des déjections étoient blanches et crues, la respiration étoit difficile. Quelle idée présente une maladie semblable? L'in-

fluence commune des causes épidémiques, le chagrin sur-tout, l'inquiétude, la tristesse, avoient donné lieu à l'accumulation de matières putrides dans le système hépatique. Rien n'est en effet plus propre, que les passions tristes, à opérer la constriction des vaisseaux excréteurs de la bile. Dans cet état il étoit survenu une fièvre catharrale dont le développement se trouvoit éminemment favorisé et par la constitution atmosphérique et par la situation peu aisée du malade; elle n'avoit pas été très-vive, parce que chez un individu dont les humeurs commencent à passer à l'état putride il ne s'engendre point d'inflammation violente, mais ses effets avoient été très-facheux: car en augmentant la chaleur elle avoit augmenté la putréfaction du foyer morbifique.

La tristesse soutenue et prolongée est mortelle; car, 1° « par suite de son » influence, il n'est point d'individu » qui ne puisse promptement déve- » lopper au dedans de lui-même les

» venins les plus funestes (1) »; 2° elle empêche la secrétion de la bile tant saine que putride: de là les déjections de matières blanches, et peut-être le passage de la matière putrescente dans le sang. En effet, quel est celui qui n'a pas vu l'ictère produit par des causes de cette espèce; 3° en donnant naissance à la contraction spasmodique de tous les vaisseaux, elle met obstacle à toutes les secrétions et les excrétions : de là les urines aqueuses et la sécheresse de la peau; 4° enfin avec le concours des premières causes, elle produit très-promptement l'affection du cerveau.

Nous avions donc à combattre une maladie en même-tems spasmodique et putride. Quant à la putridité, les indications étoient les mêmes que celles dont nous avons parlé tant de fois; mais celles qui étoient fournies par la complication étoient absolument opposées. En effet, l'émétique étoit contr'indiqué

(1) *Fréderic Hofmann.*

et par l'état de spasme du système gastrique, qui se manifestoit par le sentiment d'anxiété que le malade éprouvoit vers l'épigastre, et par la tendance qu'avoit l'épidémie régnante à produire l'inflammation du diaphragme : car lorsque le médecin ne peut être utile, il doit au moins se garder d'employer les moyens qui pourroient être nuisibles, et certainement il n'est point de loi qu'il doive observer plus religieusement. Cette affection pouvoit être considérée comme une lipyrie bilieuse ; « maladie » dans laquelle la saignée n'est jamais » utile, et dans laquelle aussi on ne » doit jamais employer dès le commencement les violens purgatifs, à cause » de l'état spasmodique de l'estomac et » des intestins (1) ». Quelle étoit donc la conduite que je devois tenir? Appelé près du malade au milieu de la nuit, je prescrivis un lavement, et pour boisson la décoction d'orge à laquelle je fis ajou-

(1) *Bianchi* et *Guideti*, p. 625.

ter quelques gouttes de liqueur anodyne minérale d'*Hofmann*, liqueur que j'ai toujours employée avec succès contre les accidens qui sont la suite des affections de l'ame, avec l'attention de donner immédiatement après quelque boisson tiède. Les symptômes s'adoucirent et le lendemain matin je crus pouvoir donner la manne avec les tamarins et une petite quantité de tartre émétique (1) dans une décoction de chiendent; j'ordonnai qu'il prît trois onces de cette potion, toutes les heures, et quand la dose seroit épuisée, qu'il continuât de boire de la même décoction avec le suc d'oseille et de citron. Je ne le revis que le lendemain

(1) D'après ce que nous avons dit de l'émétique employé à petites doses et en grand lavage, dans la vue d'exciter les évacuations alvines, d'après ce qu'en ont dit tant d'autres, son utilité me semble bien prouvée. En effet, c'est un excellent stimulant qui cependant ne cause point d'irritation, et qui pour cette raison doit être préféré aux sels neutres les plus doux.

au soir, parce qu'il demeuroit à la campagne, et je trouvai qu'il avoit pris à peine la moitié de sa potion purgative, qu'il n'avoit bu qu'une très-petite quantité de la boisson acide, mais qu'il avoit souvent eu recours à la liqueur d'*Hofmann*. La tête qui, lorsque je l'avois quitté, étoit parfaitement libre, étoit alors embarrassée, et le pouls étoit très-vif. La nuit suivante il n'eut point de sommeil et le délire augmenta. Le lendemain matin je prescrivis la même potion laxative; j'en ajoutai une autre composée avec la décoction d'orge, l'esprit de nitre et un sirop acide. J'ordonnai d'appliquer des sinapismes à la plante des pieds, et je le quittai. On n'exécuta aucune de ces prescriptions, et l'on demanda une consultation. Les médecins se rassemblèrent l'après-midi, et le résultat fut de substituer aux potions que j'avois prescrites, le petit lait avec les tamarins, et de remplacer les sinapismes par les vésicatoires aux jambes. Le lendemain tout alloit de mal en pis et il n'y avoit point

d'évacuation. Le jour suivant nouvelle consultation à six heures du matin : le délire étoit violent et phrénétique, le pouls, comme auparavant, fréquent, vif et petit, ce qui est un symptôme très-fâcheux; en effet, quand le pouls est fort, tendu et lent, la phrénésie est curable, mais il ne reste plus aucun espoir quand il est vif et petit. On pratiqua malgré moi la saignée, dans la vue d'appaiser le délire, mais on ne fit que le rendre plus furieux (1), et produire la tension des hypocondres. Trois heures après, et toujours contre mon avis, on pratiqua de nouveau la saignée qui fut conseillée par un médecin étranger; le malade tomba en défaillance, et pendant quelques heures le délire fut plus calme,

(1) On trouve dans l'excellent journal de *Vandermonde* des observations qui nous présentent les mêmes effets produits par la même cause, t. 4, p. 468, t. 6, p. 240, 463. « Dans le délire de ces fièvres bilieuses, » on a remarqué que la saignée du pied étoit » mortelle, ibid. p. 472 ».

à raison de l'extrême foiblesse, mais bientôt la phrénésie reparut avec les forces. On lui donna plusieurs doses d'émétique qui ne procurèrent presqu'aucune évacuation, et la nuit fut très-mauvaise. Le lendemain le pouls étoit à peine sensible, et le délire violent. Les médecins assemblés pour la quatrième fois, prescrivirent un purgatif drastique; il n'y eut point encore d'évacuations. L'après-midi on donna un lavement irritant qui fut suivi de déjections énormément abondantes, de lipothymies continuelles, au milieu desquelles cet homme à jamais digne de nos regrets rendit le dernier soupir. C'est aux médecins qu'il appartient de décider si la première méthode de traitement étoit préférable à celle qu'on lui substitua. Il est au moins bien certain qu'elle ne pouvoit pas produire des effets plus promptement funestes. Dans ce second traitement on négligea entièrement l'indication que présentoit l'état des forces, et l'on n'employa que des moyens dont

j'ai démontré l'inefficacité. Le bain froid dans ces cas n'eût-il point été avantageux? telle étoit du moins l'opinion des anciens: « Si l'individu attaqué de synoque putride avoit de l'embonpoint, s'il étoit » jeune, si la chaleur étoit brûlante et » la fièvre excessive, ils permettoient » l'immersion dans l'eau froide (1) ».

(1) *Sennert* de febrib. lib. 2, cap. 10, p. 290. Voyez aussi *Primerose*, *Avicenne*, *Cœlius Aurelianus*, *Celse* et sur-tout *Galien*, tant son methodus medendi, lib. 2, cap. 20, oper. t. 6, p. 288, que plusieurs autres endroits de ses ouvrages. *D. Baynard* a rassemblé plusieurs observations qui prouvent l'efficacité du bain froid dans les fièvres ardentes, accompagnées de délire. *Psycrolusia or the genuine use of hot and cold Bath*, p. 229. On en trouve encore un fort bel exemple dans l'ouvrage qui a pour titre : *Legs d'un ancien médecin à sa patrie*, p. 121. Conférez *Willis* de animâ brutorum, par. 2, cap. 10, oper. tom. 2, p. 265. On pourroit en citer encore beaucoup d'autres; la nature d'ailleurs nous indique elle-même ce moyen; la raison nous invite à en faire usage: comment

Un forgeron robuste, bilieux et adonné au vin, fut, au mois de janvier dernier, au milieu de ses exploits bachiques, saisi de frisson et vomit des matières noires (1); on ne lui fit prendre que des sudorifiques. Le cinquième jour on appela un chirurgien pour lui faire une saignée, mais celui-ci refusa de la pratiquer sans mon avis. J'arrivai à midi chez le malade, et je le trouvai dans un état phrénétique qui duroit déjà depuis deux jours. La figure étoit cadavéreuse, la dyspnée cruelle, le pouls très-petit, intermittent et tel, que je ne me souviens pas d'en avoir rencontré de plus mauvais; il n'y avoit point eu de selles depuis le commencement de la maladie.

---

osons-nous étouffer sa voix? Les anciens riroient de notre pusillanimité, elle sera la risée de nos descendans, et la génération présente en est la malheureuse victime.

(1) « La plupart des maladies dans le com-» mencement desquelles il y a évacuation de » bile noire par haut ou par bas, sont mor-» telles » *Hipp.* lib. 4, aph. 22.

J'annonçai qu'elle me sembloit mortelle, cependant je prescrivis un lavement, une potion cardiaque d'une acidité agréable, et je conseillai d'appliquer sur l'abdomen des linges imbibés de vinaigre : on n'exécuta rien de tout cela. A trois heures après midi un barbier inconnu le saigna; après cette opération la phrénésie devint horrible et dura quelques minutes, au bout desquelles il mourut subitement. Il est à remarquer que pendant les derniers instans de sa vie il demandoit instamment la saignée, ce qui démontre combien peu l'on doit se fier à un instinct aveugle quand il n'est pas d'accord avec la raison.

Les évacuations de sang spontanées n'étoient pas plus utiles que celles qu'on procuroit artificiellement. Les hémorragies étoient rares à la vérité, mais elles étoient mortelles parce qu'elles étoient la suite de l'atonie extrême des vaisseaux et de la dissolution du sang.

Un pileur, homme robuste, dont la

maladie étoit d'abord assez modérée, ne prit les premiers jours que des décoctions de plantes vulnéraires avec la thériaque. L'affection devenant plus grave, il prit ensuite un purgatif, puis, d'après l'avis d'une vieille femme, une décoction de chardon benit et de corne de cerf, substances nuisibles et propres à favoriser la putridité. Appelé auprès de lui le neuvième jour, je le trouvai dans un état de débilité extrême, il avoit un délire tranquille, il chassoit aux mouches, la peau du cou et de la poitrine étoit couverte de pétéchies, il avoit déjà une diarrhée fétide et un peu sanguinolente, enfin il n'étoit plus possible d'espérer pouvoir le sauver. Pour tranquilliser ceux qui l'entouroient, j'ordonnai une potion antiseptique et légérement cardiaque. On n'avoit pas encore eu le tems de la préparer, lorsqu'un flux de sang, par le nez et par l'anus, termina sa cruelle existence. Ces deux dernières histoires nous donnent une idée très-vraie de la génération des ma-

ladies malignes, qui a lieu si la collection d'humeur bilieuse ou putride n'est point évacuée dans le tems convenable, mais mise en mouvement et portée dans la masse sanguine par la saignée et les sudorifiques. Les femmes (au moins celles que j'ai vues), pendant le courant de la maladie, n'avoient ni hémorragies utérines ni écoulement menstruel.

Un individu très-sujet au flux hémorroïdal, et qui chaque année perdoit par l'hémorragie nazale une énorme quantité de sang, fut attaqué de la fièvre épidémique; et tant qu'elle dura il n'en perdit pas une goutte ni par le nez ni par les hémorroïdes. Ce qui prouve bien que la sage nature n'opéroit point d'une manière active des évacuations aussi pernicieuses, et qu'elles n'avoient lieu que quand son énergie étoit complétement anéantie.

Pour achever notre tâche il nous reste encore à expliquer pourquoi, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, des médecins célèbres ont employé la saignée

dans les maladies putrides. J'ai déjà dit quelque chose sur ce sujet; j'ai dit qu'il y avoit deux classes de maladies de ce genre, les unes qui sont simplement putrides, dans lesquelles la saignée est toujours pernicieuse et que les vrais médecins n'ont jamais tenté de guérir par ce moyen. Il importe de remarquer que souvent il arrive que des hommes dépourvus de véritable instruction se font une réputation dans la pratique; mais quoique ces gens-là soient regardés par des sectateurs ignares, comme des modèles illustres, ils ne sont aux yeux des vrais médecins et de la postérité, que des empiriques dangereux dont on doit éviter la pratique meurtrière avec autant d'horreur qu'on évite un serpent ou un chien enragé.

Il existe une autre espèce de maladie putride dans laquelle il y a complication de la diathèse inflammatoire, et qu'on traite avec succès par la saignée. Nous ne connoissons point encore assez bien la théorie de l'inflammation ou la ma-

nière d'agir des différens stimulans qui la produisent, pour expliquer comment elle peut coexister dans certains cas avec la putridité, et comment cela n'a point lieu dans d'autres circonstances. Mais l'expérience nous a démontré que la chose pouvoit être ainsi, elle nous a appris quels étoient les symptômes pathognomoniques de l'un et de l'autre de ces deux états, la pratique nous en fournit chaque jour des exemples, et nous en rencontrons fréquemment dans les ouvrages de médecine, et sur-tout dans les excellentes descriptions de maladies épidémiques qui nous ont été données par *Huxham*. Mais parmi tous ces exemples, je choisis la maladie que *Pringle* a décrite avec tant de soin, et je demande au lecteur la permission de fixer pendant quelque tems son attention sur cet objet.

Il lui donne le nom de fièvre bilieuse, mais un examen attentif nous démontre bientôt qu'elle étoit en même-tems inflammatoire, et que la dénomination est

vicieuse. L'auteur parle plusieurs fois d'inflammation de l'estomac, et la phrénésie, qu'il combattoit avec succès au moyen de la saignée, étoit vraiment de nature phlogistique. Quand il avoit dissipé l'inflammation, restoit encore la saburre bilieuse qu'il évacuoit fort bien au moyen de l'émétique et des purgatifs, qui sont si nuisibles dans les maladies purement inflammatoires. *Pringle* avoit affaire dans cette circonstance à des soldats robustes, jeunes, habitans des montagnes, adonnés à l'usage des boissons spiritueuses, et par conséquent à des hommes disposés à recevoir l'influence de toutes les causes de l'inflammation, à des hommes chez lesquels elle est facilement le produit de l'application des stimulans. Ainsi donc chez eux, le premier effet nuisible causé par l'amas saburral étoit la phlogose, et dans ces cas, si, avant d'en avoir opéré la résolution, on eût donné l'émétique ou les purgatifs, on eût surement produit les plus grands maux. On doit regarder et traiter

une pareille maladie comme une inflammation des viscères, et c'est ici que s'appliquent ces excellens préceptes d'*Hippocrate*, qui nous dit : « Les » douleurs violentes du foie, le sentiment de pesanteur qu'on éprouve » dans la rate, les autres inflammations » et enfin toutes les maladies qui sont » le produit de l'afflux des humeurs, » de leur collection et de leur induration dans une partie (1), ne cèdent » point à l'usage prématuré des purgatifs. Mais dans ce cas la saignée est » le premier remède que l'on doive employer, puis ensuite les lavemens et » les purgatifs. Ceux au contraire qui » dès le commencement veulent résoudre les inflammations au moyen » des purgatifs, n'enlèvent rien aux

(1) Voilà, je crois, d'après les meilleurs interprètes, *Foes.* æcon. *Hipp. Galien. Gorræus*, la véritable signification des mots ξυσροφαι νοσηματων, que *Foes* a traduit par *collectiones morborum*, ce qui ne veut absolument rien dire. *N. du Tr.*

» parties qui sont tendues et enflammées.
» Car tant que l'état de crudité subsiste,
» aucune portion de l'humeur morbi-
» fique ne peut céder à l'action des éva-
» cuans. On ne fait donc dans ce cas,
» que consumer ce qui pourroit encore
» rester de sain et résister à la maladie :
» ainsi le corps s'affoiblit, le mal prend
» le dessus et devient incurable (1) ».

---

(1) De victu acut. cap. 36, *Foes.* p. 396. *Sydenham* a fait un principe général de ce qu'*Hippocrate* ne conseille que dans un cas déterminé. On n'en doit pas conclure cependant qu'il y ait contradiction entre les opinions de ces deux grands médecins ; mais, comme l'observe un homme aussi recommendable par ses connoissances pratiques, que par son érudition et l'élégance de son style, la viscosité ou l'état phlogistique des humeurs est beaucoup plus fréquent en Angleterre que la dégénération putride ou bilieuse. En Grèce c'étoit tout le contraire, cependant il a vu et décrit lui-même, et beaucoup de médecins anglais ont observé, comme lui, des fièvres dans le début des-

Tout le secret du traitement consiste donc à amener la maladie à l'état d'affection putride simple, après avoir détruit l'inflammation à l'aide des antiphlogistiques. Mais il faut remarquer 1° que, comme je l'ai déjà observé, par-tout où il existe une altération humorale, l'inflammation proprement dite n'est jamais durable ni opiniâtre, mais qu'elle dégénère bientôt en suppuration putride. Nous en avons la preuve chez les scrophuleux, les scorbutiques et les vénériens, qui ne nous présentent jamais d'état phlogistique vrai, mais souvent des inflammations fausses dont les symptômes sont aggravés par le traitement antiphlogistique; 2° aussitôt qu'on a détruit la crudité inflammatoire, il faut s'occuper du traitement de l'affection putride; 3° dans le choix des moyens que nous nous proposons d'op-

---

quelles la saignée étoit contr'indiquée, et où les purgatifs étoient alors absolument nécessaires (*Barker*, Essai sur la conformité, etc.)

poser à la phlogose, nous ne devons jamais perdre de vue la putridité qui l'accompagne; 4° enfin le médecin ne doit jamais oublier que les affections abdominales qui dans le début étoient purement inflammatoires, laissent après la guérison de l'inflammation tous les élémens d'une maladie putride, qu'on doit prévenir en enlevant le foyer saburral. En effet, lorsqu'un des viscères abdominaux est enflammé, tous les autres sont affectés sympathiquement, et même idiopathiquement quand, à raison de la proximité des parties, la cause a étendu sur eux son influence. Alors toutes les fonctions sont troublées, l'état de crispation met obstacle aux secrétions, les humeurs stagnent, la chaleur fébrile les fait bientôt passer à l'état putride, et c'est ainsi que se forme le foyer morbifique.

Je vis, il y a quelques années, un homme de trente ans, qui demeuroit hors de la ville. Il étoit alors au onzième jour de sa maladie, qui étoit un hépa-

titis violent; « affection plus fréquente » qu'on ne le croit vulgairement, qui » souvent, lors même qu'elle existe, » reste ignorée, négligée, ou bien est » prise pour une autre maladie et traitée » en conséquence (1) ». Cela avoit eu lieu tout justement dans ce cas, on avoit pratiqué plusieurs fois la saignée, et je crois, plus qu'il n'étoit nécessaire; on avoit donné beaucoup de lavemens, ce qui étoit infiniment mieux indiqué; enfin, dans la vue de favoriser l'expectoration, on avoit employé les béchiques gras, qui ne pouvoient pas produire un effet bien avantageux. Il éprouvoit de l'anxiété et de la foiblesse; la nature de la maladie étoit évidente, et le pouls, les urines, l'état du ventre, dont on s'assuroit facilement par le toucher, et qu'on

(1) *Boerhaave*, aph. 907, où il parle du *paraphrénésis;* mais cela est également applicable à l'hépatitis au moins dans nos climats, car il est vrai d'ailleurs que des hommes de mérite assurent que cette affection est infiniment plus rare dans les autres pays.

avoit négligé jusqu'à ce moment, tout annonçoit que la coction étoit opérée. Je lui fis prendre en très-grande quantité le petit lait avec les tamarins et le cristal minéral. Deux heures après qu'il eût pris le premier verre je lui fis donner un lavement. Bientôt il évacua des matières bilieuses demi purulentes et très-fétides, et il eut plus de trente selles dans l'espace de ving-quatre heures. L'anxiété, la tumeur de l'hypocondre se dissipèrent, ainsi que la couleur jaune de la peau; et à l'aide de quelques légers fondans, il fut très-bien et très-promptement rétabli.

L'été passé nous eûmes dans notre hôpital un jeune Allemand qui, en arrivant à la ville bien portant mais accablé de chaleur et de soif, avoit bu une grande quantité d'eau de fontaine très-froide. Bientôt l'abdomen et l'hypocondre droit sur-tout, devinrent très-gonflés, très-douloureux, il eut de la fièvre, de l'anxiété et de l'orthopnée. Dans la vue de dissiper l'inflammation je fis pratiquer la saignée, puis appliquer sur l'abdomen

un cataplasme de mie de pain, et de lait; enfin j'ordonnai une boisson abondante et très-adoucissante, avec quelques lavemens. Le cinquième jour je donnai la manne dans du petit lait, et je fus étonné de l'énorme quantité de matières putrides, fétides et dépravées dont ce léger purgatif procura l'évacuation. On ne pouvoit faire remonter qu'à un petit nombre de jours la génération de la plus grande partie de ces matières, chez un jeune homme auparavant très-bien portant, chez lequel la surabondance de l'humeur bilieuse ne s'étoit manifestée par aucun symptôme. Il quitta l'hôpital le huitième jour après l'invasion.

Les anciens avoient bien remarqué deux fièvres lipyriques, l'une phlogistique et l'autre bilieuse: dans celle-ci les antibilieux seuls pouvoient être donnés avec avantage; dans la première il falloit employer la saignée (1) dès le début.

Nous avons, je crois, suffisamment dé-

(1) *Bianchi* et *Guideti*, p. 621 et 626.

terminé les cas où dans la fièvre bilieuse la saignée peut être utile, et ceux où elle peut être nuisible. Notre intention n'est pas de disserter sur son emploi dans les autres maladies, rien ne seroit plus déplacé; je dirai cependant en deux mots qu'elle est pernicieuse pour tous les individus cacochymes, foibles, catharreux, scorbutiques, pituiteux et vermineux: « chez les individus qui n'élaborent » qu'une petite quantité de sang, comme » par exemple les jeunes filles pâles et » décolorées, celui qui prescrit de larges » saignées mérite plutôt le titre de » bourreau, que celui de médecin (1) ». *Lancisi*, dans la description d'une fièvre épidémique, nous avertit de n'user de la saignée qu'avec précaution. « Je » ne voudrois l'employer, dit-il, que » chez les gens bien nourris et parfaitement exempts de l'affection vermineuse (2) ».

(1) *Ballonius*, épid. lib. 2, t. 1, p. 108.

(2) Hist. febr. épid. *Balneo-Regiensis*, cap. 4, § 20.

J'ai vu dernièrement ici mourir d'une manière cruelle, à la suite de plusieurs saignées, une jeune fille foible, valétudinaire, d'une constitution lâche, et attaquée d'une fièvre vermineuse, qu'on eût facilement guérie à l'aide de l'émétique, des purgatifs et sur-tout des acides (1).

Dans la péripneumonie batarde qui régnoit ici au printems de l'année 1754, tous ceux chez lesquels on réitéra la saignée, périrent. Plus on tiroit de sang, plus on augmentoit cet état d'épaississement muqueux qui ne se rencontre jamais chez les sanguins. Le pouls de-

(1) *Scardona* a décrit une épidémie putride vermineuse dans laquelle les acides produisoient les plus heureux effets : « ils » faisoient cesser la soif et les évacuations » immodérées, et les malades recouvroient » promptement la santé, après avoir rendu » une grande quantité de vers (dont ils » avoient procuré l'évacuation) » Lib. 3, cap. 6, t. 3, p. 78.

venoit plus foible et plus fréquent, et l'engouement du poumon devenoit complet. Aussi après chaque saignée la respiration devenoit plus difficile, la tête se prenoit et le malade périssoit dans les angoisses les plus cruelles.

Dans les maladies inflammatoires elles-mêmes, après une, deux ou trois saignées au plus, tout le sang que l'on vient à tirer ensuite ne sert pour l'ordinaire qu'à rendre le mal incurable. Par ce moyen on met à la résolution un obstacle invincible, on détruit l'équilibre qui doit exister entre les solides et les fluides, et par là même on trouble entièrement la circulation. On dirige toute l'action vers la partie affectée, on augmente la stase phlogistique, et on la rend d'autant plus opiniâtre, qu'on a porté plus loin l'évacuation sanguine. Si l'on vient à continuer, et cela n'arrive que trop fréquemment, il ne reste plus qu'une petite quantité de sang rouge qui circule dans les plus gros vaisseaux, tandis que dans les plus petits la stagnation

est complète; enfin on produit la gangrène par atonie, qui est bientôt suivie de la mort. Nous avons plusieurs moyens qui pourroient remplacer la saignée, et si ce n'étoit quelques cas pressans, il seroit toujours plus sûr de ne pas l'employer. Le tort que fait à un individu foible cette évacuation opérée mal-à-propos, est presqu'irréparable. Ce ne sont point ici des idées chimériques et des mots vides de sens, mais des vérités démontrées par la théorie et malheureusement encore par la pratique journalière. Enfin, « le sang est le trésor » et l'ami de la nature (1); c'est dans » le sang que réside le foyer de la vie (2); » c'est le nectar vivifiant au moyen duquel se reproduit et se répare la vivacité fugitive des parties, source de la » conservation et de la durée de la vie » et de l'animalité (3) ».

(1) *Ballonius*, déjà cité.
(2) Duret. in coacas, p. 285.
(3) Ibid, 192.

Plût à Dieu que tous ceux qui pratiquent la médecine se rappelassent sans cesse ces paroles divines de ces illustres François, auxquels on ne sauroit donner assez d'éloges. Combien de malheureux périssent chaque jour victimes de ces prétendus médecins qui, abjurant toute raison, réitérent la saignée dans les maladies aiguës, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu la rémission des symptômes à laquelle par ce moyen même ils s'opposent de toutes leurs forces. Combien ne voyons-nous pas encore de gens qui n'ont pas perdu l'habitude funeste de pratiquer ces saignées, qu'ils appellent préservatives et qu'on pourroit avec plus de raison nommer destructives. La saignée répétée altère, comme l'avoient déjà remarqué les anciens, les santés les plus vigoureuses (1); quels perni-

(1) *Hippocrate*, lib. aph. 3. Cet endroit me paroît mériter une attention particulière; il contient sur cet objet d'excellens principes qui, jusqu'à ce jour, n'ont point été suffisamment développés par aucun médecin.

cieux effets ne produira-t-elle pas sur les constitutions foibles qui le plus ordinairement reconnoissent pour cause de cette foiblesse le défaut de sang bien élaboré? Insensiblement la débilité augmente, la digestion se déprave, la transpiration ne se fait plus, les sujets deviennent cacochymes, les affections nerveuses se multiplient, les catharres de toutes espèces affluent de toutes parts; enfin une foule innombrable de maladies dérivent de cette cause comme d'une source commune. C'est en vain qu'on objecte que la quantité de sang évacuée par la saignée est réparée au bout d'un petit nombre de jours, c'est en vain qu'on cite l'expérience du célèbre *Dodart* qui, s'étant fait tirer seize onces de sang, observa qu'au bout de cinq jours, sans avoir rien augmenté à la dose ordinaire de ses alimens, il pesoit davantage qu'avant la saignée. En effet, cela prouve plutôt les effets nuisibles de cette évacuation, que son utilité : cette augmentation de poids annonce une di-

minution des secrétions et des excrétions. L'affoiblissement des viscères et des vaisseaux, et l'état de cacochymie commençante, tous ces inconvéniens ont été exposés avec soin par *Maty*, et bien des malheureux eussent évité la mort, si les médecins avoient toujours pris ses préceptes pour règle de leur conduite. « Une mauvaise habitude qu'il » convient de noter ici, dit-il, est la » réitération trop fréquente de la saignée. Il y a des gens qui aiment à se » faire ouvrir la veine plusieurs fois par » an, et qui par ce moyen espèrent se » délivrer d'une infinité de maux; erreur condamnable! La saignée diminue toujours, avec le sang, les esprits et les forces; il ne faut y avoir » recours que dans les cas de nécessité, » comme à un remède fâcheux mais » nécessaire. Ceux qui se font saigner » trop fréquemment perdent une portion de sang bien élaboré. Il s'en reforme, il est vrai, bientôt une autre » égale en quantité, mais d'une qualité

» bien inférieure; car ce nouveau sang » est cru, aqueux, froid et épais, il » ne peut circuler convenablement, il » donne naissance à des hydropisies; » enfin il produit presqu'inévitablement » les maladies atoniques par suite du » défaut de sang et d'esprits animaux, » et de la surabondance du fluide » aqueux (1) ».

Le mal s'accroît encore considérablement par l'usage des purgatifs, des boissons chaudes et de la vie sédentaire, trois choses qui, jointes à la saignée, suffisent pour détruire l'espèce humaine, et qui sont les causes les plus efficaces de cette dépopulation dont j'ai déjà parlé (2).

---

(1) M. *Maty*, dissertatio de consuetud. efficac. in corp. hum. Leidæ, 1740.

(2) Sans accumuler ici, comme je pourrois le faire, une foule de citations, je me contenterai du témoignage de *Barrère* dont l'ouvrage, intitulé *Observations anatomiques tirées des ouvertures d'un grand nombre de cadavres*, m'a dernièrement tombé sous la

De l'usage des absorbans dans les fièvres bilieuses.

Quant aux absorbans si vantés par les Stahliens et par beaucoup d'autres, je ne les ai point du tout employés. Le célèbre *Tralles* a donné sur l'inutilité de ces médicamens une si belle dissertation, que je ne crois pas qu'il soit possible d'y rien ajouter. La principale raison qui doit nous engager à les proscrire, c'est que leur faculté absorbante n'a lieu que pour l'acide, et qu'ils ne font que surcharger d'un poids inutile l'estomac qui n'en contient pas. Dans notre maladie la bile péchoit par excès d'alkalescence, et les acides étoient nécessaires pour corriger cet excès. Il eût été absurde d'employer en même-tems des remèdes utiles avec d'autres remèdes qui eussent détruit leurs vertus, et par conséquent

---

main, ouvrage vraiment fort utile s'il peut apprendre aux médecins tout le danger de la pratique erronée de son auteur.

mis obstacle à leurs effets. En outre il existe plusieurs espèces d'absorbans qui ont des qualités vraiment septiques. Ils étoient donc nuisibles sous deux rapports, comme détruisant l'effet des acides, et comme hâtant la putridité. Ils ne pouvoient non plus être employés à titre d'adoucissans, car ils ne peuvent agir de cette manière que contre l'acrimonie acide; et dans notre cas c'étoit celle-là qu'on s'efforçoit d'introduire dans les humeurs. Il y a même beaucoup de médecins qui ne pensent pas qu'il soit bien sûr de les employer indifféremment dans tous les cas où l'acide surabonde. Que seroit-ce donc dans les cas où il péche par défaut ? L'opinion fausse et préjugée que l'on avoit de l'acidité de la bile, opinion dont on rit aujourd'hui, avoit mis en vogue l'usage des terreux qu'une pathologie plus éclairée a bientôt rejeté. *Stahl* paroît préférer à tous les autres absorbans le cristal de roche; et bien certainement il n'existe point de substance moins capable de

produire dans l'économie le moindre effet avantageux. Déjà Baglivi les a fortement désapprouvés dans les fièvres putrides (1); et *Hofmann* qui jadis, ne s'appuyant que sur l'autorité d'autrui et se livrant trop à des idées systématiques, les avoit recommandés dans les affections bilieuses, instruit par la saine chimie et l'observation exacte des maladies, en a depuis borné l'emploi aux seuls cas où l'acide est en excès; et quand il existe de la putridité, il n'a de confiance que dans les acides (2).

J'ai rarement employé le nitre. Dans le premier degré les autres sels neutres me sembloient préférables. Dans le second et dans le troisième, tout ce qui n'étoit point acide étoit inefficace; et j'ai observé plus d'une fois que le nitre n'avoit point, dans les affections pu-

(1) De fibr. motr. libr. poster. specim. cap. 13, p. 388.

(2) Observat. chimic. lib. 1, cap. 19, oper. t. 4, p. 502.

trides, cette faculté sédative et rafraîchissante qu'il manifeste dans quelques autres maladies. Mêlé au sang il en augmente la fluidité, il le fait passer de la couleur rouge et même noirâtre à la couleur rose. Il paroît avoir la propriété de dissoudre l'épaississement phlogistique, et c'est pour cette raison qu'il est un excellent rafraîchissant dans les maladies inflammatoires, pourvu qu'on ne le donne pas à trop grande dose. Mais dans une fièvre bilieuse, où les humeurs n'étoient déjà que trop atténuées, on ne pouvoit en attendre d'aussi bons effets; d'ailleurs la base de ce sel est une substance alkaline, putride, foiblement unie à un acide assez foible, de sorte que si ces deux parties constituantes viennent à se séparer dans le corps humain, ce qui a lieu assez facilement, la base alkaline fait plus de mal que l'acide ne peut faire de bien : et les praticiens observateurs n'ignorent pas que le nitre est plus utile au commencement des maladies inflammatoires, que dans le se-

cond période, quand la putridité commence déjà à se développer.

Sudorifiques et diurétiques.

J'ai dit plus haut que les sueurs spontanées étoient nuisibles, et que les maladies qu'on avoit voulu guérir en les excitant artificiellement, avoient été terminées par une mort cruelle. En effet quelle est l'action des sudorifiques? Ils mettent obstacle aux évacuations alvines, seule voie par laquelle on doive expulser la matière morbifique; ils augmentent l'effervescence et l'acrimonie, ils favorisent la résorpstion, l'infection plus prompte de la masse sanguine, et c'est ainsi que les symptômes de la malignité deviennent le produit de la putrescence générale; car les molécules bilieuses demeurent toujours trop grossières pour pouvoir être évacuées par les pores cutanés ou par les reins. « Les diaphoré-» tiques, dit *Junker*, épanchent dans » tous les sens la matière bilieuse dans » le système sanguin; et bien qu'elle

» soit atténuée par la transpiration, » cependant elle ne s'évacue jamais » complétement par cette voie (1) ». Il est donc absurde et très-dangereux de porter dans le torrent de la circulation la matière saburrale contenue dans l'abdomen, et d'en confier l'excrétion à des couloirs qui de tous ceux du corps humain présentent le plus petit calibre. L'observation même a prouvé que cette matière, spontanément portée vers la peau, devoit être ramenée vers les premières voies, et ne pouvoit être éliminée que par les évacuations alvines. On sait aussi depuis long-tems que le foyer des affections érysipélateuses a pour l'ordinaire son siége aux environs de la vésicule du fiel, et que les plus sûrs moyens de les guérir sont les émétiques et les purgatifs (2). L'épidémie

(1) *Junker* déjà cité, tab. 62, nº 8, p. 514 et conspect. therap. general. tab. 4, p. 93.

(2) *D'Arluc* a donné la description d'une affection érysipélateuse de la tête, accompa-

que je décris m'a présenté trois cas qui confirment cette théorie. Je ne sais par quelle bizarrerie prothéiforme la matière bilieuse portée à la peau, excita une fièvre très-vive et une espèce d'éruption érysipélateuse accompagnée de démangeaison extrême, qui couvrit la poitrine, le cou, les bras, les cuisses, et qui s'étendit même sur l'intérieur du gosier, où elle excita une légère angine qui fut suivie d'ulcération. Dans ces circonstances les évacuans répétés et les acides furent les seuls moyens qu'on put employer avec succès (1). Dans l'épidémie

gnée de fièvre violente, et qu'il falloit combattre avec l'émétique, etc., ce qui s'accorde parfaitement avec l'observation que nous venons de rapporter.

(1) Cela est très-conforme à ce que dit *Hippocrate* dans l'aphorisme 15 du 2 livre; il nous avertit qu'il y a plusieurs espèces de maladies cutanées, et d'angines; que les unes sont purement topiques, et que les autres sont causées par une bile altérée, répandue dans toute l'économie. « Quand la gorge est

de *Crémone*, *Walcarenghi* observe que les sueurs étoient rares et toujours nuisibles avant le quinzième jour. *Huxham* nous apprend « que dans les » fièvres putrides, les sueurs prématurées suppriment presque surement » les urines et les évacuations alvines, » et qu'elles sont bientôt suivies de la » phrénésie (1). En effet les sueurs ne » sont point le moyen de solution de » ces fièvres (2) ». Elles ne dissipent point aussi l'ictère, « tant est grande la » disproportion qui existe entre la densité de l'humeur bilieuse et celle de » l'humeur de la transpiration ordinaire (3); et *Alberti* dit très-bien

» malade, et qu'il survient des boutons à la » surface du corps, on doit examiner les » excrétions : si elles sont bilieuses tout le » corps participe au mal » ; et son illustre commentateur *Houllier* nous dit avec raison que dans ce cas on doit employer les purgatifs.

(1) T. 2, p. 72.

(2) *Baglivi*, prax. medic. p. 57.

(3) *Bianchi*, déjà cité, p. 303.

» que les sudorifiques employés pré-
» maturément, rendent la fièvre beau-
» coup plus violente et plus immodérée.
» Ils augmentent l'effervescence inté-
» rieure de la bile; son évacuation, qui
» est si nécessaire, est empêchée; la
» cardialgie prend un nouveau degré
» d'intensité; le sentiment d'ardeur vers
» la région de l'épigastre augmente; le
» délire survient, puis les sueurs froides,
» la lipothymie, la chaleur sèche et in-
» commode, l'inquiétude extrême, la
» tuméfaction du cou, les affections in-
» flammatoires et même les mouvemens
» convulsifs (1) ».

Stahl n'est pas plus favorable aux sudorifiques, lorsqu'il dit « que l'emploi
» des diaphorétiques et des diapnotiques
» ne peut être, en aucune façon, utile ni
» même tolérable (2) ».

Mais les sudorifiques ne conviennent-ils donc dans aucun cas? Je me garderai

(1) *Alberti*, déjà cité, § 22, p. 770.
(2) De febr. biliosâ, § 49, p. 23.

bien de poser cela en principe. Dans toutes les fièvres, dans celles même où le foyer de la matière morbifique n'est pas dans le système vasculaire, la masse sanguine éprouve toujours quelqu'altération, ou par l'absorption d'une portion de cette matière elle-même, ou par le défaut d'évacuation des différentes humeurs excrémentitielles, évacuation que la fièvre interrompt toujours plus ou moins. Ces matières, qui devoient être excrétées, et qui ne le sont point, introduisent dans le système vasculaire un état particulier de cacochymie. Ce n'est point pendant la vigueur de la fièvre qu'il faut tenter une dépuration qui seroit alors impossible, mais lorsque la maladie est guérie, ou du moins lorsqu'elle a été mise en voie de guérison. A l'aide des moyens convenables, on peut dans ce moment exciter doucement tous les organes secréteurs, afin d'ouvrir les couloirs, de les inviter pour ainsi dire à évacuer copieusement les humeurs dépravées qui sont de leur

ressort, et à débarrasser ainsi le sang des matières altérées qui alors ont subi la coction.

J'ai dit que les urines devenoient troubles vers le déclin de la maladie, et que dans un cas où elles étoient restées constamment dans l'état de crudité, il étoit survenu une tumeur érysipélateuse à la jambe. Quelques maladies se jugent complétement par les sueurs; celles qui sont inflammatoires, et qui ne se terminent pas par abcès, se jugent par les urines et les sueurs. Les évacuations alvines sont le moyen de solution des affections bilieuses et érésipélateuses. Mais dans celles-ci même il y a toujours quelque portion de la matière morbifique qui doit s'évacuer par les sueurs et les urines. Il est une loi de laquelle la nature ne s'écarte point dans l'expulsion des humeurs hétérogènes, c'est de ne jamais éliminer par un couloir plus large ce qu'elle peut évacuer par des couloirs d'un moindre diamètre. Ainsi, dans quelques maladies malignes ou con-

tagieuses, où l'humeur morbifique jouit d'une ténuité extrême, les sueurs suffisent pour effectuer la crise, elles suffisent mêmes dans quelques inflammations légères qui sont dans ce cas susceptibles de se terminer par cette résolution insensible, que les grecs ont nommée λύσις. Si la maladie est plus grave et qu'elle se termine par suppuration, alors la matière, trop grossière pour être évacuée par les pores cutanés, est portée vers les organes urinifères. Si, adhérente aux viscères abdominaux, elle est plus grossière encore, elle ne peut être alors expulsée que par les selles. Il est important que le médecin, d'après la connoissance de la cause de la maladie, sache prévoir par quelle voie l'évacuation critique doit s'effectuer. Dans l'épidémie de Lausanne, j'ai très-fréquemment observé des sueurs abondantes vers le quatorzième ou le dix-septième jour; mais j'ai vu, sur-tout après un mois et plus, survenir des évacuations d'urines très-copieuses. L'état de

bien-être qui accompagnoit ces excrétions, sembloit, conformément à l'aphorisme qui enjoint d'évacuer par les couloirs vers lesquels l'effort de la nature paroît se diriger, sembloit, dis-je, indiquer les sudorifiques et les diurétiques: rien pourtant n'eût été plus déplacé. En effet, quand la nature a recouvré ses droits, et qu'elle est débarrassée du foyer putride qui l'accabloit auparavant, elle dispose, elle exécute seule tout ce qui est utile. Si nous venons à exciter son action, alors ces excrétions poussées outre mesure causent très-facilement la débilité, les obstructions et la fièvre lente. Ainsi donc s'il arrivoit que trop long-tems prolongées, elles diminuassent les forces, et qu'elles ne parussent entretenues que par l'état d'atonie des organes, il seroit convenable de les modérer à l'aide des acides agréables et des toniques aromatiques. On peut dans ces cas employer avec avantage l'élixir vitriolique de la pharmacopée d'Edimbourg; et je me suis servi avec succès

de la teinture martiale avec une légère décoction de quina (1).

Des cardiaques.

Il existe autant d'espèces de cardiaques, qu'il y a de causes de débilité; et les moyens qui peuvent détruire ces causes sont les seuls qui méritent ce nom. Dans l'atonie, les acerbes unis aux stimulans, aux vineux, aux spiritueux, relèvent les forces. Dans les cas où la foiblesse est le produit du défaut de bons sucs, les substances nourrissantes opèrent le même effet. Mais ces deux moyens ne faisoient qu'augmenter celle dont nos malades étoient accablés dans le commencement de la maladie. « En » effet, les forces paroissoient abattues, » mais cet abattement n'étoit dû qu'à » l'impression fâcheuse portée sur les » organes par l'humeur bilieuse, et on

(1) J'ai pour moi, sur ce point, l'opinion de *Ludwig*, instit. medicin. § 1446.

» le dissipoit avec un purgatif (1) ». Il est donc évident par le fait, que l'émétique et les purgatifs faisoient dans ce cas l'office de cardiaque. C'est pourquoi *Alberti* nous avertit sagement « que » les analeptiques et les nervins ne conviennent point dans les lipothymies » qui surviennent fréquemment dans » cette fièvre, tant que la matière bilieuse dépravée existe dans l'intérieur » du corps, et que dans ce cas le meilleur traitement qu'on puisse employer » est de faciliter l'évacuation convenable de cette humeur (2) ».

L'usage des échauffans, des spiritueux et sur-tout du vin, aggravoit au contraire tous les accidens, en augmentant la chaleur et l'énergie des stimulans, en mettant obstacle aux évacuations, et en fixant, comme les sudorifiques, plus fortement la matière mor-

(1) *Ballonius*, epidemicor. lib. 1, op. t. 1, p. 6.

(2) Déjà cité, p. 769.

bifique dans les viscères. Mais c'est ce qu'on ne peut faire concevoir au vulgaire qui, dès qu'il aperçoit de la foiblesse, a sur le champ recours aux consommés, aux excitans et aux aromatiques : pratique funeste et qu'on ne sauroit trop condamner; car je puis assurer avec confiance qu'il n'est rien de plus pernicieux pour les malades, et que cette habitude coupable a conduit au tombeau bien des malheureux qui se fussent heureusement tirés d'affaire, s'il étoit possible de persuader au peuple, 1° qu'un homme peut vivre long-tems en ne prenant que de l'eau pure ou du moins une légère tisane, et qu'on n'a jamais vu d'individu attaqué de fièvre aiguë, périr faute d'alimens; 2° que toujours, dans le commencement des fièvres et dans quelques autres périodes des maladies, les spiritueux, les substances nutritives abattent les forces, augmentent la fièvre et s'opposent à l'action des autres médicamens; 3° qu'il n'est, comme je l'ai déjà dit, de véri-

tables cardiaques que ceux qui détruisent la cause morbifique; 4° que par conséquent le choix des médicamens est une chose très-difficile, même pour les gens de l'art les plus instruits, et que ce n'est point du tout la besogne des commères; 5° que les erreurs que l'on peut commettre dans ce choix sont extrêmement pernicieuses, puisque « ce » qui est cardiaque pour l'un, devient » pour l'autre un véritable poison (1) ». *Boerhaave* nous avertit « qu'il est très- » rare que les cardiaques soient indiqués » dans les maladies aiguës; et *Van* » *Swieten* nous dit qu'il n'est point de » médicament, quelque vanté qu'il soit, » qui puisse proprement et absolument » mériter le nom de cardiaque, puis- » qu'il peut être utile ou nuisible, selon » que la débilité dépend de telle ou » telle cause (2) ».

(1) *Walcarenghi*, medicin. ration. p. 219.

(2) Aph. 672, comment. ibid. t. 2, p. 285.

Je n'ai donc jamais donné aucun de ces remèdes qu'on appelle vulgairement cardiaques, avant d'avoir employé d'abord les purgatifs. Alors si le malade me sembloit trop foible, je donnois parfois les cordiaux les plus légers, non que je craignisse que la mort ne fût la suite de cette foiblesse, mais dans la vue de favoriser les secrétions. Le cordial que j'employois le plus familièrement étoit le vin dont j'ai déjà fait l'éloge, ou bien la liqueur anodyne minérale d'*Hofmann* : « médicament agréable, acide, » oléagineux, qui résiste très-efficace- » ment à toute putridité, et qui par son » gracieux arome est merveilleusement » propre à redonner du ton à l'estomac » languissant (1) ». Je faisois mettre un certain nombre de gouttes de cette liqueur dans la boisson du malade, de manière qu'il n'en prenoit chaque fois qu'une très-petite quantité. Par ce moyen j'ai opéré d'excellens effets, qu'on ob-

(1) *Van Swieten*, § 644, t. 2, p. 224.

tient rarement en la donnant à de plus grandes doses; elle stimule alors trop vivement, elle excite un délire léger et fugitif, qui ressemble à celui de l'ivresse. Quant aux cardiaques qu'on devoit employer dans le tems de la convalescence, j'en ai parlé ci-dessus assez au long.

Narcotiques.

Les médecins qui ne s'occupent que des symptômes, rencontrant ici une agitation extrême de la céphalalgie, et une insomnie opiniâtre, eussent sans doute donné les narcotiques à pleine main; et cependant la raison et l'autorité, appuyées de l'expérience, en défendoient l'usage au médecin méthodique. « Quoiqu'il soit ordinaire d'em-
» ployer les narcotiques dans cette
» fièvre, dans la vue de diminuer l'in-
» tensité des symptômes, cependant
» l'expérience la plus commune nous
» apprend qu'ils sont pernicieux : et
» quant à moi, je conseille fortement de

» ne jamais les prescrire dans les in-
» somnies rebelles, et les céphalal-
» gies (1) ». *Junker* nous dit « que
» les opiacés employés mal-à-propos
» étoient la source de toutes sortes d'ac-
» cidens très-facheux (2) ».

Leur usage n'étoit pas suivi chez nous de plus heureux succès qu'en Allemagne, car lorsque les gens du peuple, tourmentés par l'insomnie, avoient recours au diacode, dont ils ont appris à connoître les vertus par l'habitude funeste qu'on a de les donner aux petits enfans, non seulement ils ne se procuroient pas de sommeil, mais ils augmentoient la foiblesse, la crudité, et ils aggravoient tous les autres symptômes. J'ai donné mes soins à une jeune fille de vingt ans, qui entr'autres accidens en éprouvoit un qui étoit peu commun: c'étoit une toux si violente qu'elle n'avaloit qu'avec peine, et qu'elle rejetoit

(1) *Alberti*, p. 769, 770.
(2) Ouvr. déjà cité, p. 517.

sur le champ tout ce qu'elle avoit avalé. Après avoir employé inutilement les lavemens, les épithèmes, je crus qu'il ne me restoit plus d'espoir que dans les narcotiques, et qu'ils pouvoient seuls modérer l'irritation sympathique du poumon, unique cause de la toux; la première dose de diacode ayant été bientôt rejetée par le vomissement, j'en donnai une seconde qui appaisa la toux, mais sans produire de sommeil, et qui laissa après elle une débilité si considérable, que les défaillances se succédoient continuellement. Je parvins à ranimer les forces en faisant appliquer sur l'abdomen des linges imbibés de vin, en donnant la limonade vineuse et la liqueur d'*Hofmann*. La toux étant alors diminuée, je pus donner l'émétique qui la dissipa complétement.

Un de mes malades qui touchoit à la convalescence, ou plutôt au rétablissement parfait, obtint de moi, à force de prières, la permission de prendre cinq gouttes de laudanum de *Sydenham* dans

une potion stomachique. Il éprouva bientôt une colique, affection qui jusqu'alors lui avoit été parfaitement inconnue; une seconde dose du même médicament fut suivie d'un effet aussi fâcheux, et prouva bien que le laudanum étoit la seule cause de ces douleurs: car auparavant il avoit pris avec avantage la potion stomachique toute seule, et il n'avoit commis d'ailleurs aucune erreur de régime. Les narcotiques n'eurent pas un succès plus heureux chez un homme qui, à la suite de la saignée, éprouva aussi une toux violente.

En général je ne les employois pas, et je crois ne les avoir donnés que cinq fois, toujours à très-petites doses. On conçoit facilement de quelle manière un médicament, d'ailleurs si efficace, peut devenir aussi nuisible dans une affection putride. En effet, il augmente le relâchement des fibres, et par suite la flatulence et la putridité (1); il met obs-

(1) L'opium dans notre fièvre augmentoit

tacle aux évacuations alvines dans tous les cas où elles ne sont pas supprimées par l'état de spasme et de rigidité. D'après ce que nous avons dit, on voit assez combien de maux doivent dériver de ces effets, et cette observation prête un nouvel appui à ce que nous dit *Boerhaave* : « Il n'est point de moyen qui » puisse convenir dans tous les cas indis- » tinctement; et ce qui dans telle circons- » tance a pu être employé avec avantage,

---

la putridité de plusieurs manières; 1° il relâchoit la fibre; 2° il mettoit obstacle à l'évacuation de la matière putride; 3° il s'opposoit à l'action nerveuse. En effet l'illustre *Haller* a prouvé que dès que cette action cessoit dans l'estomac ou dans une autre partie, et s'y engendroit de la putridité. (Second. mém. sur l'irritabilité, exp. 182, 183 et 185.) Mais d'ailleurs l'opium n'a point proprement de qualités septiques, d'après le témoignage de *Pringle*, (traité sur les subst. sept. et anti-sept. exp. 10, où il prouve aussi qu'il jouit de la propriété émolliente).

» vient souvent nuisible dans une cir-
» constance différente ».

Moyens prophylactiques.

On ne s'occupe point assez de la médecine prophylactique. Il est cependant un grand nombre de maladies qui, à l'aide d'une observation attentive, pourroient être prévues plusieurs jours avant leur invasion, et je suis persuadé que par ce moyen on pourroit ou les prévenir complétement, ou du moins en diminuer beaucoup l'intensité. J'eus occasion de traiter un jeune homme qui fut attaqué de la fièvre bilieuse au moment où je m'occupois à détruire chez lui un état saburral bilieux dont je redoutois les effets. La maladie fut si grave, que je ne crois pas qu'il s'en fût tiré si je n'eusse pas auparavant altéré et diminué le foyer morbifique. Il seroit hors de propos de multiplier ici le nombre des exemples de cette espèce, et de rapporter toutes les précautions que nous avons prises dans les différens cas : et

relativement aux moyens préservatifs les plus convenables dans notre maladie, nous ne pouvons mieux faire que de citer ce passage de *Borelli*. « Pour me » conserver à mes amis, dit-il, voici ce » que j'ajoute à mon régime ordinaire: » je bois le matin à jeun quelques verres » d'eau pure, j'en fais autant le soir en » ajoutant à l'eau quelques gouttes d'a- » cide sulfurique ou autre. Au reste » je bannis la tristesse, et plein de sé- » curité je me livre tout entier aux » études philosophiques. Je ressentis, il » y a quelques jours, une très-grande » amertume de la bouche, je la dissipai » en prenant deux onces de casse, qui » m'ont tenu le ventre libre, et qui me » paroissent avoir produit un fort bon » effet (1) ». Il se présente ici quatre indications; la première est de ne prendre chaque jour qu'une plus petite quantité d'alimens qu'à l'ordinaire : il n'est point de meilleur moyen de désobstruer

(1) *Malpighi*, oper. posthum. p. 28, 29.

et d'évacuer insensiblement les viscères engoués; 2° il faut choisir les alimens les moins propres à favoriser la maladie, par exemple ceux dont j'ai parlé quand il a été question du régime. La boisson doit être l'eau de fontaine pure, mêlée avec du vin ou agréablement acidulée; 3° on doit éviter l'air trop chaud, prendre de l'exercice et conserver la liberté du ventre; ce dernier point est parfaitement rempli en observant le régime indiqué, et mieux encore en prenant le matin à jeun la crême de tartre à la dose d'un gros dans un verre d'eau; 4° on doit sur-tout, suivant l'avis du philosophe italien, bannir la mélancolie. J'ai déjà parlé de ses inconvéniens, et j'ai observé que tous ceux qui étoient attaqués de la maladie après avoir éprouvé quelques chagrins, périssoient presque tous, bien que dans le début leur affection ne parût pas très-grave, soit que dans ce cas la mort fût le produit de l'altération des humeurs ou la suite de la prostration des forces causée par l'état

d'anxiété; et l'on sait très-bien que quand cette prostration a lieu, la maladie est incurable.

Règles pratiques.

Voici l'idée que l'on doit se former de la fièvre putride. Toute humeur putride est âcre; à raison de cette âcreté elle stimule les parties sensibles et irritables: de là deux causes de mouvemens désordonnés parmi lesquels la fièvre tient le premier rang. La putridité et la fièvre relâchent les solides, nouvelle cause de maladie; les humeurs putrides deviennent inaptes à la nutrition, troisième source de maux.

Ces maladies causent la mort, 1° quand la fièvre arrive à ce point où l'énergie vitale est forcée de succomber sous ses efforts; 2° quand la putridité a tellement altéré toute la masse sanguine, qu'il ne se fait plus de nutrition qui puisse réparer les pertes qui ont lieu continuellement; 3° si l'exercice de quelque fonction vitale est entièrement interrompu;

4° enfin si la gangrène occupe quelque partie intérieure : car à la gangrène succède bientôt l'extrême foiblesse, et puis la mort.

La maladie putride est universelle quand toutes les humeurs sont à peu près également altérées ; on l'appelle aussi maligne dans ce cas, ou bien gastrique si le foyer morbifique a son siége dans l'abdomen. Il existe dans cette cavité diverses humeurs susceptibles de passer à l'état putride, mais leur corruption n'est point également pernicieuse. Aussi les fièvres putrides gastriques ne sont point toutes accompagnées d'un égal danger. La corruption de la bile est la plus mauvaise de toutes, et les fièvres qu'elle excite sont, de toutes, les plus dangereuses.

Toutes ces maladies exigent un même genre de traitement ; et quand on connoît bien celui qui convient aux fièvres bilieuses, on est en état de traiter toutes les affections putrides.

Notre premier degré mérite à peine

le nom de fièvre bilieuse, et nous offre l'exemple de l'une des diverses méthodes curatives qui peuvent convenir dans les différens cas.

Les affections gastriques sont ou simplement putrides, ou bien en même-tems inflammatoires et putrides. Dans ce dernier cas on doit quelquefois employer la saignée, et différer les évacuations jusqu'à ce qu'on ait dissipé la phlogose.

Dans les maladies putrides non inflammatoires, tant générales que gastriques, la saignée est toujours nuisible. Il en est ainsi de toutes les substances grasses et même des émulsions, de tout ce qui est relâchant, septique, âcre, narcotique, nourrissant, succulent. Dans les affections putrides gastriques, les diurétiques, les sudorifiques sont pernicieux parce qu'ils augmentent la fièvre, mettent obstacle aux évacuations alvines, produisent le délire, la putridité générale, la malignité et enfin la mort.

La diète doit être plus ou moins lé-

gère, suivant que l'intensité de la maladie est plus ou moins considérable; les alimens doivent toujours être pris parmi les acescens végétaux, les farineux, les légumes ou les fruits. Le beurre doit être proscrit; seulement on peut donner des bouillons de poulets ou de jeunes poules.

Le premier remède que l'on doit employer est un émétocathartique, ensuite on achève la cure au moyen des boissons antiseptiques, des évacuations alvines, répétées de tems en tems, ou bien sollicitées doucement chaque jour avec les purgatifs acescens ou le tartre émétique étendu dans une grande quantité d'eau. Si les symptômes annoncent que les humeurs plus tenaces ne cèdent que difficilement à la coction, il faut employer des purgatifs un peu plus actifs, et mettre entr'eux quelqu'intervalle. Mais lorsqu'elles sont extrêmement mobiles, les évacuans doux et donnés chaque jour doivent être préférés, de peur qu'en retardant trop long-tems l'expul-

sion de la matière morbifique, elle ne vienne à s'altérer et à être résorbée.

Dans notre maladie les lavemens n'étoient point aussi utiles que dans les affections inflammatoires, où l'on ne sauroit les répéter trop souvent. Les lavemens émolliens sur-tout eussent été nuisibles. Presque tous ceux que j'ai prescrits étoient purgatifs, et le plus ordinairement je les rendois tels avec le catholicon. Ils étoient peu avantageux dans le commencement de la maladie; mais quand elle approchoit de sa terminaison, ils produisoient les plus heureux effets et procuroient des selles copieuses.

On ruinoit tout quand on vouloit combattre les symptômes par d'autres moyens que ceux qui étoient indiqués par la cause matérielle de la maladie.

Les infirmités produites par la foiblesse, qui est elle-même une suite de la maladie, se guérissent à l'aide des médicamens bien choisis et employés à propos, de l'exercice et de l'air de la campagne.

Les obstructions qui peuvent rester dans les viscères et sur-tout dans le foie, sont combattues avec succès par les végétaux savonneux, tels que les chicoracées, les graminées, avec le miel et le petit lait. On aggrave le mal en donnant trop tôt les apéritifs âcres et stimulans. Les savons alkalins employés mal à propos conduisent à la dégénération putride. Quelquefois pourtant j'ai donné avec avantage les eaux minérales alkalescentes, à petite dose pendant quatre ou cinq jours. Quand on a dissipé les obstructions, on prévient les récidives en donnant des toniques.

Malgré l'opinion de quelques ignorans, la différence des lieux ne fait rien au traitement. Cette différence peut bien influer sur la fréquence de telle ou telle maladie dans un climat plutôt que dans un autre; mais si l'on suppose une affection de même nature, elle peut être guérie par les mêmes moyens, quel que soit le pays où elle se manifeste. La méthode qu'a suivie *Hippo-*

crate dans la curation des fièvres bilieuses, est la même que celle qu'on emploie en Angleterre, en Allemagne, la même que *Walcarenghi* employoit à Crémone, la même que *Mercatus*, *Hérédia*, *Zacutus* ont employée en Espagne et en Portugal. C'est enfin celle que nous avons suivi, qui nous a parfaitement réussi, et qui réussira de même dans tous les tems et dans tous les lieux.

FORMULAIRE.

Potion émétocathartique.

Tartrite de potasse antimonié (tartre stibié).	grain. — 2.
Sulfate de soude (sel de Glauber).	gros. — 4.
Eau commune.	once. — 8.

Poudre digestive.

Acétite de potasse (terre foliée de tartre).	de chaque demi gros.
Sulfate de potasse (tartre vitriolé).	
Tartrite acidule de potasse (crême de tartre).	

Décoction, idem.

Racine de chiendent et de chicorée sauvage.	de chaque, once. — 3.
Tartrite acidule de potasse.	gros. — 3.
Ecorce verte de citron.	gros. — 1.
Eau commune.	liv. — 4.

Autre.

Feuilles de capillaire.	m. — 1.
Oximel simple.	once. — 2.
Eau commune.	liv. — 3.

Electuaire, idem.

Conserve d'oseille, d'alléluia, de chaque, gros. — 2.
Extrait liquide de pissenlit. gros. — 1.
Tartrite acidule de potasse. gros. — $\frac{1}{2}$.

Potion émétique.

Tartrite de potasse antimonié. grain. — 2.
Sirop de capillaire. once. — 2.
Eau commune. once. — 12.
A prendre en deux ou trois doses.

Autre potion émétique.

Tartrite de potasse antimonié. grain. — 2.
Manne. once. — 2.
Eau commune. once. — 8.

Autre potion émétique.

Tartrite de potasse antimonié. grain. — 3.
Suc de citron. once. — 3.
Eau commune. once. — 15.
Faites prendre once — 3 par demi-heure.

Tisanne acide.

Orge. once. — 2.
Eau commune. liv. — 5.
Faites bouillir jusqu'à ce que le grain soit bien ouvert, passez et ajoutez
Miel. once. — 1. $\frac{1}{2}$.
Vinaigre. once. — 1.

Léger minoratif.

Manne. once. — 2.
Sulfate de soude (sel de Glauber). gros. — 2.
Décoction de racine d'oseille et de chicorée. q. s.

Potion digestive.

Tartrite acidule de potasse. gros. — $\frac{1}{2}$.
Eaux distillées de chicorée et d'écorce de citron, de chaque once. — 2.
Sirop de chicorée composé. once. — 1.
Oximel simple. once. — 2.

Vin amer.

Vin généreux. liv. — 2.
Espèces amères. once. — 3.

Potion laxative.

Manne. once. — 2.
Tamarins. once. — 2.
Tartrite acidule de potasse. gros. — $\frac{1}{2}$.
Sirop de groseilles. gros. — 3.
Décoction de chiendent. q. — s.

Bols purgatifs.

Pulpe de tamarins. } de chaque
De Casse. } demi-gros.
Diagrède. grain. — 10.
Faites trois bols pour une dose.

Emulsion.

Avoine non mondée. once. — 2.

Eau commune. liv. — 3.
Réduisez à deux, passez et ajoutez
Suc de citron récemment exprimé. gros. — 1.
Eau distillée de canelle. gros. — 2.
Sirop de mûres. once. — 1.

Mixture acide.

Décoction d'orge. once. — 9.
Sirop de mûres. once. — 1.
Acide muriatique (esprit de sel). once. — 1.
Faites prendre par cuillerées toutes les demi-heures.

Autre.

Eau commune. liv. — 4.
Sucre blanc. once. — 2.
Oleosacchar. de citron. once. — $\frac{1}{2}$.
Acide sulfurique (esprit de vitriol) jusqu'à agréable acidité. Faites prendre par cuillerées comme ci-dessus.

Electuaire purgatif.

Pulpe de casse. } de chaque, once. — 1.
de tamarins. }
Rhubarbe en poudre. gros. — $\frac{1}{2}$.

Potion vineuse.

Vin d'Espagne. once. — 2.
Eau de fontaine. once. — 2.
Sirop de groseille. once. — 1.

Vin aromatique.

Ecorce choisie d'orange et de citron. de chaque, once. — 3.

Ecorce de canelle. once. — 1.
Vin d'Espagne. liv. — 3.

Infusez et faites prendre à la dose de deux onces, le soir en allant se coucher.

Potion tonique.

Limaille d'acier. once. — 2.
Kina. once. — 2.
Vin généreux. liv. — 2.

Infusez, coulez et donnez-en deux onces deux fois le jour avant les repas.

Potion anti-spasmodique.

Infusion de Mélisse. once. — 4.
Liqueur anodyne d'*Hoffmann*. goutte. — 15.

Electuaire apéritif.

Pulpe de tamarins. gros. — 4.
Extrait épaissi de pissenlit. gros. — 1.
Tartrite acidule de potasse. gros. — $\frac{1}{2}$.
Sulfate de potasse. gros. — 2.

Sucs exprimés.

Suc exprimé de chicorée, de pissenlit, de fumeterre, de seneçon, de laiteron, de chaque, once. — 2.
De racine de scorsonère. once. — 4.
Sirop de groseilles. gros. — 1.

Faites prendre une once toutes les heures.

Pilules savonneuses.

Savon de Venise.	} de chaque, gros. — 2.	
Borate de soude (Borax).		
Aloës pur.		

Faites des pilules de trois grains, le malade en prendra une quatre fois par jour.

Pilules, idem.

Savon de Venise.		once. — $\frac{1}{2}$.
Gomme ammoniac.		gros. — 2.
Extrait de rhubarbe.	} de chaque, gros. — 1.	
Sulfate de potasse.		

Faites des pilules de trois gros, et que le malade en prenne six, quatre fois par jour.

Poudre anti-scrophuleuse.

Poudre de Plummer (1).	7	} grains.
de cloportes.	8	
sucre.	12	
camphre.	4	

Sinapisme.

Levain.	liv. — $\frac{1}{2}$.
Graine de senevé en poudre.	once. — 1.
Vinaigre très-fort.	q. s.

Lavement purgatif.

Catholicon.	once. — 1.
Décoction émolliente.	liv. — 1.
Sulfate de soude.	once. — $\frac{1}{2}$.

(1) Cette poudre est composée de parties égales de calomel (muriate de mercure doux) et de soufre doré d'antimoine (oxide d'antimoine orangé).

TABLE

DES MATIÈRES.

Page

Constitution atmosphérique. 25
Histoire de la maladie. 30
Caractères génériques et causes de la maladie. 50
Ouverture des cadavres. 63

TRAITEMENT.

Premier degré. 69
Second degré. 101
Troisième degré. 128
Régime des malades. 157
Rechutes. 173
Suites de la maladie. 177
Accidens consécutifs, produits par l'obstruction des viscères. 183
Accidens consécutifs, produits de la débilité. 210
Curation des symptômes. 223
De l'emploi de la saignée dans les fièvres bilieuses. 248

De l'usage des absorbans dans les fièvres bilieuses. 315
Sudorifiques et diurétiques. 319
Des cardiaques. 328
Narcotiques. 333
Moyens prophylactiques. 338
Règles pratiques. 341
Formulaire. 348

Fin de la Table.

ERRATA.

Page 15, ligne 1, des; *lisez* de.

Page 106, ligne 2, placez après le mot *précise* le point et la virgule qui sont après le mot *méthode*; ligne 3.

Page 111, ligne 19, placez après le mot *riches* le point et la virgule qui sont après le mot *tartre*.

Page 125, ligne 17, étoit; *lisez* étant.

Page 224, ligne 1, donnés; *lisez* ordonnés.

Page 247, ligne 4, font; *lisez* ont.